ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

ŒUVRES

DE

FRANCIS JAMMES

DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR

SOUVENIRS D'ENFANCE. — LA NAISSANCE DU POÈTE

UN JOUR. — LA MORT DU POÈTE

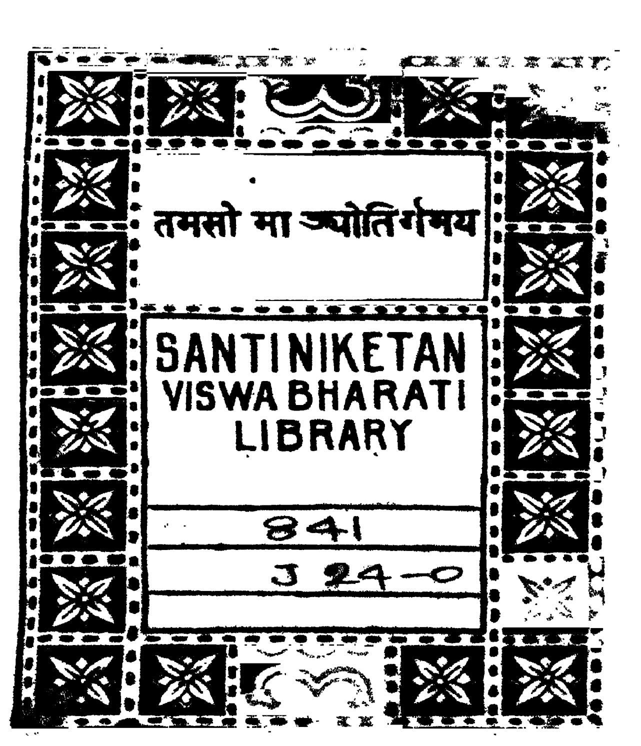
LA JEUNE FILLE NUE. — LE POÈTE ET L'OISEAU



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
841
J 24-0

DE L'ANGELUS DE L'AUBE
A L'ANGELUS DU SOIR

Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.

L'Angelus sonne.

FRANCIS JAMMES

A EUGÈNE ROUART

LE PAUVRE PION...

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai
bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

Bien sûr que le pauvre diable n'a pas de mère
pour le consoler doucement de sa misère.

Il vit comme cela, pion dans une boîte,
et passe parfois sur son front froid sa main moite.

Avec ses bras il fait un coussin sur un banc
et s'assoupit un peu comme un petit enfant.

Mais au lieu de traversin bien blanc, sa vareuse
se mêle à sa barbe dure, grise et crasseuse.

Il économise pour se faire soigner.
Il a des douleurs. C'est trop cher de se doucher.

Alors il enveloppe dans un pauvre linge
tout son pauvre corps misérable de grand singe.

Le pauvre pion doux si sale m'a dit : j'ai
bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.

1883.

LORSQUE JE SERAI MORT...

Lorsque je serai mort, toi qui as des yeux bleus
couleur de ces petits coléoptères bleu de feu
des eaux, petite jeune fille que j'ai bien aimée
et qui as l'air d'un iris dans *Les fleurs animées*,
tu viendras me prendre doucement par la main.
Tu me mèneras sur ce petit chemin.
Tu ne seras pas nue, mais, ô ma rose,
ton col chaste fleurira dans ton corsage mauve.
Nous ne nous baiserons même pas au front.
Mais, la main dans la main, le long des fraîches ronces
où la grise araignée file des arcs-en-ciel,
nous ferons un silence aussi doux que du miel;
et, par moment, quand tu me sentiras plus triste,
tu presseras plus fort sur ma main ta main fine
— et, tous les deux, émus comme des lilas sous l'orage,
nous ne comprendrons pas... nous ne comprendrons pas.

1897.

LA MAISON SERAIT PLEINE DE ROSES...

La maison serait pleine de roses et de guêpes.
On y entendrait, l'après-midi, sonner les vêpres;
et les raisins couleur de pierre transparente
sembleraient dormir au soleil sous l'ombre lente.
Comme je t'y aimerais! Je te donne tout mon cœur
qui a vingt-quatre ans, et mon esprit moqueur,
mon orgueil et ma poésie de roses blanches;
et pourtant je ne te connais pas, tu n'existes pas.
Je sais seulement que, si tu étais vivante,
et si tu étais comme moi au fond de la prairie,
nous nous baiserions en riant sous les abeilles blondes,
près du ruisseau frais, sous les feuilles profondes.
On n'entendrait que la chaleur du soleil.
Tu aurais l'ombre des noisetiers sur ton oreille,
puis nous mêlerions nos bouches, cessant de rire,
pour dire notre amour que l'on ne peut pas dire;
et je trouverais, sur le rouge de tes lèvres,
le goût des raisins blonds, des roses rouges et des guêpes.

J'AIME L'ANE...

J'aime l'âne si doux
marchant le long des houx.

Il prend garde aux abeilles
et bouge ses oreilles;

et il porte les pauvres
et des sacs remplis d'orge.

Il va près des fossés,
d'un petit pas cassé.

Mon amie le croit bête
parce qu'il est poète.

Il réfléchit toujours.
Ses yeux sont en velours.

Jeune fille au doux cœur,
tu n'as pas sa douceur :

car il est devant Dieu
l'âne doux du ciel bleu.

Et il reste à l'étable,
résigné, misérable,

ayant bien fatigué
ses pauvres petits pieds.

Il a fait son devoir
du matin jusqu'au soir.

Qu'as-tu fait jeune fille?
Tu as tiré l'aiguille...

Mais l'âne s'est blessé :
la mouche l'a piqué.

Il a tant travaillé
que ça vous fait pitié.

Qu'as-tu mangé petite?
— T'as mangé des cerises.

L'âne n'a pas eu d'orge,
car le maître est trop pauvre.

Il a sucé la corde,
puis a dormi dans l'ombre...

La corde de ton cœur
n'a pas cette douceur.

Il est l'âne si doux
marchant le long des houx.

J'ai le cœur *ulcéré :*
ce mot-là te plairait.

Dis-moi donc, ma chérie,
si je pleure ou je ris?

Va trouver le vieil âne,
et dis-lui que mon âme

est sur les grands chemins,
comme lui le matin.

Demande-lui, chérie,
si je pleure ou je ris?

Je doute qu'il réponde :
il marchera dans l'ombre,

crevé par la douceur,
sur le chemin en fleurs.

SILENCE...

A Albert Samain.

Silence. Puis une hirondelle sur un contrevent
fait un bruit d'azur dans l'air frais et bleuissant,
toute seule. Puis deux sabots traînassent dans la rue.
La campagne est pâle, mais au ciel gris qui remue
on voit déjà le bleu qui chauffera le jour.
Je pense aux amours des vieux temps, aux amours
de ceux qui habitaient aux parcs des beaux pays
riches en vigne, en blé, en foin et en maïs.
Les paons bleus remuaient sur les pelouses vertes,
et les feuilles vertes se miraient aux vitres vertes
dans le réveillement du ciel devenu vert.
Les chaînes dans l'étable où l'ombre était ouverte
avaient un bruit tremblé de choquement de verres.
Je pense au vieux château de la propriété,
aux chasseurs s'en allant par les matins d'été,
aux aboiements longs des chiens flaireurs qui rampent.

Dans l'énorme escalier cirée était la rampe.
La porte était haute d'où les jeunes mariés,
en écoutant partir les grands-pères, riaient,
s'entrelaçaient et joignaient leurs jolies lèvres,
pendant que tremblaient, aux gîtes d'argent, les lièvres.

Que ces temps étaient beaux où les meubles-Empire
luisaient par le vernis et les poignées de cuivre...
Cela était charmant, très laid et régulier
comme le chapeau de Napoléon premier.

Je pense aussi aux soirées où les petites filles
jouaient aux volants près de la haute grille.
Elles avaient des pantalons qui dépassaient
leurs robes convenables et atteignaient leurs pieds :
Herminie, Coralie, Clémence, Célanire,
Aménaïde, Athénaïs, Julie, Zulmire ;
leurs grands chapeaux de paille avaient de longs rubans.
Tout à coup un paon bleu se perchait sur un banc.
Une raquette lançait un dernier volant
qui mourait dans la nuit qui dormait aux feuillages,
pendant qu'on entendait un roulement d'orage.

L'APRÈS-MIDI...

L'après-midi d'un dimanche je voudrais bien,
quand il fait chaud et qu'il y a de gros raisins,
dîner chez une vieille fille en une grande
maison de campagne chaude, fraîche, où l'on tend du linge,
du linge propre, à des cordes, des liens.
Dans la cour il y aurait des petits poussins
qui iraient près du puits — et une jeune fille
dînerait avec nous deux seuls comme en famille.
Nous ferions un dîner lourd, et le vol-au-vent
serait sucré avec deux gros pigeons dedans.
Nous prendrions le café tous les trois, et ensuite
nous plierions notre serviette très vite,
pour aller voir dans le jardin plein de choux bleus.
La vieille nous laisserait au jardin tous deux.
Nous nous embrasserions longtemps, laissant nos bouches

rouges collées auprès des coquelicots rouges.
Puis les vêpres sonneraient doucement, — alors
elle et moi nous nous presserions encor plus fort.

1889.

C'EST AUJOURD'HUI.

8 Juillet 1894
Dimanche, Sainte-Virginie
LE CALENDRIER.

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair.
Labourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,
et tu mourus en robe blanche, une médaille
à ton cou pur, dans la *Passe de l'Agonie*.

J'ALLAI A LOURDES...

J'allai à Lourdes par le chemin de fer,
le long du gave qui est bleu comme l'air.

Au soleil les montagnes semblaient d'étain.
Et l'on chantait : sauvez ! sauvez ! dans le train.

Il y avait un monde fou, exalté,
plein de poussière et de soleil d'été.

Des malheureux avec le ventre en avant
étendaient leurs bras, priaient en les tordant.

Et dans une chaire, où était du drap bleu,
un prêtre disait : « un chapelet à Dieu ! »

Et un groupe de femmes, parfois, passait,
qui chantait : sauvez ! sauvez ! sauvez ! sauvez !

Et la procession chantait. Les drapeaux
se penchaient avec leurs devises en or.

Le soleil était blanc sur les escaliers,
dans l'air bleu, sur les clochers déchiquetés.

Mais sur un brancard, portée par ses parents,
son pauvre père tête nue et priant,

et ses frères qui disaient : « ainsi soit-il »,
une jeune fille sur le point de mourir.

Oh ! qu'elle était belle ! elle avait dix-huit ans,
et elle souriait; elle était en blanc.

Et la procession chantait. Les drapeaux
se penchaient avec leurs devises en or.

Moi je serrais les dents pour ne pas pleurer,
et cette fille, je me sentais l'aimer.

Oh ! elle m'a regardé un grand moment,
une rose blanche en main, souriant.

Mais maintenant où es-tu? dis, où es-tu?
Es-tu morte? Je t'aime, toi qui m'as vu.

Si tu existes, Dieu, ne la tue pas :
elle avait des mains blanches, de minces bras.

Dieu, ne la tue pas ! — et ne serait-ce que
pour son père nu-tête qui priait Dieu.

1889.

AVEC TON PARAPLUIE...

Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,
avec tes vêtements qui sentent le fromage,
tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé
sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier.
Tu suis le chien au poil dur et l'âne portant
les bidons ternes sur son dos saillant.
Tu passeras devant les forgerons des villages,
puis tu regagneras la balsamique montagne
où ton troupeau paîtra comme des buissons blancs.
Là, des vapeurs cachent les pics en se traînant.
Là, volent des vautours au col pelé et s'allument
des fumées rouges dans des brumes nocturnes.
Là, tu regarderas avec tranquillité,
l'esprit de Dieu planer sur cette immensité.

1897.

DANS LE VERGER...

Dans le Verger où sont les arbres de lumière,
La pulpe des fruits lourds pleure ses larmes d'or,
Et l'immense Bagdad s'alanguit et s'endort
Sous le ciel étouffant qui bleuit la rivière.

Il est deux heures. Les palais silencieux
Ont des repas au fond des grandes salles froides
Et Sindbad le marin, sous les tentures roides,
Passe l'alcarazas d'un air sentencieux.

Mangeant l'agneau rôti, puis l s pâtes d'amandes,
Tous laissent fuir la vie en écoutant pleuvoir
Les seaux d'eau qu'au seuil blanc jette un esclave noir.
Les passants curieux lui posent des demandes.

C'est Sindbad le marin qui donne un grand repas !
C'est Sindbad, l'avisé marin dont l'opulence
Est renommée et que l'on écoute en silence.
Sa galère était belle et s'en allait là-bas !

Il sent très bon, le camphre et les rares aromes.
Sa tête est parfumée et son nez aquilin
Tombe railleusement sur sa barbe de lin :
Il a la connaissance et le savoir des hommes.

Il parle, et le soleil oblique sur Bagdad
Jette une braise immense où s'endorment les palmes,
Et les convives, tous judicieux et calmes,
Écoutent gravement ce que leur dit Sindbad.

BATE UN ANE...

A Paul Fort.

Bâte un âne qui porte une outre d'eau de roche,
à son flanc, car dans le pays des améthystes
qu'il te faut longuement traverser l'eau n'existe
pas, ni le pain que tu clôras en ta sacoche.

Or c'est à Bassora, dans la boutique, à gauche
de chez Aboul Hassan Ebn Taher le droguiste.
Devant le souk un dromadaire laisse triste-
ment pendre de sa lèvre une espèce de poche.

C'est là que Tristan Klingsor, l'enchanteur, compose
de doux lieds auprès d'un bassin. Et les roses
l'approuvent en penchant la tête, et son rebec

se plaint comme un vent doux et précieux avec
l'inflexion d'une jeune fille qui pose
sa main dessus son cœur pour un salamalec.

LAISSE LES NUAGES.

Laisse les nuages blancs passer au soleil.
Il n'y a ici que toi, la terre et le ciel.
Ne pense à presque rien. Douces comme du miel,

auprès des cressons bleus les brebis viendront boire.
La fille chantera dans la métairie noire,
et sur la terre tiède il tombera des poires.

La vieille tremblera sur le rouet tremblant,
le bélier bêlera dans le troupeau bêlant
— et la fille aimera l'amour de son amant.

Les ânes passeront en frissonnant de mouches.
La mère chantera sur l'enfant qu'elle couche,
et je t'embrasserai, la bouche sur la bouche.

Puis le ciel sera bleu, puis le ciel sera gris.
Les oiseaux chanteront et pousseront des cris
et auprès du vieux puits il poussera des buis.

Écoute, mon amie : il y a sous la grange
un nid d'hirondelles petites et criardes
et qui ont la douceur de la vie calme et sage.

Les grands chars sont passés. Sur leurs cornes luisantes
les bœufs avaient les longues fougères ombrageantes
des bois glacés d'Été qui ont des sources lentes.

On a coupé les blés qui dormaient au soleil;
puis la pluie est venue, elle est venue du ciel :
elle a noyé le blé et a mangé le miel.

On a coupé mon cœur qui dormait au soleil...
Une fille est venue, elle est venue du Ciel :
elle a noyé mon cœur et a mangé le miel :

mais la douleur est douce et ton amour est doux.
Tu m'as donné ton cœur, ta tête et tes genoux :
nous ne faisons plus qu'un et ton cœur est à nous.

J'ALLAIS DANS LE VERGER...

J'allais dans le verger où les framboises au soleil
chantent sous l'azur à cause des mouches à miel.
C'est d'un âge très jeune que je vous parle.
Près des montagnes je suis né, près des montagnes.
Et je sens bien maintenant que dans mon âme
il y a de la neige, des torrents couleur de givre
et de grands pics cassés où il y a des oiseaux
de proie qui planent dans un air qui rend ivre,
dans un vent qui fouette les neiges et les eaux.

Oui, je sens bien que je suis comme les montagnes.
Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent.
Je dus avoir, dans ma famille, des herborisateurs
naïfs, avec des boîtes couleur d'insecte vert,
qui, par les après-midi d'horrible chaleur,
s'enfonçaient dans l'ombre glacée des forêts,

à la recherche d'échantillons précieux
qu'ils n'eussent point échangés pour les vieux
trésors des magiciens des Bagdads merveilleuses
où les jets d'eau ont des fraîcheurs endormeuses.
Mon amour a la tendresse d'un arc-en-ciel
après une pluie d'avril où chante le soleil.
Pourquoi ai-je l'existence que j'ai?... N'étais-je fait
pour vivre sur les sommets, dans l'éparpillement
de neige des troupeaux, avec un haut bâton,
à l'heure où on est grandi par la paix du jour qui tombe?

1897.

CE SONT LES TRAVAUX...

Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands :
celui qui met le lait dans les vases de bois,
celui qui cueille les épis de blé piquants et droits,
celui qui garde les vaches près des aulnes frais,
celui qui fait saigner les bouleaux des forêts,
celui qui tord, près des ruisseaux vifs, les osiers,
celui qui raccommode les vieux souliers
près d'un foyer obscur, d'un vieux chat galeux,
d'un merle qui dort et des enfants heureux;
celui qui tisse et fait un bruit retombant,
lorsqu'à minuit les grillons chantent aigrement;
celui qui fait le pain, celui qui fait le vin,
celui qui sème l'ail et les choux au jardin,
celui qui recueille les œufs tièdes.

J'AIME DANS LE TEMPS...

J'aime dans le temps Clara d'Ellébeuse,
l'écolière des anciens pensionnats,
qui allait, les soirs chauds, sous les tilleuls
lire les *magazines* d'autrefois.

Je n'aime qu'elle, et je sens sur mon cœur
la lumière bleue de sa gorge blanche.
Où est-elle? Où était donc ce bonheur?
Dans sa chambre claire il entrait des branches.

Elle n'est peut-être pas encore morte
— ou peut-être que nous l'étions tous deux.
La grande cour avait des feuilles mortes
dans le vent froid des fins d'Été très vieux.

Te souviens-tu de ces plumes de paon,
dans un grand vase, auprès de coquillages?..
on apprenait qu'on avait fait naufrage,
on appelait Terre-Neuve : *le Banc*.

Viens, viens, ma chère Clara d'Ellébeuse :
aimons-nous encore si tu existes.
Le vieux jardin a de vieilles tulipes.
Viens toute nue, ô Clara d'Ellébeuse.

VIEILLE MARINE...

Vieille marine. Enseigne noir galonné d'or
qui allais observer le passage de Vénus
et qui mettais la fille du planteur nue,
dans l'habitation basse, par les nuits chaudes.

C'était d'une langueur, c'était d'une tiédeur
de fleurs blanches qui, près de vasières, meurent.
La bien-aimée était apathique et songeuse,
avec un collier noir à son cou de tubéreuse.

Elle se donnait ardemment, et vos rendez-vous
avaient lieu dans la petite chambre basse
où étaient tes cartes et tes compas
et le daguerréotype de tes petites sœurs.

Tes livres étaient le manuel d'astronomie,
le guide du marin et l'atlas des végétaux,
achetés à la capitale, dans une librairie
dont le timbre était un chapeau de matelot.

Vos baisers se mêlaient aux cris du large fleuve
où traînent les racines des salsepareilles
qui rendent l'eau salutaire à tous ceux
qu'atteint la syphilis dans ces contrées du soleil.

Vous cherchiez, dans l'obscurité des étoiles,
le frisson langoureux d'une mer pacifique,
et tu ne cherchais plus, dans le ciel magnifique,
l'éclipse mystérieuse et noire.

Un souci, cependant, à ton œil lointain,
ô jeune enseigne ! errait comme un insecte en l'air.
Ce n'était point la crainte des dangers marins
ou le souvenir des dents serrées des matelots aux fers.

Que non. Quelque duel de ces vieilles marines
avait, à tout jamais, empoisonné ton cœur :
Tu avais tué l'ami le plus cher à ton cœur :
tu gardais son mouchoir en sang dans ta poitrine.

Et, dans cette nuit chaude, ta douleur
ne pouvait s'apaiser, bien que, douce et lascive,
la fille du colon, évanouie de langueur,
nouât au tien son corps battu d'amour et ivre.

SI TU POUVAIS...

Si tu pouvais savoir toute la tristesse
qui est au fond de mon cœur, tu la comparerais
aux larmes d'une pauvre mère bien malade,
à la figure usée, creuse, torturée et pâle,
pauvre mère qui sent qu'elle va bientôt mourir
et qui déplie pour son enfant le plus petit,
déplie, déplie, pour le lui donner
un jouet de treize sous, un jouet luisant, un jouet.

1897.

LES VILLAGES...

A Madame Jeanne Charles Lacoste.

Les villages brillent au soleil dans les plaines,
pleins de clochers, de rivières, d'auberges noires.
Au soleil ou sous la pluie grise ou dans la neige
avec des cris aigus de coqs, avec des blés,

avec des chars qui vont lentement aux labours,
avec des charrues qui sont couleur de la lune,
avec des voix de paysans qui ont des sabots lourds,
avec des femmes qui ont la peau en terre brune,

avec des matins bleus, avec des soirées bleues,
avec des champs de paille qui sentent la menthe,
avec des fontaines crues où l'eau claire chante,
avec des oiseaux qui font balancer leur queue,

avec des jardins, des vieilles paralysées,
des sons d'angelus, des piaillements de poules,
avec des chants de vêpres et de noires croisées
et des hommes qui chantent et d'autres qui se soûlent;

avec des églises calmes où, quand il y a
des journées de chaleur, on sent une odeur fade
et fraîche et un si grand silence
qu'on dirait qu'une chaise a grincé dans le froid;

avec des routes longues et blanches où dansent
les cailloux au soleil, avec des kilomètres,
avec les pigeons des demeures des vieux prêtres,
avec des gens qui rient et d'autres de souffrance;

avec la nuit qui tombe sur les grands champs,
avec des grincements de char, des paysans calmes
qui semblent réfléchir et qui ont l'air au loin
de se fondre dans la nuit lentement et grands;

avec de pauvres bœufs qui beuglent dans l'étable,
les cris longs et poignants des cochons qu'on égorge,
avec des verres épais posés sur les tables
et des femmes portant leurs petits sur la gorge;

avec des voleurs qui vont entre deux gendarmes,
avec le tonnerre qui ouvre les grands chênes
en faisant un bruit de char tout rempli de pierres
qui roulerait dans un bas-fond tout noir et large;

avec un petit oiseau, dans le vieux jardin,
qui crie tout seul auprès des roses de la vigne,
avec des enfants qui vont pêcher à la ligne,
avec le bougement bleu du vent dans les lins;

avec la terre, avec la mer, avec le ciel,
avec des feux lointains qui semblent respirer
sur les collines quand la nuit vient de tomber,
et qu'un homme chante au loin dans le grand silence;

avec des sentiers où, quand c'est le mois d'octobre,
le vent fait voler les feuilles des châtaigniers
qui grattent les petits cailloux ronds des sentiers;
avec des soirs de pluie pleins de lumière jaune,

avec des chiens qui aboient au loin longuement
après les lièvres, et le mois de Marie sonnant,
et puis les vieux curés des tristes presbytères
qui lisent près des roses, le soir, leur bréviaire;

avec les étables où sont les douces génisses
et les vaches poussant de longs gémissements,
et les cochons qu'on tue en les saignant longtemps,
et leurs cris aigus de mort quand ils s'affaiblissent;

avec les oiseaux gais dont la voix est mouillée,
près de l'eau, sur les petites branches qui plient;
et, sautant comme des boules roulent, les pies
qui crient et dont la voix semble toute rouillée.

Ainsi vont, dans les larges plaines, les villages
éparpillés qui chantent dans l'air bleu et clair,
ou qui se taisent, sous le ciel couleur de fer,
sous les raies de pluie fine en travers qui bruissaillent;

avec un chat immobile au milieu d'un champ,
avec les femmes à pas lents qui songent laissant
tomber les grains de maïs et comme si elles
pensaient qu'il ne faut pas contrarier la terre;

avec les hommes qui prennent dans un tamis
de l'engrais qu'ils lancent fort, au-dessus de terre,
qui fait au soleil un nuage de poussière;
avec la nuit épaisse où tout est endormi.

Ainsi vont les doux villages éparpillés
sur les coteaux, aux flancs des coteaux, à leurs pieds,
dans les plaines, dans les vallées, le long des gaves,
près des routes, près des villes et des montagnes;

avec les clochers minces au-dessus des toits,
avec, sur les chemins qui se croisent, des croix,
avec des troupeaux longs qui ont des cloches rauques
et le berger fatigué traînant ses sabots;

avec des roues de moulin noires battant l'eau claire
et faisant au soleil de la poudrure en verre,
avec le bois à l'odeur aigre et forte, avec
des piverts qui cognent les arbres de leur bec;

avec les vignes au soleil et les ajoncs,
les villages s'étendent ainsi parmi les plaines :
il y en a encore et encore et les graines
sortent, les clochers sont pleins d'oiseaux et les sillons;

avec la caille qui court inquiètement,
avec le lièvre blessé qui crie plein de sang noir,
avec les ruisseaux en cuivre, quand c'est le soir,
qui ont l'air de se cailler très lentement;

avec les palombes aux yeux rouges et tout ronds
qui arrivent de loin dans le gris des nuages
et les grues qui grincent dans le froid et qui font,
comme des serrures rouillées, un bruit sauvage;

avec les paysans en noir allant le matin
à quelque enterrement de quelque vieux village
où ils iront manger du pain et du fromage
et boire dans un verre épais un peu de vin;

avec les prairies d'eau où se coulent les râles,
avec les crimes qu'on commet sur les chemins
et les mendiants idiots avec des képis sales
mendiant des sous noirs avec leurs pauvres mains;

avec la prétention des hommes politiques,
avec le bruit glacé des sabots dans la rue
et les journaux collés sur la place publique
sur laquelle passe un long vol de grandes grues;

avec les oiseaux attachés par une patte
que font souffrir des enfants devant les portes,
des enfants que l'on peigne, aux figures plates,
aux figures en suif rouge luisantes et béates;

avec les grands coteaux où le soleil est doux
et le bois frais où claque la tiède pluie d'orage,
et les arrêts, quand ils marchent, des grands bœufs roux
que conduit en sifflant un enfant du village.

A FRANÇOIS COPPÉE

ON M'ÉREINTE...

A Raymond Bonheur.

On m'éreinte dans le *Musée des familles*,
moi qui chante les anciens magazines
et les rires charmants des jeunes filles
qui le lisaient à l'ombre des charmilles.

Une d'elles, rêveuse, et les yeux bleus au ciel,
le coude à son genou et la main au menton,
songeait à ce cousin : Eudore des Courcels,
qui montait à cheval *parfaitement* (disait-on).

Plus d'une fois, dans son pupitre, au Sacré-Cœur,
près des pensées mortes de son jardin mélancolique,
elle ouvrait le *Musée*, en cachette, pour lire
la suite du *Diable au fumoir* (?) ou de *Fors l'honneur* (?).

Mais, dans un numéro, à la cinquième page,
une illustration représentait un page
qui, dans la langueur des jardins d'Espagne,
parlait d'amour à une douce et longue dame.

Et ce page ressemblait à ce cousin.
Et c'est pourquoi la maîtresse générale, Madame de Grieul,
voyant l'enfant songeuse l'avait en grand soin
et lui donnait de la mélisse ou du tilleul.

Puis un jour le roman du *Musée des familles*
finissait, ainsi qu'un baiser dans un beau soir.
Et puis, un autre jour, la mère de Camille
faisait mander sa chère enfant dans le parloir :

Mon enfant, j'ai une nouvelle heureuse à t'apprendre.
Nous serons tous de noce a la fin de l'automne...
Céline m'a appris le mariage d'Eudore...
il épouse Cora... ils vivront à la Butte-Grande...

...A propos, ajoutait la mère : ton cousin
va s'absenter et a peur que Cora ne s'ennuie...
Où as-tu laissé ce *Musée des familles*
qui t'intéressait tant, celui de 45?

Alors l'enfant ne pouvait plus se retenir.
Son sein gonflé d'orage éclatait en sanglots...
Et elle répondait, en hoquetant, ces mots :
l'année 45, elle est dans mon pupitre.

UN GENTILHOMME...

> « Le rieur alors, d'un ton sage,
> Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
> Pour les grandes Indes parti
> N'eût depuis un an fait naufrage. »
>
> JEAN DE LA FONTAINE. L. VIII. f. VIII

Un gentilhomme, qui fuit la Cour et ses brigues,
Donne un repas dans ces beaux lieux si reculés...
Un vieux jour d'après-midi vert tombe sur les
Plats dont le Bois et la Mer ont été prodigues.

Maints âgés Céladons qu'a congestionnés
Une Eglé demi-nue et prenant son remède,
Sous la perruque lourde et quelque opiat mède
Des crus du Bourguignon se rougissent le nez.

Tout à coup, un rieur fait silence. Et son geste
Témoigne d'un inénarrable étonnement.
— Par Neptune ! fait-il... Le liquide Elément
A des hôtes... La preuve en est ici... Ha ! Peste !..

Et ses doigts gras et blancs, tout alourdis d'anneaux,
Portent à son ouïe empoudrée une énorme
Dorade. Puis il dit : Vers l'Inde aux gens difformes,
Un mien ami s'en fut, au gré des vastes eaux...

...Et ce poisson raconte à l'oreille étonnée
Que ce beau chevalier, qu'aima la Véranchol,
Aujourd'hui, devenu l'Empereur du Mogol,
Goûte, à l'ombre, une vie aimable et fortunée.

1897.

DIMANCHE DES RAMEAUX...

A Paul Lafond.

Dimanche
des Rameaux...
Les blancs hameaux,
les ormeaux,
les sureaux,
les roseaux,
les fuseaux,
les bestiaux
s'endorment
comme
des oiseaux.

A l'ombre des feuilles,
les eaux lentes
se recueillent
dimanchement.

O Rousseau !
Où sont
les sons
des chalumeaux?

Les moutons
sur les prairies
fleuries
sont monotones.

J'ai accompagné
le long des haies
matinales
le facteur rural...

Les cloches sonnaient larges
et toutes,
comme des gouttes
d'orage.

Mon cœur fleurissait
et je prosternais
mon âme
inquiète et calme.

Vers les noires
éminences
des coteaux sur
qui est l'azur

les nuages blancs,
malgré le beau temps,
semblaient lourds
d'eau d'ouragan.

Nous sommes allés
dans les allées
creusées par les
ondées

Les murs des chaumières
avaient des éviers
de pierre,
de fougères et de lierre.

Maintenant je prie,
ô mon Dieu, mon Dieu,
devant le ciel bleu
où un moineau crie.

1897.

LES DIMANCHES...

Les dimanches, les bois sont aux vêpres.
Dansera-t-on sous les hêtres?
Je ne sais... Qu'est-ce que je sais?
Une feuille tombe de la croisée...
C'est tout ce que je sais...

L'église. On chante. Une poule.
La paysanne a chanté, c'est la fête.
Le vent dans l'azur se roule.
Dansera-t-on sous les hêtres?
Je ne sais pas. Je ne sais.

Mon cœur est triste et doux.
Dansera-t-on sous les hêtres?
Mais tu sais bien que, les dimanches, les bois sont aux vêpres.

Penser cela, est-ce être poète?
Je ne sais pas. Qu'est-ce que je sais?
Est-ce que je vis? Est-ce que je rêve?

Oh! ce soleil et ce bon, doux, triste chien...
Et la petite paysanne
à qui j'ai dit : vous chantez bien...

Dansera-t-elle sous les hêtres?
Je voudrais être, voudrais être
celui qui lentement laisse tomber,
comme un arbre ses baies,
sa tristesse pareille, sa tristesse
pareille aux bois qui sont aux vêpres.

Juin 1897.

LA SALLE A MANGER

A Monsieur Adrien Planté.

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père.
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
— comment allez-vous, monsieur Jammes?

UN JEUNE HOMME...

A Gustave Kahn.

Un jeune homme qui a beaucoup souffert
traverse la place du hameau vert.
La chaleur est immense. Il passe devant
l'auberge et une modeste grille
où s'entortillent des roses et de la vigne.

La douce hirondelle poursuit les guêpes
dans le silence. C'est l'heure des vêpres.

Il entre doucement, sans être aperçu,
dans l'église pauvre où les voix aiguës
des Filles de Marie font un chant frais.

Au dehors, silence. La vieille forêt
où dorment les écureuils et les piverts

rappelle ces beaux dessins qui ornent
quelque botanique d'une autre époque
donnée en prix à des personnes mortes.

Le jeune homme voit dans le banc,
qui luit d'ombre douce, de vieux paysans.
Il voit l'autel pâle aux belles fleurs peintes,
le curé chantant et les belles teintes
que la lumière jette sur les dalles.

Une jeune fille qui est très belle,
sous le jour d'un vitrail est violette.

Ce jeune homme sort des vêpres ému
par la piété de la jeune fille.
C'est une jeune fille de bonne famille
qui habite une vieille maison perdue
sous des arbres, avec son père et sa mère.

Le jeune homme dont la vie a été amère
revient plusieurs fois à ces mêmes vêpres.

Il devient pieux. Il est présenté
aux parents de la jolie jeune fille
par le vénérable et bon curé.

Bientôt les deux jeunes gens sont fiancés
et, le soir, quand le jeune homme y a dîné,
ils vont tous les deux se promener
le long des fleurs en nuit dans les allées.

Il dit : je vous aime. Alors elle est heureuse.

Un rossignol enchante la nuit amoureuse,
musicale chose pluvieuse,
et son chant délicieux se mêle au
parfum des iris et à la chanson de l'eau.

Ainsi va la vie. Ils furent mariés
par le bon curé quelques jours après.

Et le jeune homme au cœur malheureux
fut guéri pour toujours, et pieux.

Mars 1897.

J AI FUMÉ MA PIPE EN TERRE...

J'ai fumé ma pipe en terre et j'ai vu les bœufs,
avec la barre au front et le museau morveux,
résister aux paysans qui leur piquaient la croupe
par-dessus les cornes — et j'ai vu, douce troupe,
défiler les brebis touffues aux jambes faibles.
Le bon chien faisait semblant d'être en colère.
Et le berger lui criait : Loup ! Viens ! Loup ! Ici !
Alors le chien joyeux gambadait jusqu'à lui
et mordait son bâton d'un air facétieux
sous la tranquillité du chaud ciel pluvieux.

LE VIEUX VILLAGE...

A André Gide.

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

Puis je longeai un mur long et usé;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah ! des enfants des autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes,
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
vient du Japon où fut votre vieil oncle...
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes;
il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle !
Lui descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils !... Dieu est bon...

Lui, répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille?
A-t-elle existé? A-t-elle existé?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru.

JE LE TROUVAI...

Je le trouvai assis près des étoffes bleues et crues
dont il faisait le commerce pour le Sénégal.
L'été chaud était frais parce que dans la rue
l'arrosage vert était traîné par un cheval.

Il ressemblait à Robert-Robert, au collégien
malade et rêvasseur des maisons antiques
où les paons longs se balancent près des grilles,
dans la cour, près des colonnes d'ordre dorien,

au collégien qui allait aux Indes.
Et, pendant que je me taisais, l'ombre du soleil
tombait sur des choses nègres, et dans l'odeur des tissus teir
le Sénégal pleurait dans sa cuillère en bois.

1895.

VIEILLE MAISON...

A Odilon Redon.

Neige endolorissante et morne, tu déroules
Ta nappe liliale au toit cher que je sais,
Neige endolorissante, ô neige qui t'écroules !

Et la maison vieillotte aux carreaux verts cassés
A des airs de jeunesse et de pâle frileuse
Et ne se souvient plus des contes jacassés :

Des contes jacassés, au soir, par la fileuse,
En la cuisine antique où le pot noir chantait
Au rauque dévidoir sa chanson douce et creuse.

La chandelle en résine en un coin crépitait.
Près de la plaque en fer, les cris-cris aux cris grêles
S'enfuyaient dans la suie et le matou grondait.

Maintenant, dans le vieux salon, les herbes frêles,
Les avoines ornant les vases surannés,
Ne se souviennent plus des champs fauchés des grêles :

Et des plumes de paon, des bimbelots fanés,
Sont là qu'un bisaïeul rapporta de la Chine
D'où, jadis, bien des gens revinrent ruinés.

Comme alors un gros chat plie en arc son échine
Et cligne en grommelant de longs yeux mordorés
— Et miaule, et l'on voit une expression fine

En les blancs, solennels regards des hauts portraits.

AU BEAU SOLEIL...

Au beau soleil qui sonnait, de pauvres femmes,
au seuil d'une maison pauvre comme mon âme,
désignaient quelque chose. On entendait un char.
Sur les coteaux marrons le ciel était en nacre
comme les écailles d'huîtres en arc-en-ciel.
Le chemin grimpait, doux comme un grand sommeil,
et les poules chaudes ondulaient dans la poussière,
avec, sous les ailes, un roseau en lumière.
... Une autre femme à un enfant cherchait des poux.
Un coq chantait. Une pie volait. Tout était doux.
On allait inoculer de la tuberculine
à la pauvre vache qui tousse et qui s'escrime.
Les pieux de la haie, près des lierres, étaient roses
comme ta bouche, amie aimée à la main douce...

LE PAUVRE CHIEN...

Le pauvre chien a peur, il marche dans la neige et
s'arrête. Les enfants lui crient : allez couchéééé !
Le ciel est en argent, en ombre, en cendre, et l'on
n'entend pas les pas taper la rue sourde et froide, sans son
Une laitière passe et, pour ne pas tomber,
tremble. Et, dans ma chambre bleue et grise,
le bois du feu jute, roule, sent fort aux doigts et siffle.

1895.

LA VALLÉE...

La vallée d'Alméria. La vallée d'Alméria
doit être une vallée en tubéreuse aux eaux d'argent
et aux montagnes claires et bleues et aux torrents
pleins de fleurs claires, de grenadiers rouges et luisants.

La vallée d'Alméria. La vallée d'Alméria
doit être une vallée où est un château clair,
des histoires d'amour pleines de seringas,
de jardins en sommeil et de belladones.

La vallée d'Alméria. La vallée d'Alméria
est comme une guitare aux fleurs des citronniers.
Les duègnes surveillaient mal et les cavaliers
engrossaient les belles jeunes filles sous les ombrages noirs.

La vallée d'Alméria. La vallée d'Alméria,
c'est un rêve clair comme le silence des vallées.
Vers les hôtelleries elles s'en sont allées,
celles qu'un muletier descendit dans ses bras.

1895.

IL VINT A L'ÉTUDE...

Il vint à l'étude avec une petite veste.
Il était notaire dans une campagne lointaine...

Il était triste et gai et il s'était fait beau
pour la réunion et le dîner de tantôt.

Il souriait, avec des commissions sous le bras,
comme quelqu'un qui fera des actes, puis mourra.

Il mourra dans la poésie triste des chambres froides
et des planisphères aux murs froids.

1895.

POUR SON MARIAGE

A A. G.

Dans le petit jardin d'amour de votre vie,
avec vos lauriers doux faites une tonnelle
où vous reposerez pareil à l'air, et elle
comme l'eau de cet air que l'on voit dans le puits.

La campagne prie pour vous sa naïveté.
Nous vivons orgueilleux loin des choses savantes,
mais dans nos pays tristes les vieilles servantes
ont le chapelet des chaînes des puits rouillées.

Elles l'égrèneront sur l'eau de vos bonheurs.
Dans mon royaume je ferai prier pour vous
les cris secs des grillons et les poules qui gloussent,
gonflées et en cachant leurs petits sur leur cœur.

Ainsi, Gide, cachons nos pensées les plus sages
comme la poule cache ses petits poussins;
et, n'en laissons voir, pour amuser les voisins,
qu'une multitude de très petites pattes.

Mais toujours dans l'ombre d'amour de la tonnelle,
et que vous aurez faite avec vos doux lauriers,
la pensée que vous eûtes de vous marier
sera dans ces lauriers la rose simple et belle.

COMME UN CHANT...

A Madame Henri Duparc.

Comme un chant de cloche pour les vêpres douces
s'arrête doucement sur la colline en mousse
près d'une tourterelle aux pattes roses,
mon âme qui chante auprès de vous se pose.

Comme un lis blanc au jardin du vieux presbytère
se parfume doucement par la douceur des pluies,
par votre douceur, qui est une rosée de taillis,
mon âme triste et douce comme un lis s'est parfumée.

Que la cloche, le lis, les pluies, la tourterelle
vous rappellent désormais un enfant un peu amer
qui passa près de vous en laissant tomber
à vos pieds son âme en roses trémières.

A JEANNE FORT

Cette nouvelle m'arrive à la Fête-Dieu.
Jeanne, c'est l'époque où les blés sont bleus,
Jeanne, les petites filles douces à faire pleurer se préparent
à chanter en foulant les campanules gorgées d'azur.
Avec de l'eau sucrée (on donne le sucre) on sépare
leurs cheveux en beaucoup de petites tresses pures...
O enfant! Jeanne, sois bénie de Dieu,
car la procession va chanter dans mon âme
et, le jour où j'apprends ta naissance, les grandes feuilles
des lisières des bois reposés se recueillent.

20 Juin 1897.

J'AI ÉTÉ VISITER...

A Arthur Chassériau.

J'ai été visiter la vieille maison triste
du village où vécurent les anciens parents :
la route en cabriolet, pleine de soleil,
était toute triste et douce comme le miel.
Il y avait la plaine bleue et des pigeons
qui volaient le long des labours que nous longions.
La jument était bien vieille et bien fatiguée.
Elle me faisait de la peine et semblait âgée
comme les choses de l'ancien temps où j'allais.
Je savais que, depuis cent ans, ils étaient morts,
les vieux parents naïfs, doux, aux yeux sans remords;
qui allaient sans doute à la messe le dimanche
avec leurs plus magnifiques chemises blanches.
J'avais appris qu'ils avaient demeuré jadis
dans ce village loin où alors je partis

pour voir si je reconnaîtrais cette patrie
où doivent être leurs tombes pleines d'orties.
En arrivant je déposai le petit chien
doux qui dormait sur mes genoux entre mes mains.
Le paysan se mit à l'ombre de la place
qui était au soleil froide comme la glace.
C'était midi au vieux clocher tout ruiné,
près d'une tour vieille comme le passé,
et des gens à qui je m'adressais répondaient :
les gens dont vous parlez... nous n'avons pas idée...
Il y a très longtemps, sans doute, très longtemps...
Il y avait une femme de quatre-vingts ans
qui est morte il y a quelques jours. Elle aurait pu
vous renseigner, peut-être, sur ces disparus.
Et j'allais de porte en porte — et chez le notaire
qui a l'étude du père de mon arrière-grand-père,
et chez le curé qui ne connaissait pas non plus...
Et je passais devant les portails vermoulus
de jardins abandonnés où, par les grosses grilles,
on voyait près des maisons sans plus de familles
des roses trémières roses dans l'herbe bleue,
près des portes fermées par la vieille poussière
comme les portes des cercueils des cimetières.
Et je passais sans vouloir voir les âneries,
les nouveautés, des drapeaux neufs sur la mairie

et des lettres d'or qui disent, je crois, la république.
Non : Je n'avais au cœur que mes vieilles reliques;
et, arrière-arrière-petit-fils, je venais
me rappeler les morts aimés dont je suis né.
Enfin, je traversai la magnifique grille
d'une très ancienne et très bonne famille :
la vieille dame avec un sourire très bon,
le vieux monsieur courbé allant avec un bâton,
et le fils de cette bonne et noble famille
poétique ainsi que les plantes de la grille.
Vous êtes, dit la dame, un *Jammes* ! Oui, jadis,
ils habitèrent le village... un vieux notaire
dont les fils vers les aventures s'en allèrent...
Notre famille a acheté la maison en ruine.
Et ils prirent la clef rouillée à la cuisine
et me conduisirent à la porte cloutée,
triste et bâtie contre l'église triste et vieille,
à la porte cloutée au marteau plein de rouille,
et les murs avaient des fenêtres tristes aussi
fermées par la poussière de la mort, du temps.

Et ils m'ouvrirent la porte forte en grinçant.
Et je montai les escaliers vermoulus, tristes.
C'est là qu'ils étaient passés, eux aussi, les Vieux
qui maintenant sans doute reposent aux Cieux;

et dans l'intérieur de la maison,
sur le plâtre qui était crevé, sur les cloisons,
sur les portes que les années avaient noircies,
comme si elles avaient été des incendies,
le soleil n'entrait pas et tout était si noir
que c'était un deuil aussi que je croyais voir.

Et ils disaient : « Voyez ici... c'était l'étude... »
L'étude... l'étude... et la décrépitude
de la maison était pleine d'un grand silence,
et je croyais entendre que les morts dans le Ciel
se taisaient dans la maison triste où je venais.

Avec une tristesse douce je saluai
la bonne famille obligeante et je m'en allai.
Je remontai dans la carriole au grand soleil
pour regagner la petite ville lointaine.
Et le pauvre cheval tristement repartit,
et le petit chien triste et très doux s'endormit
entre moi et le paysan doux son maître.
Et près des champs, des pigeons tristes s'envolèrent.

...Dont les fils vers les aventures s'en allèrent,
avait dit la bonne dame vieille derrière

la grille pleine de roses trémières roses
dans l'herbe bleue.

Et ce fut une douce chose,
lorsque je repassai devant mon lieu natal,
devant la petite gare aux vieux catalpas
de l'endroit où je suis né. J'ai vu encore
l'impression de mes quatre ans : l'eau claire, à l'ombre,
coulant entre des berceaux de feuilles glacées,
de quand je me demandais où allait l'eau,
au soleil, si loin, l'eau, dans cette obscurité
qu'elle a au soleil. Et j'ai revu l'enfance,
quand je cherchais où était la fin de cette eau.
Et depuis, j'ai revu de même ce ruisseau.

LES GRUES...

A Pierre Loti.

Les grues sont passées dans le ciel gris et leurs longues
lignes filaient en grinçant, cris de neige et d'ombre;
c'est la saison où l'on va pour orner les tombes.

Les misérables, les aveugles mendieront
avec leurs mains rouges et luisantes. Ils iront
mourir dans les soirs noirs en riant de frissons.

Les bêtes souffriront. J'ai vu un vieux mendiant
avec des taches sur les yeux et maltraitant
son pauvre chien la queue sous le ventre, tremblant.

Il le traînait, l'étranglant avec une corde,
disant : je l'ai jeté à l'eau trois fois. La corde
a cassé. Il revient, le cochon ! Et la corde

tirait. Et le vieux chien, compagnon de misère
de ce vieux, semblait lui dire : laisse-moi sur terre
m'accrocher encore à tes habits pleins de poussière.

Et lui, étant homme, plus mauvais que le chien,
disait : cochon ! cochon ! va ! je te noierai bien...
Et ils allaient tous deux sous le grand ciel d'étain.

IL Y A PAR LA...

Il y a par là un vieux château triste et gris
comme mon cœur, où quand il tombe de la pluie
dans la cour abandonnée des pavots plient
sous l'eau lourde qui les effeuille et les pourrit.

Autrefois, sans doute, la grille était ouverte,
et dans la maison les vieux courbés se chauffaient
auprès d'un paravent à la bordure verte
où il y avait les quatre saisons coloriées.

On annonçait les Percival, les Demonville
qui arrivaient, dans leurs voitures, de la ville.
Et dans le vieux salon soudain plein de gaîté
les vieux se présentaient leurs civilités.

Puis les enfants allaient jouer à cache-cache
ou bien chercher des œufs. Puis dans les froides chambres
ils revenaient voir des grands portraits aux yeux blancs,
ou, sur la cheminée, de drôles coquillages.

Et pendant ce temps les vieux parents se parlaient
de quelque petit-fils au portrait peint à l'huile,
disant : il était mort des fièvres typhoïdes,
au collège. Que son uniforme lui allait !

La mère qui vivait encore se souvenait
de ce cher fils mort presque au moment des vacances,
à l'époque où les feuilles épaisses se balancent
dans les grandes chaleurs auprès des ruisseaux frais.

Pauvre enfant ! — disait-elle — il aimait tant sa mère,
il évitait toujours de faire de la peine.
Et elle pleurait encore en se rappelant
ce pauvre fils très simple et bon, mort à seize ans.

Maintenant la mère est morte aussi. Que c'est triste.
C'est triste comme mon cœur par ce jour de pluie,
et comme cette grille où les pavots roses plient
sous l'eau de pluie lourde qui luit et qui les pourrit.

JE METTRAI...

Je mettrai des jacinthes blanches
à ma fenêtre, dans l'eau claire
qui paraîtra bleue dans le verre.

Je mettrai sur ta gorge blanche
et luisante comme un caillou
du ruisseau, des boules de houx.

Je mettrai sur la pauvre tête
du malheureux chien tout rogneux
qui a des taches dans les yeux

la plus douce de mes caresses,
pour qu'il s'en aille grelottant
un tout petit peu plus content.

Je mettrai ma main dans la tienne,
et tu me conduiras dans l'ombre
où tournent les feuilles d'automne,

jusqu'au sable de la fontaine
que la pluie si douce a troué,
où se détrempe le vieux pré.

. . . . .la pluie fine
ma pensée douce comme la bruine.

Je mettrai sur l'agneau qui bêle
une branche de lierre amer
qui est noir parce qu'il est vert.

J'ÉTAIS GAI

J'étais gai et l'église était calme au soleil,
près des jardins où sous la vigne il y a des roses,
près de la route où les oies et les canards causent,
les belles oies qui sont blanches comme du sel.

Sainte-Suzanne est le nom du petit village :
c'est un nom doux ainsi qu'un vieux nom de grand'mère.
L'auberge est pleine de fumée et de gros verres.
Les vieilles femmes n'y ont pas de babillage.

Il y a au soleil des chemins très obscurs,
pleins de feuillages frais et qui n'ont pas de fin.
On s'y donnerait des baisers longs, doux et durs,
par les après-midi des dimanches beaux et simples.

Je pense à tout cela. Alors une tristesse
me vient d'avoir laissé la femme que j'aimais.
J'avais vu autrement, alors, le mois de mai,
car mon cœur est fait pour aimer, aimer sans cesse.

Je sens que je suis fait pour un amour très pur
comme le soleil blanc qui glisse au bas du mur.
Et je n'ai dans mon cœur que cet amour frileux
comme quand je passais ma main dans mes cheveux

Le soleil pur, le nom doux du petit village,
les belles oies qui sont blanches comme le sel,
se mêlent à mon amour d'autrefois, pareil
aux chemins obscurs et longs de Sainte-Suzanne.

LE VENT TRISTE.

A Henri Ghéon.

Le vent triste souffle dans le parc,
comme dans un livre que je lus enfant,
où une écolière perdue était hagarde.
Le vent.

Il va casser, peut-être, le tulipier.
Il fait voir le dessous des feuilles blanc
du vernis du Japon qu'il semble essuyer,
le vent.

Le baromètre est descendu subitement.
Peut-être que ça va être un ouragan.
Il ne peut pas pleuvoir, mais on entend
le vent.

Dans les livres de prix, monsieur et madame d'Arvan
reviendraient en pressant le pas chez eux,
vers un château tout bleu malgré le mauvais temps.
Le vent.

Sortez de ma tête, ô manoirs moisissants
où devaient se passer d'étranges adultères,
par les temps tristes, en Angleterre.
Le vent.

Sortez de ma tête, gentilles écolières
qui jouiez à cache-cache dans la clairière,
et reveniez vers le grenier sombre, à cause du grand
vent.

Sortez de ma tête, vieux marquis des villes
qui, dans les maisons pluvieuses, lisiez Virgile
dans des fauteuils à oreillettes, par des temps
de vent.

Sors de ma tête, ma douce tristesse,
et va-t'en vers le coteau fané, va-t'en
où va, sur un air un peu Chateaubriand,
le vent.

ELLE VA A LA PENSION...

Elle va à la pension du Sacré-Cœur.
C'est une belle fille qui est blanche.
Elle vient en petite voiture sous les branches
des bois, pendant les vacances, au temps des fleurs.

Elle descend le coteau doucement. Sa charrette
est petite et vieille. Elle n'est pas très riche
et elle me rappelle les anciennes familles
d'il y a soixante ans, gaies, bonnes et honnêtes.

Elle me rappelle les écolières d'alors
qui avaient des noms rococos, des noms de livres
de distribution des prix, verts, rouges, olives,
avec un ornement ovale, un titre en or :

Clara d'Ellébeuse, Éléonore Derval,
Victoire d'Etremont, Laure de la Vallée,
Lia Fauchereuse, Blanche de Percival,
Rose de Liméreuil et Sylvie Laboulaye.

Et je pense à ces écolières en vacances
dans des propriétés qui produisaient encor,
mangeant des pommes vertes, des noisettes rances
devant le paon du parc frais, noir, aux grilles d'or.

C'était de ces maisons où il y avait table ouverte.
On y mangeait beaucoup de plats et on riait.
Par la fenêtre on voyait la pelouse verte
et la vitre, quand le soleil baissait, brillait.

Et puis un beau jeune homme épousait l'écolière
— une très belle fille qui était rose et blanche —
et qui riait quand au lit il baisait sa hanche.
Et ils avaient beaucoup d'enfants, sachant les faire.

1882

AU BORD DE L'EAU VERTE...

Au bord de l'eau verte, les sauterelles
sautent ou se traînent,
ou bien sur les fleurs des carottes frêles
grimpent avec peine.

Dans l'eau tiède filent les poissons blancs
auprès d'arbres noirs
dont l'ombre sur l'eau tremble doucement
au soleil du soir.

Deux pies qui crient s'envolent loin, très loin,
loin de la prairie,
et vont se poser sur des tas de foin
pleins d'herbes fleuries.

Trois paysans assis lisent un journal
en gardant les bœufs
près de râteaux aux manches luisants que
touchaient leurs doigts calleux.

Les moucherons mincès volent sur l'eau,
sans changer de place.
En se croisant ils passent, puis repassent,
vont de bas en haut.

Je tape les herbes avec une gaule
en réfléchissant
et le duvet des pissenlits s'envole
en suivant le vent.

1889.

JE SUIS DANS UN PRÉ...

A Charles Lacoste.

I

Je suis dans un pré où coule l'eau froide dans l'herbe,
le long des cerisiers, sur des joncs, des cailloux.
Les filles mettront les fleurs du pré vert en gerbes
pour la procession quand le temps sera doux :
les fleurs qu'on appelle bouquets faits, les joncs roses.
Les jeunes filles seront en blanc et, le soir,
la procession jonchera le reposoir
et le curé dira de bien, bien belles choses.

II

Il élèvera le Saint-Sacrement doré,
et les larmes viendront aux yeux — ô gloire, gloire,
gloire à Dieu, dira-t-on, que son nom soit sacré,
il est le Dieu puissant, le Dieu de la victoire !

Les encensoirs fumeront et les fleurs en l'air
se mêleront; les filles feront leur voix aiguë,
et la procession reviendra dans la rue
vers quatre heures, quand le soir est encore clair.

III

Les ronces pendent dans le chemin, le vent passe
dans les feuilles transparentes des peupliers,
et dans le lavoir jaune il y a des laveuses,
et souvent des linges à côté sont pliés.
Les canards, les poussins jaunes sont dans la boue,
les grillons chantent dans la haie, les moucherons
au-dessus de l'eau volent en faisant des ronds.
Les frelons volent et les petits enfants jouent.

IV

Le ciel est bleu. Les herbes près de l'eau sont bleues,
et au soleil les maisons en chaux sont plus blanches,
et les paysans suivent à longs pas les bœufs
et derrière la herse qui racle ils se penchent.
Le vent souffle tout doucement sur le blé vert,

mais je passe ennuyé devant toutes ces choses
et sur les ajoncs qui piquent près des jardins
et près des fermes bien fraîches où aboient les chiens,
sur le farouche rouge et sur le trèfle rose.

V

Bien que je m'ennuie, moi, je veux retourner là
quand je serai malade encore, voir des bûches
dans les vieux jardins et secouer les lilas
pour faire pleuvoir les hannetons, boire aux cruches
sur l'évier frais, dans la cuisine qui sent fort,
et rester seul avec moi d'un air doux et triste
et puis me promener seul sans aller trop vite.

VI

Les nuages sont blancs, la terre grise est tiède.
Devant la ferme l'évier frais sue en dehors;
cet évier est une pierre usée qui est froide
même à midi, quand tout est chaud et quand tout dort.

Les lézards courent sur les briques des murailles
dont les ongles peuvent enlever des morceaux.
Il fait chaud, il fait chaud, il fait chaud, il fait chaud,
et l'on s'égratigne les jambes aux broussailles.

VII

La terre se fendille et nous avons été
cueillir de la mousse pour une croix de tombe;
elle était jaune et sèche et j'ai gratté
pour l'arracher; sur des flaques d'eau jaune tombent
des feuilles, et au fond il y a des têtards.
Dans les prés il y a des fleurs fines qui bougent;
les pies viennent en criant sur les chênes ronds,
et sitôt que quelqu'un arrive elles s'en vont.
Vers sept heures tout le fond du ciel est très rouge.

VIII

Il y a sur la place un soleil chaud et blanc.
Sur la place on entend des marteaux qui résonnent
dans la forge noire et rouge : un retombement.
Les poulets piquent le grain dans la paille jaune.

L'herbe a poussé entre les pavés près des bancs
où sont des femmes qui causent et qui s'arrêtent
de bavarder pour regarder passer les gens.
On dirait que les coqs ont du sang à la crête.

I

Il y a des roses sur le mur où il a plu;
et dans la haie aussi et les feuilles sont molles.
Ce matin il y a du brouillard gris, et plus
on regarde loin, il est épais. Il se pose
sur le coteau au haut des feuilles de pins noirs;
il fait un peu frais, mais pas trop. Je viens de voir
des laitières près du mur mouillé plein de roses.

II

Sur la route il y a un peuplier écorcé
dont le bois blanc est un peu jauni par la pluie;
j'avais les doigts froids pour les y avoir passés.
L'osier mouillé qui tient les portes des champs crie;

le foin du pré est couché; dans la haie on voit
des branches noires de bois sec pleines de gouttes;
une pie est posée sur le bord de la route,
la pluie coule de la paille des chars et des toits.

III

Le temps est gris, sans nuages : les hirondelles
poussent des cris dans le ciel gris, humide et froid
et elles font des croix noires avec leurs ailes.
Leur cri est aigu et long au-dessus des toits
d'où la fumée sort doucement des briques rouges.
L'intérieur des mansardes est noir et profond,
et l'on ne peut pas voir ce qu'il y a au fond.
Il commence à pleuvoir un peu à grosses gouttes.

1889.

A STEPHANE MALLARMÉ.

LA JEUNE FILLE...

La jeune fille est blanche,
elle a des veines vertes
aux poignets, dans ses manches
ouvertes.

On ne sait pas pourquoi
elle rit. Par moment
elle crie et cela
est perçant.

Est-ce qu'elle se doute
qu'elle vous prend le cœur
en cueillant sur la route
des fleurs?

On dirait quelquefois
qu'elle comprend des choses.
Pas toujours. Elle cause
tout bas.

« Oh ! ma chère ! oh ! là là...
...Figure-toi... mardi
je l'ai vu... j'ai rri. » — Elle dit
comme ça.

Quand un jeune homme souffre,
d'abord elle se tait :
elle ne rit plus, tout
étonnée.

Dans les petits chemins
elle remplit ses mains
de piquants de bruyères,
de fougères.

Elle est grande, elle est blanche,
elle a des bras très doux.
Elle est très droite et penche
le cou.

1889.

JE PARLE DE DIEU...

Je parle de Dieu — mais pourtant
est-ce que j'y crois? — A cinq ans
on me disait : tiens un croquant...

Va le manger avec Marie
aux vêpres. Sois bien sage et prie
le bon Dieu, la vierge Marie.

— Puis c'était la procession
que la bonne et moi nous suivions,
et de belles fleurs en coton

dans des vases de loterie.
Les petites filles fleuries
jetaient en l'air des fleurs jolies.

Je levais la tête pour voir
le curé, le grand ostensoir
qui luisait sur le reposoir.

Et on chantait : ô bonne vierge !
O lis sans tache ! Fleur des berges !
— Et l'on voyait briller des cierges.

Et l'on jetait encor des fleurs,
et l'on chantait : prenez mon cœur,
notre Dame des sept douleurs !

Le curé était magnifique
levant les bras pour les cantiques.
Et j'entendais dans ces cantiques :

tu-u-us... tu uus...
Ritus... ... uum
Us... ... tuus

Et l'on jetait encor des roses.
Les femmes pleuraient presque à cause
de ces si belles, belles choses .

Je voyais le petit Jésus
à Noël, dans la crèche, nu.
L'âne regardait par-dessus.

Et maman disait : les rois mages
portent la myrrhe, les images
au petit Jésus qui est sage.

Et je croyais que Dieu était
un vieux tout blanc qui vous donnait
toujours ce qu'on lui demandait.

Ça m'est bien égal, ceux qui disent
qu'il existe ou non — car l'église
du village était douce et grise.

1888.

LA POUSSIÈRE FROIDE...

La poussière froide tourne et fait voler des papiers,
et le vent gratte la terre ainsi qu'un balai qui racle,
et les chevaux ont froid dans la rue et c'est un spectacle
que de voir sur les pavés les réverbères briller.

Ce matin le soleil froid rendait comme de la corne
les feuilles des platanes encore vertes des cours
où le vent remuait de temps en temps ce jaune jour
qui fait dire aux gens que le temps du mois d'octobre est morne.

Le brouillard sent la fumée; un jet d'eau ne bouge pas,
et l'on dirait qu'il est en suif très blanc ou bien en glace
dans le ciel en laine sale où les feuilles sèches passent.
Et le son du vent continue et l'on presse le pas.

Les contrevents grincent, cognent le mur et rebondissent,
et l'on entend quelquefois tomber la tuile d'un toit,
ou bien les vitres d'un tambour se casser et l'on voit
les gens qui courent sous les nuages de fer qui glissent.

La poussière froide tourne et fait voler des papiers,
et le froid très cru vous donne une espèce de migraine.
La poussière mince tourne et sur les pavés se traînent
les fiacres dont on entend les vitres froides trembler.

1888.

DANS LA GRANGE...

A André Gide.

Dans la grange, sur le sol dur, bossué, battu,
le char dormait avec des rameaux de chêne cassés
dans les joints de son bois boueux et fendu.
La batteuse au ronflement qui s'enfle, avait cessé
de tourner au milieu des bœufs patients,
et des tas de débris minces jonchaient la terre.

Les poules du Bon Dieu qui sont les hirondelles,
et qui avaient leur nid sur la poutre, tombèrent.

Alors deux métayers, lents et adroits, sautèrent
sur d'autres et, avec des clous, fixèrent
au plafond un morceau de fer-blanc retroussé.
Ils l'emplirent de paille et y mirent les petits tombés.

Alors on vit la mère des petits oiseaux

glisser craintivement dans l'azur, en réseaux
allongés.

Peu à peu, elle arriva au nid.
Je m'étais assis près des herses et du soc qui luit,
et j'avais dans le cœur une tristesse tendre
comme si j'avais eu dans le fond de mon âme
un rayon de soleil où vole un peu de cendre.

Vinrent huit petits cochons extrêmement si jolis
qu'on eût pu les offrir à de petites filles.
Ils n'avaient pas plus de trois semaines,
ils luttaient entre eux, arc-boutés comme des chèvres,
et leurs très petits pas étaient précipités.

La truie aux mamelles flasques et ridées,
aux soies rudes, groinait vers le sol, embouée.

La vie pauvre, par ce beau jour d'été,
m'a paru revêtir toute sa dignité.

Et lorsque sont passés, près de mon escabeau,
les paysans tristes, silencieux et beaux,
faisant rouler les roues dans l'ombre noire et fraîche;
je ne leur ai rien dit et j'ai baissé la tête.

1897.

LE CALENDRIER UTILE

A Remy de Gourmont.

Au mois de Mars (le Bélier ♈) on sème
le trèfle, les carottes, les choux et la luzerne.
On cesse de herser, et l'on met de l'engrais
au pied des arbres et l'on prépare les carrés.
On finit de tailler la vigne où l'on met en place,
après l'avoir aérée, les échalas.

Pour les bestiaux les rations d'hiver finissent.
On ne mène plus, dans les prairies, les génisses
qui ont de beaux yeux et que leurs mères lèchent,
mais on leür donnera des nourritures fraîches.
Les jours croissent d'une heure cinquante minutes.
Les soirées sont douces et, au crépuscule,
les chevriers traînards gonflent leurs joues aux flûtes.
Les chèvres passent devant le bon chien
qui agite la queue et qui est leur gardien.

Si la pleine lune le veut, la PASSION échoit
vers le milieu ou vers la fin de ce beau mois.

Ensuite vient le beau dimanche des RAMEAUX.
Quand j'étais enfant, on m'y attachait des gâteaux,
et j'allais à vêpres, docile et triste.
Ma mère disait : dans mon pays il y avait des olives...
Jésus pleurait dans le jardin des oliviers...
On était allé, en grande pompe, le chercher...
A Jérusalem, les gens pleuraient en criant son nom...
Il était doux comme le Ciel, et son petit ânon
trottinait joyeusement sur les palmes jetées.
Des mendiants amers sanglotaient de joie,
en le suivant, parce qu'ils avaient la foi...
De mauvaises femmes devenaient bonnes
en le voyant passer avec son auréole
si belle qu'on croyait que c'était le soleil.
Il avait un sourire et des cheveux en miel.
Il a ressuscité des morts... Ils l'ont crucifié...
Je me souviens de cette enfance et des vêpres,
et je pleure, le gosier serré, de ne plus être
ce tout petit garçon de ces vieux mois de Mars,
de n'être plus dans l'église du village
où je tenais l'encens à la procession
et où j'écoutais le curé dire la PASSION.

Il te sera agréable, au mois de Mars,
d'aller avec ton amie sur les violettes noires.
A l'ombre, vous trouverez les pervenches bleu de lait
qu'aimait Jean-Jacques, le triste passionné.
Dans les bois, vous trouverez la pulmonaire
dont la fleur est violette et vin, la feuille vert-
de-gris, tachée de blanc, poilue et très rugueuse.
Il y a sur elle une légende pieuse;
la cardamine où va le papillon-aurore,
l'isopyre légère et le noir ellébore,
la jacinthe qu'on écrase facilement
et qui a, écrasée, de gluants brillements;
la jonquille puante, l'anémone et le narcisse
qui fait penser aux neiges des berges de la Suisse;
puis le lierre-terrestre bon aux asthmatiques.
Si ton amie est jeune et a les jambes fines,
et si son corps est une douce et simple ligne
de lumière qui bouge à peine, et glisse,
le mois de Mars sera à tes amours propice,
car sa lumière est pure et s'accorde aux bras lisses.
L'épaule de ton amie sera plus luisante
et tout son corps sera comme une source blanche
qui, de la tête aux pieds, se gonfle sur la hanche.

Si, lassé d'amour, on retourne à la chasse,
on peut tuer encore quelques bécasses.

Ami, je t'invite, dans mon modeste asile,
si tu es fatigué des choses de la ville,
à venir simplement goûter le mois de Mars.
Nous ne distinguerons pas la vie d'avec l'art.
Mais s'il te plaît, ayant bu clair, de me dire
de beaux vers où tu auras vanté le sourire
de celle qui t'a donné sa gorge de raisin,
je te remercierai et te tendrai la main.

1896.

SEPTEMBRE

A Paul Claudel.

Le mois de Septembre, expliquent les savants
qui ont des bonnets carrés pour voir s'il fait du vent,
est soumis au régime de la Balance.
A cette époque, les bateaux sur la mer dansent
furieusement. Les livres parlent d'équinoxe.
J'en ai même vu un où sont des PARADOXES,
des écliptiques, des zodiaques et des reflux
qui expliquent la terre au moment de Septembre.

C'est d'une grande poésie et, dans ma chambre,
j'ai vu sur le papier des ronds blancs et noirs,
avec des rubans et des rayons emplis d'astres.
Et cela fait penser à Christophe Colomb,
ce fou sublime qui allait devant lui,
et qu'un méchant roi a mis en prison
parce que l'ingratitude est la sœur de la jalousie.

Maintenant je chanterai les animaux de ce mois,
qui sont les mêmes que ceux des autres, je le crois,
mais je ne nommerai que les principaux,
à cause du papier qui coûte cher aux poètes.

Muse! Inspire-moi et que le simple pipeau
où je m'essaie enchante aux rives de ces eaux
les poètes amis qui président aux luttes.

L'âne, aux longues oreilles, baisse la tête.
Les paysans aisés lui fichent des culottes,
car le mois de Septembre est couronné d'abeilles
qui dorent la grappe gluante de la treille,
puis s'envolent et piquent les pauvres aliborons.

Le coq pressé, luit et monte à califourchon
sur la poule pour qu'elle fasse des œufs.
Il s'éveille dès l'heure où, remontant aux cieux,
le soleil, dissipant les brouillards de l'aurore,
emplit de majesté la campagne sonore.

Le bœuf lent, que l'on vit dans les fêtes antiques,
est utile entre tous à nos us domestiques.

On voit sa bonne tête et son goitre bougeant
quitter l'étable ombreuse et, des crottes aux cuisses,
il s'achemine vers l'horizon d'un bleu d'argent,
précédé du troupeau naïf des roses génisses.

Autre animal : sur l'eau, la libellule bleue
vibre immobilement près d'un jonc coupé en deux.

La chèvre, à la barbe en pointe, au corps noueux,
au poil rude : elle broute, près des fossés poudreux,
les vignes sauvages avec un bruit de ciseaux.

Les brebis sont devant le berger :
sur elles on dirait toujours qu'il a neigé.
Le chien qui les garde est très agité.
Il gambade et l'on voit sous le bras du berger,
comme une loque, un agneau nouveau-né
qu'essaie de lécher sa mère sanglante.

Le cochon : on le voit, sur le fumier des fermes,
renifler quelque pelure de pomme de terre.
Il est aussi ridicule, aussi laid qu'on voudra,
mais personne au monde ne m'empêchera

de frissonner, lorsqu'on le saigne, et qu'on entend
sortir un cri aigu et long, de temps en temps,
de son pauvre gros cou saigné par une brute,
et qu'il ferme les yeux et tord son groin
sanglant pour demander pitié à l'homme
qui a seul une âme et de la pitié — en somme.

Aux fils du télégraphe, on voit les hirondelles
qui font rêver d'amour les chastes demoiselles.

Ane, bœuf, cochon, génisses, d'autres, je les ai vus
bien souvent au marché d'Orthez, au crépuscule
de Septembre, quand le soleil, sombrant sur les auberges
faisait luire au loin les ardoises et les verres.
Les voix qui discutaient faisaient remuer l'ombre.
Les paysans étaient grandis par les aiguillons.
Les chars criaient, écailleux de boue, ébranlés.
Des faucheurs essayaient des faux sur un pavé.
Des bouviers essayaient le son rauque des cloches.
Des cuves qui puaient la figue étaient traînées
vers les pressoirs pleins de nuit.

Et, alors, j'ai pensé,
les larmes aux yeux, par ces beaux soirs de Septembre,
que le Bon Dieu est au Ciel; qu'il me faudra quitter,

un jour ou l'autre, le calme de ma petite chambre;
que je devrai m'en aller là où sont les domestiques
et les purs, non point orgueilleusement
comme un Christophe Colomb à travers les éléments
mais tout bonnement et tout simplement,
comme je fais ces vers, et donnant à des parents
la main comme quand j'étais un tout petit
et que, pour marcher, je devais courir,
et que je pleurais, ô mon Dieu ! sans savoir pourquoi
et sans savoir sur qui, et sans savoir de quoi.

Qu'importent donc Septembre et sa faune et sa flore?
Qu'importent donc hiver, printemps, été, automne ?
Qu'importe que l'on sème, avec les amandiers,
les pâles cerisiers et les abricotiers?
Qu'importent les produits pour le printemps prochain?
Qu'importent du persil et du cerfeuil les graines,
le céleri qu'on butte et la laitue amère,
s'il faut mourir?

J'aurai passé sur la terre,
et l'on m'aura appelé sceptique et poète,
parce que j'aurai ri à force de pleurer,
parce que j'ai compris que Dieu est si grand
qu'il faut nous dédaigner devant lui en riant.

O Muse ! Apaise un cœur douloureux. Si ma cendre
doit un jour retourner aux vignes de Septembre :
fais, du sang de mon cœur, naître une grappe d'or,
douce à la grive agile et pépieuse. Mais encore :
que la fille qui passera, un jour, auprès, la cueille
et la mange, en riant, sans penser au tombeau
où mon cœur dormira éternellement beau.
Qu'elle la mange et dise à ses amies : Septembre,
cette année, a mûri longuement ces grains d'ambre,
j'ai mangé cette grappe douce, et suis contente.

Et maintenant, amis, c'est à vous de gonfler
à vos pipeaux, vos joues aimées des belles filles.
Je me rends : car, déjà, par l'azur des charmilles,
ainsi que des oiseaux, sortent vos notes tendres.
Allez. Chantez les mois qui ne sont pas Septembre.

1897.

AUJOURD'HUI, LE LONG DE LA NUIT...

A Tristan Klingsor.

Aujourd'hui, le long de la nuit transparente
des sentiers froids, sous la chaleur terrible,
j'ai bien senti qu'en une autre existence
j'ai vécu dans les Petites Antilles.

Une impression de grands calices blancs
aux pistils noirs, et de grande tristesse...
Un cimetière aux colibris volant
sur des tabacs frais dans la sécheresse.

La forêt à laquelle j'ai songé
avait les mêmes filtrations faibles
de lumière, le même sommeil des herbes,
et des cris bleus pareils à ceux des geais.

Que ne puis-je partir? Vous m'attendez,
je le sais, rouges fleurs qui éclatent...
Je crois entendre. Mais est-ce que j'ai rêvé?
Voici des enfants qui prennent des crabes?...

Ces crabes sont bleus? L'océan. Un point.
C'est un aviso annoncé. Le Saint-
Jérôme. Il vient du Havre... Oh ! Comme il est loin !
Son hunier?... L'enfant, donnez-lui la main.

Vous attendez quelqu'un? — Oui... Delonelle.
C'est le neveu de Madame Physica...
L'Océan bruit comme un harmonica
et se déchire comme un flot de dentelles.

1897.

IL EST PRÈS DE SALLES...

A Amaury de Cazanove.

Il est près de Salles, à droite, une source claire.
Des fougères noires, de la mousse et du lierre
se mirent doucement à sa limpidité.
La grand'route la longe et la chaleur d'été
fait sur la terre une blanche vibration.
Celui qui suit la route (on disait un piéton)
sent la terre brûler aux cordes de ses sandales.
Autour de lui bourdonne la chaleur pâle;
mais, quand il approche de la petite source,
il se sent inondé par une fraîcheur douce.

Bien souvent j'ai suivi jusqu'à votre hameau
cette route blanche qui va à Hagetmau.
Mes yeux qui se fixaient à l'horizon des côtes
y voyaient, agrandies, des silhouettes d'hommes.

Mais c'est en vain que mon regard triste a cherché
la diligence qui, avant que je fusse né,
ramena au pays, le long de la source vive,
mon grand-père qui revenait des Antilles.

1897.

ON DIT QU'A NOËL...

A Mademoiselle M. R.

On dit qu'à Noël, dans les étables, à minuit,
l'âne et le bœuf, dans l'ombre pieuse, causent.
Je le crois. Pourquoi pas? Alors, la nuit grésille :
les étoiles font un reposoir et sont des roses.

L'âne et le bœuf ont ce secret pendant l'année.
On ne s'en douterait pas. Mais, moi, je sais qu'ils ont
un grand mystère sous leurs humbles fronts.
Leurs yeux et les miens savent très bien se parler.

Ils sont les amis des grandes prairies luisantes
où des lins minces, aux fleurs en ciel bleu, tremblent
auprès des marguerites pour qui c'est dimanche
tous les jours puisqu'elles ont des robes blanches.

Ils sont les amis des grillons aux grosses têtes
qui chantent une sorte de petite messe
délicieuse dont les boutons d'or sont les clochettes
et les fleurs des trèfles les admirables cierges.

L'âne et le bœuf ne disent rien de tout cela
parce qu'ils ont une grande simplicité
et qu'ils savent bien que toutes les vérités
ne sont pas bonnes à dire. Bien loin de là.

Mais moi, lorsque l'Été, les piquantes abeilles
volent comme de petits morceaux de soleil,
je plains le petit âne et je veux qu'on lui mette
de petits pantalons en étoffe grossière.

Et je veux que le bœuf qui, aussi, parle au Bon Dieu,
ait, entre ses cornes, un bouquet frais de fougères
qui préserve sa pauvre tête douloureuse
de l'horrible chaleur qui lui donne la fièvre.

1897.

LA PAIX EST DANS LE BOIS...

La paix est dans le bois silencieux et sur
les feuilles en sabre qui coupent l'eau qui coule,
l'eau reflète, comme en un sommeil, l'azur
pur qui se pose à la pointe dorée des mousses.

Je me suis assis au pied d'un chêne noir
et j'ai laissé tomber ma pensée. Une grive
se posait haut. C'était tout. Et la vie,
dans ce silence, était magnifique, tendre et grave.

Pendant que ma chienne et mon chien fixaient une
mouche qui volait et qu'ils auraient voulu happer,
je faisais moins de cas de ma douleur et laissais
la résignation calmer tristement mon âme.

CE FILS DE PAYSAN...

Ce fils de paysan qui était bachelier,
nous avons suivi son convoi le long des lierres.

Le Dimanche il quittait la petite ville
et il allait déjeuner avec sa famille.
...L'après-midi, me disait-il, j'y lis Virgile.

En pensant à cela mon cœur s'enfle et se tord
— et je sens dans l'azur comme un parfum de mort.

...Oui, tu lisais Virgile, ami. Car l'on t'avait
appris le latin dans un triste et pieux collège.

Ton père aux mains de terre, ta mère aux mains de chanvre,
étaient joyeux de voir dans ta petite chambre

les dessins qui faisaient de toi un bon élève.
Et, pendant qu'il faisait soleil ou de la neige,
pendant que se pliaient les blés aux tiges bleues,
à cause de leur fils ils étaient bien joyeux.

Des mots compliqués n'avaient pas gâté ton âme.
Tu étais pareil à la modestie du village
lorsque les cheminées fument aux pieds de Dieu
et que s'arrêtent, en tournant le cou, les bœufs.

Virgile, c'est pour moi, ami, ce que tu fus :
quelque dimanche soir — si triste, — où une flûte
de coudrier chantait comme une pluie de nuit...
Une ruche. Un mouton. Un laurier-tin et puis
une tombe où, respectueux, on jette du buis.

1897.

L'EAU COULE...

L'eau coule dans la boue et dans le bois, après
la pluie. C'est maintenant que sont trempés les prés.
Les merles vivent dans l'humidité des gaules
qui servent à faire les paniers, gaules jaunes.
J'ai bu au tuyau de fer de la source douce
entouré de mousse en soleil transparent et de rouille.
Je t'aurais aimée là, autrefois, près de la mousse,
parce que tu avais une figure douce.
Mais à présent, je souris en fumant ma pipe.
Les rêves que j'ai eus étaient comme les pies
qui filent. J'ai réfléchi. J'ai lu des romans
et des vers faits à Paris par des hommes de talent.
Ah ! Ils n'habitent pas auprès des sources douces
où vont se baigner les bécasses en feuilles mortes.
Qu'ils viennent avec moi voir les petites portes
des maisons des bois abandonnées et crevées.

Je leur montrerai les grives, les paysans doux,
les bécassines en argent, les luisants houx.
Alors ils souriront en fumant dans leur pipe,
et, s'ils souffrent encore, car les hommes sont tristes,
ils guériront beaucoup en écoutant les cris
des éperviers pointus sur quelque métairie.

1894.

AVEC LES PISTOLETS...

Avec les pistolets aux fontes,
il monte, il monte, il monte, il monte,

monte la côte de la route,
le soir, dans la campagne rousse.

Chapeau tricorne : il est marquis;
relevés sont ses pans d'habit.

Du tricorne une roide tresse
tombe et en avant il se baisse.

Il est rasé, rasé, rasé,
a les yeux bleus, un rouge nez.

Et il arrive près d'un bois :
il écoute, écoute des voix.

Les maisons sont loin, dans du bleu,
sur le coteau rayé de feu.

« Bourse ou vie ! » quelqu'un a crié...
Il se dresse sur ses étriers.

Et ses mains garnies de dentelles
fouillent les fontes de sa selle.

Et il prend les lourds pistolets
aux canons de cuivre ouvragés.

Et à deux mains, à droite, à gauche,
il tire, roide comme roche.

Le pistolet pète et crache un tas
de feu avec un grand fracas.

Et il continue et il monte
avec sa queue derrière le cou,

avec ses pistolets aux fontes,
le chemin qui mène à Ramous.

1889.

J'AI VU, DANS DE VIEUX SALONS...

J'ai vu, dans de vieux salons, des tableaux flamands,
où, dans une auberge noire, on voyait un type
qui buvait de la bière, et sa très mince pipe
avait un point rouge et il fumait doucement.

Il avait le nez violet et bonne mine,
c'était peut-être un très heureux négociant
qui avait des vaisseaux très lourds, des bâtiments
pleins de beaux ornements dorés allant en Chine.

Il faisait le commerce des draps recherchés,
des épices, et devait avoir dans sa chambre
des choses drôles, des pipes à gros bout d'ambre,
des vestes de femmes turques, de beaux objets.

Il avait sans doute une femme rouge et blanche
qu'il caressait le soir dans son lit de richard.
Et il vivait considéré, se levant tard,
pour aller se promener, le poing sur la hanche.

Mais parfois ses affaires réclamaient ses soins.
Il était obligé de courir la contrée
pour offrir ses marchandises, mais à l'entrée
de la nuit, il gagnait une auberge bien loin.

Pour le défendre des larrons, sa belle épée
était par lui suspendue au pied de son lit,
près des beaux coffres de fer des Indes, sortis
des grands bazars des capitales fortunées.

Et le peuple l'honorait lorsque, près des quais,
ses beaux bâtiments pleins de belles galeries
gonflaient, comme les belles bannières qui plient,
leurs voiles où les marins luisants étaient gais.

1888.

LE PAYSAN.

Le paysan, le soir, vient de la foire et toutes
ses brebis marchent avec lui le long des routes.
Il y a des veaux qui ne veulent pas marcher
et il est obligé, pour les faire avancer,
de les tirer par le cou avec une corde.
Mais les veaux aux museaux blancs et morveux la mordent
Les brebis se mettent à courir fort parfois
et le chien de l'homme qui a l'air d'être en bois,
qui est jaune, les poursuit, aboie en arrière,
et sur la route cela fait de la poussière.
Il y a la haie après la route — et des champs
après la haie et après des prés — on entend
le gave de là; plus loin les coteaux paraissent
avec de grands carrés verts, jaunes, roux. Où cessent
les coteaux, par-dessus eux, mais bien plus loin,
des montagnes, puis, après elles, l'air sans fin.

1888.

LES PATURAGES...

Les pâturages, au bord des eaux, sont épais.
La pluie lourde a couché les blés trempés,
et les feuilles des berges sont très vertes,
excepté que les saules sont en cendre légère.
Les foins, comme des ruches, sont dressés.
Les coteaux sont si doux qu'ils semblent caressés.
Poète ami, tout serait doux sans la douleur
qui nous enlève tous les plaisirs du cœur.
Je crois qu'il est inutile d'essayer de la fuir,
car la guêpe ne quitte guère les prairies.
Laissons donc la Vie aller, et les vaches noires
paître près des endroits où elles ont à boire.
Plaignons tous ceux qui souffrent lentement,
tous ceux qui sont comme nous, et tous le sont vraiment,
excepté... ils n'ont pas tous du talent.
C'est la seule différence, mais c'est important.
Une bonne consolation est un amour charmant,
comme une jeune fraise au bord d'un vieux torrent.

CAÜGT.

Caügt avait deux jolis coqs dans son panier.
Il a quatre-vingts ans. Il vit près des sentiers
de Saint-Boès qui sont désolés et sauvages.
Les bécassines y font luire leur plumage.
Caügt m'a dit : salut ! Et dans le champ sauvage
ma chienne essoufflée ramassait la bécassine
tuée. Caügt m'a dit : j'ai connu vos parents
qui sont morts. J'ai quatre-vingts ans.
Mon fils avait pareille une chienne de chasse.
Et le coteau était noir, roux comme les bécasses
Caügt m'a dit : salut ! Et vers le bois terrible
je suis allé. Caügt me regardait partir.

J'étais dans les touyas avec ma chienne douce,
et nous allions au bois d'argent, d'ombre et de mousse.
Et j'ai pensé à toi qui as la peau douce
comme un grain de raisin et une nèfle rousse.

Les éperviers aigus volaient sans avoir l'air de bouger.

La tête lourde des corbeaux comme un clou épais.

Les piverts volent comme des vagues, en courbées
et droits, ils griffent l'écorce, cachant leurs plumes vertes.
Les ruisseaux après la pluie sont un peu jaunes
et, au printemps, au bord, il y a des anémones.
Le coteau est comme en sang noir et, du haut,
les montagnes nagent au ciel doux, simple et beau.
De l'autre côté des coteaux sont les villages
doux qui dorment au soleil comme des haches.
Là, il y a des tonnelles tristes au vieux jardin
où les poules grattent près des buis, des ricins.
La tonnelle en lauriers luisants est verte et noire.
Il y a un banc, au fond, en bois couleur de soir,
et qui est un peu humide, à cause de l'ombre,
même l'été quand le soleil est en bleu plomb.
Viens-y ! L'après-midi sera luisant. Ta bouche
sur ma bouche nous nous tairons, et les cigales
cliqueront sur les roses en eau rose du Bengale.
Nous nous aimerons tant que nous ne respirerons plus,
en nous pressant sur le banc noir et vermoulu,
aux pieds en bûches. Puis nous reviendrons, le soir.

Les génisses douces tendront le cou vers toi, à l'abreuvoir.
Puis nous irons voir Caügt dont le nom me plaît
comme une flûte et comme des violettes,
Caügt qui dit : salut ! qui a quatre-vingts ans,
des joues rouges ridées, maigres, des yeux luisants,
qui regarde, méfiant, par les haies d'églantiers,
et qui porte de jolis coqs dans son panier.

1895.

JE CRÈVE DE PITIÉ...

Je crève de pitié, d'aimer et de sourire :
mais, sourire, ne m'est pas toujours possible,

et ce petit chat m'a rempli d'une tristesse grise.
Il miaulait sous la grande porte de la mairie,

par ce soir pluvieux, boueux, et j'ai senti
toute l'infinité résignée et muette

de la douleur des bêtes, de la douleur des bêtes.
Mon Dieu : qu'allait-il faire? Qu'allait-il faire?

Son malheur est si triste sous la pluie.
Qui va le nourrir? Qui va le nourrir?

Oh ! s'il allait, en tremblotant, là mourir,
— ou devenir un triste chat des saligues

qui crève, dans la boue malsaine, de famine,
de grelottement, de croûtes et de fièvre

— ou être tué par un chien qui le prend pour un lièvre

TU SERAIS NUE SUR LA BRUYÈRE...

Tu serais nue sur la bruyère humide et rose,
comme ces femmes qu'on apprend en classe, près
de chèvres se donnant des coups au bas des prés.
Tu dormirais en ne rêvant d'aucune chose,
et tes jambes pareilles, tièdes et douces
luiraient dans la pluie verte et glacée de la mousse.
Ton corps serait comme l'air et l'eau qui sont purs.
Un grillon aigre chanterait dans le vieux mur
d'une maison abandonnée et qui aurait,
à ses pieds, les champignons roses des forêts.
Les alouettes qui ont la couleur de l'argent
siffleraient en volant vite. Et, tout en dormant,
tu mettrais une main dans tes cheveux remplis
de brins de paille agaçants de roides épis.

TU SERAS NUE...

Tu seras nue dans le salon aux vieilles choses,
fine comme un fuseau de roseau de lumière,
et, les jambes croisées, auprès du feu rose,
tu écouteras l'hiver.

A tes pieds, je prendrai dans mes bras tes genoux.
Tu souriras, plus gracieuse qu'une branche d'osier,
et, posant mes cheveux à ta hanche douce,
je pleurerai que tu sois si douce.

Nos regards orgueilleux se feront bons pour nous,
et, quand je baiserai ta gorge, tu baisseras
les yeux en souriant vers moi et laisseras
fléchir ta nuque douce.

Puis, quand viendra la vieille servante malade et fidèle
frapper à la porte en nous disant : le dîner est servi,
tu auras un sursaut rougissant, et ta main frêle
        préparera ta robe grise.

Et tandis que le vent passera sous la porte,
que la pendule usée sonnera mal,
tu mettras tes jambes au parfum d'ivoire
        dans leurs petits étuis noirs.

UN NUAGE EST UNE BARRE...

Un nuage est une barre noire
au-dessus des pins en nuit,
vers six heures. Le ciel luit
au fond, comme la mer, le soir.

Si tu étais une palombe,
et si j'étais un petit lièvre,
je me coucherais dans l'ombre
douce, violette et longue.

J'aplatirais mes oreilles
sur mon dos luisant, et toi
tu avancerais et retirerais
ton cou bleu en savon et en ardoise.

Les hommes tristes viendraient
pleins de haches et de fusils
prendre la résine dorée
aux pins remplis d'écaillis.

Tu n'es pas une palombe,
et je ne suis pas un lièvre.
Étends-toi sur l'ombre longue
des pins longs sur la fougère

Les aiguilles des pins noirs,
amères, vertes mais noires,
tomberont sur ta peau douce
qui glisse comme la mousse.

Tu te mettras toute nue
où il y a des bruyères
et au loin les petits lièvres
bondiront, boulés, pattus.

Le monde est bon et très doux,
les petits lièvres aussi,
et les grands nuages gris,
les palombes et le houx

Les paysans tristes, sauvages,
sont doux comme les palombes,
mais ils les tuent et les plombs
font saigner les plumes sages.

1891.

LA GOMME COULE...

La gomme coule en larmes d'or des cerisiers.
Cette journée, ô ma chérie, est tropicale :
Endors-toi donc dans le parterre où la cigale
Crie aigrement aux cœurs touffus des vieux rosiers.

Dans le salon où l'on causait, hier vous posiez...
Mais aujourd'hui nous sommes seuls — Rose Bengale !
Endormez-vous tout doucement dans la percale
De votre robe, endormez-vous sous mes baisers.

Il fait si chaud que l'on n'entend que les abeilles...
Endors-toi donc, petite mouche au tendre cœur !
Cet autre bruit?... C'est le ruisseau sous les corbeilles

Des coudriers où dorment les martins-pêcheurs...
Endors-toi donc... Je ne sais plus si c'est ton rire
Ou l'eau qui court sur les cailloux qu'elle fait luire...

II

Ton rêve est doux — si doux qu'il fait bouger tes lèvres
Tout doucement, tout doucement — comme un baiser..
Dis, rêves-tu que sur un roc vont se poser
Parmi des thyms chèvrefeuillés de blanches chèvres?

Dis, rêves-tu que sur la mousse, en notes mièvres,
La source pure au fond du bois vient à jaser.
— Ou qu'un oiseau tout rose et bleu s'en va briser
Les fils de Vierge et faire au loin s'enfuir les lièvres?

Rêves-tu que la lune est un hortensia?...
— Ou bien encor que sur le puits l'acacia
Jette des fleurs de neige d'or sentant la myrrhe?

— Ou que ta bouche, au fond du seau, si bien se mire,
Que je la prends pour une fleur qu'un coup de vent
A fait tomber, du vieux rosier, dans l'eau d'argent?

OH ! CE PARFUM...

Oh ! ce parfum d'enfance dans la prairie trempée
d'eau et d'azur, parfum de pieuse jonchée
de joncs-fleuris sous les pas des processions
des hameaux noirs, parfum de fougère écrasée
au soir d'un jour torride, quand les inflexions
des chants ne peuvent pas mourir et que mon âme
a peur de trop aimer, parfum de lis en flammes,
comme j'en voyais dans les vieux paroissiens,
parfum des dimanches soirs dans les jardins,
parfum d'encensoirs purs qui vont à Dieu ensemble,
parfum de rosiers qui, à l'aube, tremblent...

LA POUSSIÈRE DES TAMIS...

La poussière des tamis chante au soleil et vole.
Mets ton épaule et tes cheveux sur mon épaule
et mes cheveux. L'air est comme l'eau, et les bœufs
passent dans le matin froid des chemins boueux.
Les cloches des coteaux verts sonnent le dimanche.
Tu viens de te lever. Tu es toute blanche.
Le silence est grand et très doux comme la ligne
qui monte et descend, dans le ciel, sur les collines.
On sent qu'on est sain et dans mon esprit bleu,
je prie, parce que dans le ciel il y a Dieu.

TU VIENDRAS...

Tu viendras lorsque les bruyères au soleil
près des routes qui se fendent ont des abeilles.

Tu viendras en riant avec ta bouche rouge
comme les fleurs des grenadiers et des farouches.

Tu lui diras que tu l'aimes depuis longtemps,
mais en lui refusant ton baiser en riant.

Mais lorsque tu voudras le lui donner, alors
tremblante et suante, tu verras qu'il est mort.

LE SOLEIL FAISAIT LUIRE...

A Charles de Bordeu.

Le soleil faisait luire l'eau du puits dans le verre.
Les pierres de la ferme étaient cassées et vieilles,
et les montagnes bleues avaient des lignes douces
comme l'humidité qui luisait dans la mousse.
La rivière était noire et les racines d'arbres
étaient noires et tordues sur les bords qu'elle râpe.
On fauchait au soleil où les herbes bougeaient,
et le chien, timide et pauvre, par devoir aboyait.
La vie existait. Un paysan disait de gros mots
à une mendiante volant des haricots.
Les morceaux de forêt étaient des pierres noires.
Il sortait des jardins l'odeur tiède des poires.
La terre était pareille aux faucheuses de foin.
La cloche de l'église toussait au loin.
Et le ciel était bleu et blanc, et, dans la paille,
on entendait se taire le vol lourd des cailles.

QUAND DANS LE BROUILLARD...

Quand dans le brouillard qui faisait luire la boue
où nageaient les lumières des grands magasins,
je m'arrêtais en face des tuyaux de zinc
de ta maison ancienne où, la lampe à la joue,
tu brodais à côté de ton petit serin,

l'odeur des îles sortait par les fentes roses
de la fenêtre à carreaux verts, et je sentais
que nous avions vécu bien avant d'être nés
dans une colonie qu'une mer drôle arrose,
et il me semblait encore que j'y étais.

Je voyais de la rue les placards qui luisaient.
Le salon était vieux sans doute et des insectes
sous des épingles très longues avaient des têtes
luisantes et noires. Ils étaient tout usés :
dans le cadre étaient en débris leurs dures ailes.

Par cette journée triste tout ça me revient,
car il fait mauvais temps encore et, dans ma chambre,
il tombe du jour gris pareil à de la cendre.
Toi, les insectes, la lampe, vous êtes loin.
Je me souviens du mois qu'on appelle Novembre.

Si tu lisais ceci tu ne comprendrais pas :
et cependant si tu pouvais comprendre et lire
tu penserais aussi aux contrées exotiques,
aux colonies en jasmin et en chocolat
où allaient d'importants et lourds vaisseaux antiques.

Quand je serai mort, si quelqu'un trouve ces vers :
qu'il aille près des quais d'une ville et te cherche;
qu'il t'explique ce que l'on appelle un poète
et que là-bas des oiseaux d'or sont sur la mer
où nous avons vécu, amie, avant de naître.

Tu ne comprendras pas ces explications.
Tu seras ramollie et prendras du tilleul
en petit bonnet vieillot et, dans mon cercueil,
je tremblerai d'avoir eu pour toi la passion
du poète à qui ne reste plus que l'orgueil.

J'ai voulu, par orgueil, dédier quelques vers
à une personne comme toi, douce, tendre,
absolument incapable de les comprendre.
Près du vieux feu il y a le bruit de la mer.
Tu es douce comme la Fête-Dieu qui chante.

1895.

TAPE LE LINGE...

Tape le linge dans l'eau claire.
Tes bras qui ont des fossettes
sont beaux. — Tes jambes tu les serres.

Tu es la laveuse. Tu jettes
dans l'eau le linge dur et sale
des paysans aux douces têtes.

Et puis ensuite tu l'étales
à des ficelles dans les cours
qui sont près de l'obscure étable.

Les dimanches et les grands jours,
il y a des chemises blanches
pour tes frères qui font l'amour.

Tu danses sous les grandes branches,
sur la place publique, au village,
et on a envie de tes hanches.

Pendant ce temps les garçons sages
au tir font péter des capsules
et à la loterie ils gagnent.

...Tu as l'air ainsi d'être heureuse.
Mais demain tape dans l'eau claire
le linge qui fait — plac — laveuse

— en écoutant l'eau sur les pierres.

TU T'ENNUIES...

Tu t'ennuies? —
— Elle dure,
cette pluie
qui est dure.

Je prends ma
pipe en glaise
que j'allume à
une braise.

Tu es loin
et tu penses
dans un coin
aux vacances.

Les pavés
par la pluie
sont lavés.
Je m'ennuie.

Aux carreaux
blancs, j'écoute
tomber l'eau
froide en gouttes.

Tu ne vien-
dras pas, puisque
tu es loin :
pas de risque.

Tu es loin :
je m'ennuie :
je n'entends rien
dans la pluie :

c'est de l'eau
fine ou dure,
passant tôt
ou qui dure.

Je n'y vois
rien. — Entendre
là des voix
en deuil, tendres?...

Je ne puis :
c'est la pluie
d'un jour gris
qui essuie.

1888.

LE VILLAGE A MIDI...

A Ernest Caillebar.

Le village à midi. La mouche d'or bourdonne
entre les cornes des bœufs.
Nous irons, si tu le veux,
si tu le veux, dans la campagne monotone.

Entends le coq... Entends la cloche... Entends le paon...
Entends là-bas, là-bas, l'âne...
L'hirondelle noire plane.
Les peupliers au loin s'en vont comme un ruban.

Le puits rongé de mousse ! Écoute sa poulie
qui grince, qui grince encor,
car la fille aux cheveux d'or
tient le vieux seau tout noir d'où l'argent tombe en pluie.

La fillette s'en va d'un pas qui fait pencher
sur sa tête d'or la cruche,
sa tête comme une ruche,
qui se mêle au soleil sous les fleurs du pêcher.

Et dans le bourg voici que les toits noircis lancent
au ciel bleu des flocons bleus;
et les arbres paresseux
à l'horizon qui vibre à peine se balancent.

TU ECRIVAIS...

Tu écrivais que tu chassais des ramiers
dans les bois de la Goyave,
et le médecin qui te soignait écrivait,
peu avant ta mort, sur ta vie grave.

Il vit, disait-il, en Caraïbe, dans ses bois.
Tu es le père de mon père.
Ta vieille correspondance est dans mon tiroir
et ta vie a été amère.

Tu partis d'Orthez comme docteur-médecin,
pour faire fortune là-bas.
On recevait de tes lettres par un marin,
par le capitaine Folat.

Tu fus ruiné par les tremblements de terre
dans ce pays où l'on buvait
l'eau de pluie des cuves, lourde, malsaine, amère.
Et tout cela, tu l'écrivais.

Et tu avais acheté une pharmacie.
Tu écrivais : « La Métropole
n'en a pas de pareille. » Et tu disais : « Ma vie
m'a rendu comme un vrai créole. »

Tu es enterré, là-bas, je crois, à la Goyave.
Et moi j'écris où tu es né :
ta vieille correspondance est très triste et grave.
Elle est dans ma commode, à clef.

1889.

VIENS, JE TE METTRAI...

Viens, je te mettrai des boucles d'oreilles
de cerises
et je te montrerai les longues treilles
où volent des merles bleus et des grives.
Viens, c'est la saison des grandes chaleurs
et des fleurs.
Sur les fossés poudreux les carottes blanches
poussent : il y a encor deux ou trois pervenches.
Dans le fond des bois frais les oiseaux crient.
Le ciel cuit.
Dans les mares il y a des joncs longs,
et les grenouilles grises font des bonds.
Dans les endroits chauds et frais, vois les sources
qui sont douces.
Dans le terrain rouge, ou bien sur la mousse,
elles coulent près des abeilles rousses.

JE SAIS QUE TU ES PAUVRE...

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

Mais tu es plus jolie
que les autres, ta bouche
sent bon — quand tu me touches
la main, j'ai la folie.

Tu es pauvre, et à cause
de cela tu es bonne;
tu veux que je te donne
des baisers et des roses.

Car tu es jeune fille :
les livres t'ont fait croire
et les belles histoires,
qu'il fallait des charmilles,

des roses et des mûres,
et les fleurs des prairies;
que dans la poésie
on parlait de ramures.

Je sais que tu es pauvre :
tes robes sont modestes.
Mine douce, il me reste
ma douleur : je te l'offre.

1888.

IL S'OCCUPE...

A Marcel Schwob.

Va, tu sais à présent que Gallus est un sage.
José-Maria de Heredia.

Il s'occupe des travaux de la terre et taille
les haies, ramasse le blé et les figues qui bâillent.
Il a un pavillon dans sa vigne, et il goûte
le vin en bois aigre qu'il examine au jour.
Un lièvre lui mange les choux de son jardin
où quelques rosiers sont lourds de pluie, le matin.
Parfois on lui apporte un acte notarié,
un paysan, pour savoir comment être payé.
Il nettoie son fusil et couche avec sa bonne.
L'existence lui est douce, calme et bonne.
Il fit son droit jadis.

Une photographie,
nous le montre triste, pommadé et jauni,

à l'époque de son duel pour une femme.
Il tient un journal à la main et regarde
devant lui.

Que c'est triste, que c'est triste,
je trouve, ce temps où on se nommait Evariste.
Le vieux père et la mère étaient au désespoir...
On avait surpris une lettre de femme, un soir...

Un jour, il est revenu de la capitale
avec un chou de cheveux sur son front pâle.

On a enterré les vieux parents qu'il aimait,
et dont il parle avec un touchant respect.
Il n'a pas d'héritiers et sa succession,
qui sera belle, sera partagée, dit-on,
entre les Dumouras et les Cosset. Qui sait?

Il vit ainsi, auprès des chênes, et c'est
de longues veillées qu'il passe à la cuisine
où dort le chien rose de feu, où les mouches
salissent de cacas tout ce qu'elles touchent.

Parfois, le matin, il s'essaye à un trombone
triste auquel est habituée sa bonne.
Il vit ainsi doucement, sans savoir pourquoi.
Il est né un jour. Un autre jour il mourra.

TA FIGURE DOUCE...

Ta figure douce souffrait.
Tes larmes que j'ai avalées,
petite amie, étaient salées
comme une herbe de marée.

Elles m'ont mordu la langue...
Tu t'en allais tristement
prendre l'omnibus lourd et lent,
en pleurant que je m'en aille;

et ta bouche sur ma bouche,
ta tête faisait des sauts,
et tu étais douce
en pleurant doucement...

Il y a là sur la fenêtre
des liserons bleus où il a plu.
Ils bougent comme un baiser sur
ta fine et douce tête.

Tu ne m'as pas ennuyé.
Les autres m'ont ennuyé.
Mon cœur triste est ennuyé
comme un nuage ennuyé.

Les mouches volent aux vitres
pendant que je pense à toi.
Tout est triste comme moi.
Tout est triste.

VOICI LES MOIS D'AUTOMNE...

A Francis Vielé-Griffin.

Voici les mois d'automne et les cailles graisseuses
s'en vont, et le râle aux prairies pluvieuses
cherche, comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites outardes,
et des vanneaux, aux longues ailes, dans l'air large,
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues.
Puis les sarcelles, jouets d'enfants, mécaniques,
passeront dans le ciel géométriquement
et les hérons tendus percheront hautement;
et les canards plus mols, formant un demi-cercle,
trembloteront là-bas jusqu'à ce qu'on les perde.
Ensuite les grues, dont la barre a un crochet,
feront leurs cris rouillés, et une remplacée

par une autre, à la queue, ira fendre à la tête.
Vielé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète :
mais on ne trouve pas la paix que nous cherchons,
car Basile toujours saignera les cochons,
et leurs cris aigus et horribles s'entendront,
et nous ferons des monstres de petites choses...

Mais il y a aussi la bien-aimée en roses,
et son sourire en pluie, et son corps qui se pose
doucement. Il y a aussi le chien malade
regardant tristement, couché dans les salades,
venir la grande mort qu'il ne comprendra pas.
Tout cela fait un mélange, un haut et un bas,
une chose douce et triste qui est suivie,
et que l'homme aux traits durs a appelé la vie.

CONFUCIUS RENDAIT LES HONNEURS...

A Christian Cherfils.

Confucius rendait les honneurs qui leur conviennent
aux morts, dans l'Empire bleu du Milieu.
Il souriait parce que l'eau éteint le feu
comme la Vie éteint l'homme vers l'époque moyenne.

Il n'ornait pas ses paroles merveilleusement
comme certaines coupes des Grands de l'Empire.
La tanche, qui est comme un vase de Pagode riche,
n'a pas besoin d'être ornée artistiquement.

Il allait avec une grande modestie au Palais,
écoutant sans colère les joueurs de flûte
qui adoucissent les sentiments comme la lune
adoucit, sur la montagne brûlée, les arbres violets.

Il parlait avec une respectueuse cérémonie
aux principaux de la ville et au chef de la guerre.
Il était bon, sans familiarité vulgaire,
avec les gens du commun et mangeait leur riz.

Il se plaisait aux choses de la Musique,
mais préférait les instruments de simple roseau
cueilli près des marais de vase douce et jaune
où l'oiseau sans nom qui fait yu-yu se niche.

Il se permettait, pour le bien de son estomac, les épices.
Il aimait, vers le soir, à discuter de belles sentences,
et il aurait voulu qu'on suspendît aux potences
qui servent aux lanternes, des moraleries.

Il parlait peu d'amour, davantage de la mort,
quoiqu'il déclarât que l'homme ne peut la connaître.
Il aimait voir les jeunes gens à la fenêtre,
les trouvant bien, à demi cachés par les ricins gris mais rouges.

Le soir il allumait des baguettes de parfum,
puis tournait gravement un moulinet où les prières
s'enlaçaient comme de belles pensées dans la cervelle
d'un jurisconsulte ou d'un poète de talent.

Il allait aussi voir les bâtiments de la Province,
se réjouissant de leur propreté et du bon ton
des navigateurs policés dont les réflexions
étaient profondes et claires comme le désert marin.

A ceux lui demandant des choses sur la chair,
Confucius dit : la vôtre est pareille à l'autre
et la mienne à la vôtre; le sens de ceci est clair.

Puis il regarda en souriant son cercueil.

1895.

JE T'AIME...

I

Je t'aime et je ne sais ce que je te voudrais.
Hier mes jambes douces et claires ont tremblé
quand ma gorge t'a touché, lorsque je courais.

II

Moi, le sang a coulé plus fort comme une roue,
jusqu'à ma gorge, en sentant tes bras ronds et doux
luire à travers ta robe comme des feuilles de houx.

I

Je t'aime et je ne sais pas ce que je voudrais.
Je voudrais me coucher et je m'endormirais...
La gentiane est bleue et noire à la forêt.

II

Je t'aime. Laisse-moi te prendre dans mes bras.
La pluie luit au soleil sur les arbres du bois...
Laisse-moi t'endormir et tu m'endormiras.

I

J'ai peur. Je t'aime et ma tête tourne, pareille
aux ruches du vieux banc où sonnaient les abeilles
qui revenaient gluantes des raisins des treilles.

II

Il fait chaud. Les blés sont remplis de fleurs rouges.
Couche-toi dans les blés et donne-moi ta bouche.
Les mouches bleues au bas de la prairie — écoute?

I

La terre est chaude. Il y a là-bas des cigales
près du vieux mur où sont des roses du Bengale,
sur l'écorce blanche et rugueuse des platanes.

II

La vérité est nue et mets-toi nue aussi.
Les épis crépiteront sous ton corps durci
par la jeunesse de l'amour qui le blanchit.

I

Je n'ose pas, mais je voudrais être nue ce soir...
Mais tu me toucherais et j'aurais peur de toi.
Je serais toute blanche et le soir serait noir.

II

Les geais ont crié dans le bois, car ils aiment.
Les capricornes luisants s'accrochent aux chênes.
Les abeilles qui aiment les longs vols blonds essaiment.

I

Prends-moi entre tes bras. Je ne peux plus qu'aimer
et ma chair est en air, en feu et en lumière,
et je veux te serrer comme un arbre un lierre.

II

Les troupeaux de l'Automne vont aux feuilles jaunes,
la tanche d'or à l'eau et la beauté aux femmes
et le corps va au corps et l'âme va à l'âme.

EN SONGEANT...

En songeant à ta maison à carreaux verts
dont le loquet de la porte est tiède en été,
je me suis dit que tu étais, mais grandie, peut-être,
une petite fille qui avait cinq années
lorsque je la vis dans une propriété
où elle habitait avec son tremblant grand-père.

Te souviens-tu? C'était un dimanche lourd et blanc,
à cette époque où nous étions tous deux enfants.
Il y avait des rosiers près des poiriers en cône,
et des hannetons en métal vert sur les roses,
et, petite fille que je suivais tout doucement,
tu marchais à petits pas vers un moineau
posé en me disant : je vais prendre l'oiseau.
Mais maintenant la douceur d'enfance est partie
comme une grive. Oh ! quand nous étions les petits..
Mon cœur a débordé comme ces pots de terre
où l'on cuit, au feu noir, la cuisine des pauvres.

TU RIRAIS...

Tu rirais d'un pauvre diable qui t'aimerait
et, cependant, tu pourrais devenir la chienne
d'un homme qui ne t'aimerait pas et rirait.
Crois-moi : préfère le pauvre diable sans haine
qui serait pour toi très complaisant et très doux.
Puis, qu'est-ce qui te dit que, comme une chérie,
tu ne mettrais pas tes minces bras à son cou
en croisant tes petits doigts comme quand on prie?

Va : n'attends pas un grand poète à cheveux longs:
il n'en existe pas plus que des mousquetaires
ou que des princes russes distingués et blonds :
le bien-aimé ne se trouve pas sur la terre;
et pourtant devant le pauvre diable tu ris
parce que tu lisais, étant toute petite,
dans les livres de distribution des prix
que les beaux fiancés se faisaient aimer vite.

Regarde les vieux qui sont ridés et tout blancs
et qui dans leur temps croyaient, eux aussi, des choses :
ils ont de grosses veines dans leurs doigts tremblants
et sont confus de s'être offert jadis des roses.
Puis, je crois que, si l'on a plus tard des enfants,
il vaut bien mieux qu'un peu d'amitié vous rapproche :
car l'amitié fait mieux aimer l'enfant — souvent
la femme embrasse son mari contre son mioche.

1888

JE SOUFFRE, MAIS...

Je souffre, mais ma douleur n'est pas en colère,
bien que des gens aient ri parce que je souffrais.
Un homme m'a fait du mal, mais je paierai,
avec un peu d'argent économisé, mon âme claire.

Je pense à toi qui ne m'as fait ni mal ni bien.
Tu as, en posant le pied, tout ton corps qui chante
et se lève, ton corps pur comme la source où la menthe
brille, près des génisses gardées par le chien.

Le monde ne veut pas tout ce que je voudrais.
Sans cela ce serait simple puisque je t'aime.
Que cette musique est triste dans la petite rue en neige.
Et pourtant, ce qui ne se peut pas se pourrait.

Tu viendrais maintenant à ma petite table.
Je te regarderais comme toi. Doucement,
en oubliant, mes bras glisseraient en tremblant
sur tes bras qui glissent comme l'eau sur le sable.

Ma bouche sur ta bouche et mon corps sur ton corps
tu sourirais. Les chênes ont les feuilles pourries.
Les enfants poursuivaient un petit chien timide.
Cela est vivant, mais l'amour de toi est mort.

Si j'avais été un Arabe, je t'aurais placée
dans un pays d'eaux vives et de grenades
et où des chameaux bleus roulent sous des arcades,
porteurs d'outres et de gourdes où est l'eau glacée...

Écoute ma tristesse pareille au grillon
qui chante dans la suie luisante comme le sel.
Viens, nous avons des bras. Tu mangeras le miel
que les abeilles font, l'automne, à l'horizon.

LES PETITES COLOMBES...

Les petites colombes de l'escamoteur,
la petite colombe et sa petite sœur,
devaient souffrir, tous les jours,
dans la petite boîte, dans la chambre d'hôtel,
— et puis encore quand, le soir,
elles étaient dans la manche de l'habit noir
et qu'elles sortaient à la lumière
de la représentation coutumière.

O TOI, ROSE MOUSSUE...

O toi, Rose moussue et blonde, à tes oreilles,
Que mes vers chantent comme un murmure d'abeilles.

Que mon regard vers toi glisse comme la Nuit
Qui glisse et qui t'endort sous l'or dont elle luit !

Que je te charme en invocations très douces,
— Comme les chants de la rosée au fond des mousses !

Quand tu voudras mon cœur pour t'amuser, je veux
Qu'il soit comme une fleur de sang dans tes cheveux !

Lorsque je pleurerai, je veux, ô petite oie,
Que tu prennes mes cris pour des accès de joie,

Et lorsqu'on me mettra dans l'ombre du cercueil,
Que ta dernière larme embellisse ton œil,

Pour que ceux qui vivront, en te voyant plus belle,
Admirent dans ma mort ta jeunesse immortelle.

AMIE, SOUVIENS-TOI.

Amie, souviens-toi de ce jour où les prairies étaient de pierre,
où les vallées étaient mouillées par la lumière,
où les montagnes avaient les teintes de ces liqueurs
balsamiques fabriquées par des religieux.
C'était au soir et je sentais que s'élargissait mon cœur
vers la neige des hauts pics dorés, verts, et des pleurs
montaient à mes yeux en songeant au pays de mon enfance,
là-bas, vers l'air pur et froid, vers les neiges denses,
vers les montagnards, vers les bergers, vers les brebis,
vers les chèvres et les chiens gardiens et les flûtes
de buis que les mains calleuses rendent luisantes,
vers les cloches rauques des troupeaux piétinants,
vers les eaux éclusées, vers les tristes jardins,
vers les presbytères doux, vers les gamins
qui suivaient en chantant les conscrits qui chantaient,
vers les eaux d'été, vers les poissons blancs aux ailes rouges,
vers la fontaine de la place du village
où j'étais un petit garçon triste et sage.

LA FERME ÉTAIT LUISANTE...

La ferme était luisante et noire et des tamis
pendaient aux murs.
Le Dimanche était triste et beau, et les maïs
n'étaient pas mûrs.

De bonne heure il avait quitté ses père et mère,
pour les missions;
et il nous racontait qu'il buvait l'eau amère,
en corruption.

Il était en congé, et parlait de pagodes
et de païens,
et de fleuves pourris, de vase douce et jaune,
et de chrétiens.

Il parlait de supplices où l'on casse les ongles
en vous brûlant,
de coups de queue de raie, du grand Esprit, de l'ombre
empoisonnant.

Il était donc parti de la ferme luisante,
près de l'église blanche,
et il était allé aux pays des sanglants
vomissements.

Il était de retour et, auprès de l'armoire,
les vieux parents
étaient émus, voyant la longue barbe noire
du prêtre errant.

Il disait : je fumais, nu-pieds, la nuit, ma pipe...
Les Annamites
cernèrent la case. Ils étaient armés de piques...
J'avais une trique...

Et il disait cela, et la ferme était triste
où il était né...
Dans la nuit du soleil on croyait voir pleurer
la mère triste.

JE REGARDAIS LE CIEL...

Je regardais le ciel et je ne voyais
que le ciel gris,
et un oiseau qui volait haut. Je n'entendais
pas un seul cri.

Et l'on aurait dit qu'il ne savait où aller
dans le ciel mou,
et qu'il se laissait tomber, au lieu de voler,
comme un caillou.

Puis il est parti. — Alors j'ai regardé bas :
j'ai vu les toits.
Que faisait cet oiseau si haut? Je ne sais pas;
mais, cette fois,

en regardant ce point noir — je n'avais pensé
qu'à ce point noir
et qu'au grand ciel gris où ce petit point passait.
C'était hier soir.

LE CHAT EST AUPRÈS DU FEU.

Le chat est auprès du feu; le pot bout.
Cette cuisine est très noire
et deux saucisses rouges sont au bout
d'une vieille canne noire.

Il pleut sur le vitrage de la cour.
Les vitres sont toutes noires,
et dehors la pluie qui est fine court
devant les fenêtres noires.

Je pense que je voudrais bien baiser,
dans sa robe toute noire,
une jeune fille auprès du brasier
de cette cuisine noire.

On verrait luire la lampe à gaz-mill
sur la cheminée qui est noire...
Ma petite chatte qui est très gentille
fait ronron et paraît noire.

Les carreaux rouges sont luisants, mouillés.
Les souches de vigne sont noires
et les chenets en fer sont tout rouillés.
La cuisine est toute noire.

Mais si tu étais en chemise auprès
des tisons tout noirs, je pense
que là, toute seule tu serais
blanche, blanche, blanche, blanche.

POURQUOI LES BŒUFS...

A Laurent Deville.

Pourquoi les bœufs traînent-ils les vieux chars pesants?
Cela fait pitié de voir leur gros front bombé,
leurs yeux qui ont l'air de souffrance de tomber.
Ils font gagner le pain aux pauvres paysans.

S'ils ne peuvent plus marcher, les vétérinaires
les brûlent avec des drogues et des fers rouges.
Et puis dans les champs pleins de coquelicots rouges
les bœufs vont encore herser, racler la terre.

Il y en a qui se casse un pied quelquefois;
alors on tue celui-là pour la boucherie,
pauvre bœuf qui écoutait le grillon qui crie

et qui était obéissant aux rudes voix
des paysans qui hersaient sous le soleil fou,
pauvre bœuf qui allait il ne savait où.

IL VA NEIGER...

A Léopold Bauby.

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce?
J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors
je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que tant de choses
ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
de vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous et parlons-nous? C'est drôle;
nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas
et cependant nous les comprenons, et les pas
d'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
qu'elles n'avaient pas besoin de nom, et les nombres
qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
de l'an dernier? A peine si je m'en souviens.
Je dirais : Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
si dans ma chambre on venait me demander : qu'est-ce?

1888.

C'ÉTAIT AFFREUX...

A Mademoiselle M. R.

C'était affreux ce pauvre petit veau qu'on traînait
tout à l'heure à l'abattoir et qui résistait,

et qui essayait de lécher la pluie
sur les murs gris de la petite ville triste.

O mon Dieu ! Il avait l'air si doux
et si bon, lui qui était l'ami des chemins en houx.

O mon Dieu ! Vous qui êtes si bon,
dites qu'il y aura pour nous tous un pardon

— et qu'un jour, dans le Ciel en or, il n'y aura
plus de jolis petits veaux qu'on tuera,

et, qu'au contraire, devenus meilleurs,
sur leurs petites cornes nous mettrons des fleurs.

O mon Dieu ! Faites que le petit veau
ne souffre pas trop en sentant entrer le couteau..

L'ÉVIER SENT FORT...

L'évier sent fort, la muraille est blanche,
les cruches sont fraîches,
le soleil fend la terre sèche.
Entre..

Ce sont de pauvres pauvres.
Voici leur chienne
gonflée de lait et qui dort.
Entre...

La lessive coule
tristement, tristement.
On l'entend. On l'entend.
Entre...

Si tu ne peux plus
supporter ton cœur
dans la ville qui t'a perdu,
        entre...

Tu prendras ma main
en baissant le front,
et nous pleurerons.
        Entre...

Tout sera plus gai,
tout sera plus tendre.
Je te consolerai.
        Entre...

J'AI UNE PIPE...

J'ai une pipe en bois, noire et ronde comme le sein
d'une petite négresse dont j'ai vu le dessin
dans un livre intéressant où elle était nue...
Cette pipe me fait songer que dans la rue
et dans les jardins publics pleins de moineaux,
de petits pains brisés dans la boue, de jets d'eau,
on rencontre de bonnes négresses en foulards jaunes.
Elles sont douces et tristes comme les mois de l'Automne.
Elle sont l'esclavage d'autrefois. L'esclavage...
Ce mot fait penser à de lointains parages,
aux colons de Saint-Domingue, à de la mélasse,
à des chairs noires et à du sang et à des faces
en dents blanches où rit la douleur. Douces négresses,
promenez-vous tout doucement dans les allées.
Au lieu de fers aux poignets, que des bracelets
y brillent comme les soleils de votre pays.

Vous vous arrêterez quelquefois, femmes au doux cœur,
devant les magasins des oiseleurs
où tout crie. Et vous penserez un peu,
mais pas trop, étant un peu abruties, à des soirs en feu,
à des jeux d'enfance où brillaient des plumages
et à des crabes qui étaient sur la plage.

L'ANE ÉTAIT PETIT...

A Charles de Bordeu.

L'âne était petit et plein de pluie et tirait
la charrette qui avait passé la forêt.
La femme, sa petite fille, et le pauvre âne
faisaient leur devoir doux, puisque dans le village
ils vendaient pour le feu le bois des fruits de pin.
La femme et la petite fille auront du pain
qu'elles mangeront dans leur cuisine, ce soir,
près du feu que la chandelle rendra plus noir.
Voici Noël. Elles ont des figures douces
comme la pluie grise qui tombe sur la mousse.
L'âne doit être le même âne qu'à la crèche
qui regardait Jésus dans la nuit noire et fraîche :
car rien ne change et s'il n'y a pas d'étoile,
cette nuit, qui mène à Jésus les mages vieux,
c'est que cette comète au tremblement d'eau bleue
pleure la pluie. C'était aussi simple autrefois,
quand les anges chantaient dans la paille du toit;

sans doute que les étoiles étaient des cierges
comme ceux qu'il y a aujourd'hui près des vierges
et, sans doute, comme aujourd'hui les gens sans or,
que Jésus, sa Mère et Joseph étaient des pauvres.
Il y a cependant nous autres qui changeons
si rien ne change. — Et ceux qu'aime bien le bon Dieu,
comme autrefois aussi sous l'étoile d'eau bleue,
c'est les ânes très doux aux oreilles bougeantes,
avec leurs jambes minces, roides et tremblantes,
et les paysannes douces et naïves du matin
qui vendent pour le feu le bois des fruits du pin.

JE PENSE A JEAN-JACQUES...

Je pense à Jean-Jacques Rousseau, aux matinées
de cerises mouillées, avec des jeunes filles.
Il était fantasque et aimant par les belles soirées,
au clair de lune, avec Madame d'Erneville (?)

Il disait, à peu près des phrases comme ici :
Non ! Je ne vis jamais gorge mieux faite...
C'est dans ce temps que je lus un nouveau poète..
Mes bas étant troués, elle m'en fit raillerie.

Où es-tu, vieux temps? Où es-tu, triste botaniste
qui cueillais dans les bois la mousse et le colchique?
Dans les Académies, on posait des principes.
On demandait raison au nom de la Justice.

O Jean-Jacques ! Au fond des humides bois noirs,
sur le flanc des collines vertes, par les beaux dimanches,
tu causais avec l'Éternel et tu allais boire
à la source de la Vérité toute blanche.

— Thérèse préparait la soupe. Pendant ce temps
tu répondais à d'injustes accusations,
ou bien à quelque amie pour qui ta passion
acheva de ruiner ta santé chancelante.

Je crois entendre encore claquer un clavecin.
Une avait un point noir tout au coin de la lèvre,
et un autre pareil sur le milieu du sein !...
La lune qui brillait augmentait votre fièvre.

Jamais tu n'aimas mieux que cette fois encore.
Des enfants qui jouaient abîmaient la pelouse.
Tu fus pressant. Mais elle, avec grâce jalouse,
ne te permit que ce que la bienséance accorde.

O Jean-Jacques ! Ton singulier souvenir
est comme une vieille et jaune liasse
de lettres décachetées et couvertes de taches
d'encre et de pluie, triste à faire mourir.

AU MOULIN DU BOIS FROID...

A F. Rosenberg.

Au moulin du bois froid où coule de l'eau claire,
près des rochers, il y a de la fougère.

Tout près du bois bleu, une jeune fille blonde
lavait le linge et l'eau coulait à l'ombre.

Et elle avait retroussé sa robe assez haut :
on voyait ses jambes blanches dans l'eau.

Et les chemins étaient frais, étroits, mauvais, noirs,
comme si ç'avait été le soir.

Les chênes ronds et durs empêchaient la chaleur,
et, sur la mousse, il y avait des fleurs.

Nous marchions sur les petits cailloux des sentiers,
près des ronces rouges, des églantiers.

Parce qu'on dépiquait du froment, la batteuse
ronflait au soleil sur la paille creuse.

Mais je repasserai dans le bois où dans l'eau
une fille fraîche a la robe haut.

J'irai sur la noire et violette bruyère
couper avec effort de la fougère.

Est-ce que la nuit, quand il y a des étoiles,
elle lave encore au ruisseau ses toiles?

Pourquoi cela? — Bah! sur la bruyère violette,
sur la fille chantera l'alouette.

Et je repasserai dans le bois où dans l'eau
cette fille blanche a la robe haut.

Il Y AVAIT DES CARAFES...

A Charles Veillet.

Il y avait des carafes d'eau claire
dans le petit jardin noir du ministre protestant,
à sa maison qui a un air sévère;
et il y avait aussi de gros verres
sur la nappe. Il y avait des feuilles aux contrevents.

Le mois de Juin. Sur la petite allée,
un morceau de canne à ligne, cassée et en roseau,
avait été jeté, et la journée
était grise et, comme l'on dit, *chargée*,
et comme quand il doit tomber de grosses gouttes d'eau.

Par la fenêtre noire, triste, ouverte,
on entendait un piano dans les lauriers luisants.
Les petites fenêtres étaient vertes.
Là on devait être bien heureux, certes,
comme dans les livres de Rousseau il y a longtemps.

1889.

LES BADAUDS...

Les badauds faisaient des expériences
où l'on voyait la foule en pantalons courts.
On tirait des étincelles avec ignorance
et on risquait d'être foudroyé du coup.

On montait des ballons ornés comme un théâtre.
Ils n'allaient pas bien et on se tuait.
Les frères Montgolfier avaient de l'audace.
L'Académie des sciences s'émouvait.

LA JEUNE FILLE UN PEU SOUFFRANTE.

La jeune fille un peu souffrante me sourit
et me dit : vous croyez?
Elle est en innocence et porte une petite
bague d'argent tressé.

Je vois tout près de moi ce petit corps si faible
et je me penche en souriant
vers cette enfant et lui dis : mademoiselle,
qu'est devenue la supérieure du couvent?

Elle me répond : elle a été nommée ailleurs,
— ou autre chose. —
Et en disant cela elle a l'air d'une rose
pas encore en fleur.

— Oh ! vous... dit-elle — et n'achève pas
sa phrase commencée
qui est finie. Et je lui dis tout bas :
est-ce que vous souffrez?

— Un peu moins; cette nuit, un peu des bras.
— C'est égal !... Vous êtes bien mieux.
Et un rayon qui rit glisse de ses yeux
à travers ses cils et très bas.

Elle a l'air d'une jolie petite poupée,
d'une poupée d'enfant riche.
Elle est mince et pourtant sous son châle s'arrondit
son épaule timide.

QUAND VERRAI-JE LES ILES...

Quand verrai-je les îles où furent des parents?
Le soir, devant la porte et devant l'océan
on fumait des cigares en habit bleu barbeau.
Une guitare de nègre ronflait, et l'eau
de pluie dormait dans les cuves de la cour.
L'océan était comme des bouquets en tulle
et le soir triste comme l'Été et une flûte.
On fumait des cigares noirs et leurs points rouges
s'allumaient comme ces oiseaux aux nids de mousse
dont parlent certains poètes de grand talent.
O Père de mon Père, tu étais là, devant
mon âme qui n'était pas née, et sous le vent
les avisos glissaient dans la nuit coloniale.
Quand tu pensais en fumant ton cigare,
et qu'un nègre jouait d'une triste guitare,
mon âme qui n'était pas née existait-elle?

Etait-elle la guitare ou l'aile de l'aviso?
Était-elle le mouvement d'une tête d'oiseau
caché alors au fond des plantations,
ou le vol d'un insecte lourd dans la maison?

Choü ,Mai 1896.

IL Y A UN PETIT CORDONNIER...

A Stéphane Mallarmé.

Il y a un petit cordonnier naïf et bossu
qui travaille devant de douces vitres vertes.
Le Dimanche il se lève et se lave et met sur
lui du linge propre et laisse la fenêtre ouverte.

Il est si peu instruit que, bien que marié,
il ne parle jamais, paraît-il, sur semaine.
Je me demande si le Dimanche, quand ils promènent
il parle à sa femme vieille et toute courbée.

Pourquoi fabrique-t-il des souliers, marchant peu?
Ah !... Il fait son devoir et fait marcher les autres.
Aussi il y a une pureté dans le petit feu
qui s'allume chez lui et luit comme de l'or.

Aussi, lorsqu'il mourra, les gens au cimetière
le porteront, lui qui les aura fait marcher.
Car Dieu aime bien les pauvres et les pierres
et lui donnera la gloire d'être porté.

Ne riez pas ! Qu'est-ce que tu as fait de bon?
Tu n'as pas la douceur de cette lueur verte
qui passe doucement par la vitre entr'ouverte
où il taille le cuir et croise les cordons.

Crois-tu donc, toi qui mets des ornements,
et parce que tu plais à des femmes en parfum,
que tu as sur le front ce vert rayonnement
d'une douleur triste et douce comme une chanson?

O petit cordonnier ! cloue tes clous encore longtemps.
Les oiseaux qui passeront au doux printemps
ne regarderont pas plus les couronnes de roi
que ton vieux couteau qui coupe le pauvre pain noir.

JE M'EMBÊTE...

Je m'embête; cueillez-moi des jeunes filles
et des iris bleus à l'ombre des charmilles
où les papillons bleus dansent à midi,
        parce que je m'embête
et que je veux voir de petites bêtes
rouges sur les choux, les ails (on dit aulx), les lys.
        Je m'embête.

Ces vers que je fais m'embêtent aussi,
et mon chien se met à loucher, assis,
        en écoutant la pendule
qui l'embête comme je m'embête.
Vraiment ces trois cils de ce chien de chasse,
        de ce chien de poète,
        sont cocasses.

Je voudrais savoir peindre. Je peindrais
une prairie bleue, avec des mousserons,
où des jeunes filles nues danseraient en rond
autour d'un vieux botaniste désespéré,
porteur d'un panama et d'une boîte verte
et d'un énorme filet à papillons
vert.

Car j'apprécie les jeunes filles
et les gravures excessivement coloriées
où l'on voit un vieux botaniste éreinté
qui longe un torrent et se dirige
vers l'auberge.

J'ÉCRIS DANS UN VIEUX KIOSQUE...

J'écris dans un vieux kiosque si touffu
qu'il en est humide et, comme un Chinois,
j'écoute l'eau du bassin et la voix
d'un oiseau — là, près de la chute (chutt ! !)

d'eau. Je vais allumer ma pipe.
Ça y est. J'en égalise la cendre.
Puis le souvenir doucement descend
en inspiration poétique.

« *Je suis venu trop tard dans un monde*
trop vieux » et je m'embête, je m'embête
de ne pas assister à une ronde
de petites filles aux grands chapeaux étalés.

— Cora ! tu va salir le bas de ton
pantalon, en touchant à ce vilain chien.
Voilà ce qu'eussent dit, dans un soir ancien,
les petites filles au bon ton.

Elles m'auraient regardé, en souriant,
fumer ma pipe tout doucement,
et ma petite nièce eût dit gravement :
Il rentre faire des vers maintenant.

Et ses petites compagnes, sans comprendre,
auraient arrêté une seconde
le charmantage de leur ronde,
croyant que les vers allaient *se voir* — peut-être.

— Il a été à Touggourt, ma chère,
eût dit le cercle des écolières
plus âgées. Et Nancy eût déclaré :
il y a des sauvages et des dromadaires.

Puis, j'aurais vu déboucher sur la route
le caracolement des ânes
de plusieurs messieurs et de plusieurs dames
revenant, le soir, d'une cavalcade.

Mon cœur, mon cœur, ne retrouveras-tu
que dans la mort cet immense amour
pour ceux que tu n'as pas connus
en ces tendres et défunts jours?

1897.

VOICI LE GRAND AZUR...

A Eugène Carrière.

Voici le grand azur qui inonde la petite ville.
Les paysans sont arrivés pour le marché.
Des petits enfants ont des bas couleur de cerise.
Ils sont venus le long de la fraîcheur des haies.

Là-bas, la neige des montagnes casse le ciel.
Oh ! que tout cela est doux, est édifiant !...
On voit des vaches d'or et des cochons d'argent,
et des vieilles qui vendent du fromage et du sel.

La mairie est carrée avec sa vieille horloge
qui retarde toujours même lorsqu'elle avance.
Et les platanes bleus sous qui l'ombre s'allonge
abritent les ménétriers et les hommes qui dansent

en rebondissant, légèrement, sur leurs blanches sandales.
Et les filles arrivent et se mêlent à eux.
Elles posent à terre des paniers pleins d'œufs
et, sérieusement et douces, elles dansent.

Ce n'est qu'un calme, avec des mouches silencieuses
qui tournent au soleil dans l'azur accablant
et, là-bas, du côté du forail en feu blanc,
un âne aux dents jaunes brait sous les tranquilles cieux.

Les enfants regardent luire dans de belles fioles
des bonbons tout suants et doux à la salive,
et l'on voit passer de bien élégantes filles,
aux doux cheveux noirs et luisants, aux jupes sonores.

Elles causent avec les doux adolescents
qui tiennent l'aiguillon qui piquera la croupe
des bœufs au front barré, qui l'un à l'autre s'arc-boutent,
les jambes obliques, pour traîner les chars criants

Le retentissement des auberges s'enflamme.
Le café est versé sur les tables de bois.
Les pactes se concluent et lents, magnifiques et graves,
les pères des maisons et les jeunes fils boivent.

Voici le pharmacien aux boules vertes et rouges,
voici le cordonnier des pauvres pauvres gens,
voici la mercière aussi grise qu'un songe
dans sa pauvre boutique où entrent peu de chalands.

Voici mon métayer avec ses mains calleuses
qui a coupé la tuie sur le coteau aride
et dont le cou de brique garde de saintes rides.
Voici le ronflement des tremblantes batteuses.

Voici les petits garçons revenant de l'école,
de l'encre aux doigts, avec de modestes cartables,
voici les chevaux lourds et luisants des gendarmes,
voici les marçhandes d'agneau frisées aux tempes.

Voici le facteur rural qui va là-bas,
vers les chemins qui sont comme des fleurs en ruisseaux,
voici les moineaux roux plus doux que des enfants,
voici les pigeons bleus plus doux que des moineaux.

Voici le cimetière à la tristesse gaie,
où, un jour, si Dieu veut, je m'en irai dormir...
Je veux des églantiers plus doux que des désirs...
Allez, et cueillez-les dans la plus belle haie.

Voici dégringoler les noires petites rues,
voici le clocher blanc tout fleuri d'hirondelles
et le marchand de bibles et la tranquille allée
où l'on promène doucement au crépuscule.

Voici les doux enfants jouant à la marelle :
Marie-Louise, Aurélie et bien d'autres encore...
Ils sont plus innocents que la rosée des roses
qui pleurent sur la douce et usée margelle...

Ils chantent, se tenant les mains en un rondeau.
Ils chantent, doucement ineffables, ces mots :
« *Au rondeau du Mayaud, au rondeau du Mayaud,*
«*Ma grand'mère, ma grand'mère, ma grand'mère avait un saut*»

Voici d'autres enfants portant des arrosoirs,
et la tranquillité des tombées tendres des soirs.
Voici le cliquetis des sabots d'écoliers
qui courent, comme des graines, au vent léger.

Voici, au-dessus des murs de lézards et de lierre,
de roses arbres plus doux que ma bien-aimée
n'est douce, mon aimée plus douce que les eaux,
plus douce que l'écorce légère des roseaux.

Voici des abricots sucrés comme sa bouche,
voici sur les platanes le cri aigre des cigales,
et voici la colline où, après les averses douces,
l'arc-en-ciel fleurit comme un grand verger pâle.

Voici des papillons plus papillons que l'azur,
et voici le gazon qui ressemble à l'azur.
Voici une hirondelle et voici un mendiant,
et les rogations qui enchantent par leurs chants.

Voici les ânes doux qui crèvent sous les bâts.
Voici les vieilles fées qui portent dans leur cabas
l'ombre mystérieuse, fraîche et centenaire,
des baisers échangés à l'ombre des chaumières.

Voici une *daüne* montée sur une grande mule.
C'est la maîtresse d'une grande maison paysanne.
Elle range le linge au fond frais d'une armoire
immense, en une salle aux grands rideaux de tulle

où, l'été, voltigent et bourdonnent les mouches bleues.
Voici encore les jeunes filles des environs,
plus fraîches qu'aux mousses ne sont les mousserons,
plus fraises que la fraise au fond du ravin bleu.

Voici encore le calme de ma douce chambre,
voici Flore ma chienne, voici Marbot mon chien,
voici Nice mon chat et Li-Ti-Pu ma chatte,
et les portraits d'amis dans tout cet air ancien.

Voici le châle guadeloupéen de ma grand'mère,
voici aussi ici la toute petite chaise
où mon père, à sept ans, devait être bien à l'aise,
alors qu'il traversait les étoiles des mers...

Laisse-moi, ô mon Dieu, m'agenouiller à terre.
Je veux te célébrer en pleurant dans mes mains.
Si je suis malheureux, c'est que c'est un mystère :
tu as consolé Job souffrant sur le purin.

Tu m'as donné la vie. N'est-ce assez, ô mon Maître?
Voici les toits de zinc, le pont, le gave vert,
et la petite ville aux obscures fenêtres,
et les brebis avec le chien et le berger.

1897.

CETTE PERSONNE...

Cette personne a dit des méchancetés :
. . . .
Alors j'ai été révolté.

Et j'ai été me promener près des champs
où les petits brins d'herbes ne sont pas méchants,
avec ma chienne et mon chien couchants.

Là, j'ai vu des choses qui jamais
n'ont dit aucune méchanceté,
et de petits oiseaux innocents et gais.

Je me disais, en voyant au-dessus des haies
s'agiter les tiges tendres des ronciers :
ces feuilles sont bonnes. Pourquoi y a-t-il des gens mauvais?

Mais je sentais une grande joie
dans ce calme que tant ne connaissent pas,
et une grande douceur se faisait en moi.

Je pensais : oiseaux, soyez mes amies.
Petites herbes, soyez mes amis.
Soyez mes amies, petites fourmis.

Et là-bas, sur un champ en pente,
auprès d'une prairie belle et luisante,
je voyais, près de ses bœufs, un paysan

qui paraissait glisser dans l'ombre claire
du soir qui descendait comme une prière
sur mon cœur calmé et sur la terre.

1897.

DU COURAGE ?..

Du courage? Mon âme éclate de douleur.
Cette vie me déchire. Je ne puis plus pleurer.
Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, dans mon cœur?
Il est silencieux, terrible et déchiré.

Pourtant qu'avais-je fait que de fumer ma pipe
devant les doux enfants qui jouaient dans la rue?
Un serrement affreux me casse la poitrine.
Je ne puis plus railler... C'est trop noir, trop aigu.

O toi que j'ai aimée, conduis-moi par la main
vers ce que les hommes ont appelé la mort,
et laisse, à tout jamais, sur le mortel chemin,
ton sourire clair comme un ciel d'azur dans l'eau.

L'espoir n'existe plus. C'était un mot d'enfance.
Souviens-toi de ta triste enfance et des oiseaux
qui te faisaient pleurer, tristes dans les barreaux
de la cage où ils piaillaient de souffrance.

Aimer. Aimer. Aimer. Abîmez-moi encore.
Je crève de pitié. C'est plus fort que la vie.
Je voudrais pleurer seul comme une mère douce
qui essuie avec son châle la tombe de son fils.

1905



A MON AMIE

AVANT QUE NOUS RENTRIONS...

Avant que nous rentrions, nous nous promenâmes.
Il me semblait que nous tenions un bouquet d'âmes,
et nous disions des mots qui nous faisaient nous taire.
La nuit pure coulait dans l'eau du torrent vert
et, sur les pics, flottaient des nuées immobiles
pareilles aux nuées de quelque vieille bible.

Une bonté d'amour faisait pencher ta tête;
je ne sais quoi de grave et de grand comme un poète
faisait nos cœurs pareils à de la vérité.
Nous hésitions longuement et lentement à rentrer,
sachant que nos bras nus devaient s'ouvrir ensemble,
sans une hypocrisie et sans timidité.

Plus douces que des orphelines qui ont chanté,
les âmes des étoiles blanches et tristes priaient.

Tu me disais des choses délicieuses que l'on a dites.
Tu me disais : « Tu es un tout petit enfant. »
Et ta voix se traînait sur ces mots, détachant
les syllabes et disant : « *Un-tout-pe-tit-en-fant.* »

Je te disais : nous sommes allés à la même école,
quand tu avais quatre ans. N'est-ce pas que c'est drôle?
Et tu relevais la tête et tes yeux noyés de douceur
me donnaient un regard qui me buvait le cœur.
« Petit ami, » me disais-tu, « que c'est calme ! »
Et nous nous taisions, ne sachant plus nos âmes...

Nos deux corps se sont fondus comme des pêches
brûlantes de soleil sur un même pêcher.
Tu disais : « Cette nuit n'a été qu'un baiser...
« C'est fou. » Et quand, saoûls d'amour,
le jour parut, tu dis : « Que vient faire le jour? »

Tes dents mordaient mes dents et me brisaient la bouche...
L'aube tremblait sur ton profil presque farouche.
Je te disais : tais-toi ! quand tu ne disais rien.

Puis nous sommes sortis dans la campagne fraîche.
Nous nous sommes assis sur un mur ébréché.

Sur la montagne immense un oiseau criait.
Nous avions peur qu'il ne fût triste à ainsi crier...
Et moi je te disais, pour calmer ton doute :
la mère de l'oiseau qui crie ainsi, comme toutes
les mères des oiseaux, va lui apporter à manger.
« Tu crois? » me disais-tu, et tu me souriais.

Et nous avons marché, et t'ai donné à boire
de l'eau de source avec nos lèvres ensemble.
Tu as crié : « Qu'elle est fraîche ! Oh ! qu'elle est fraîche ! »

...Alors il plut. La pluie courait sur la montagne.
C'était la pluie qui fait rêver les villages,
la pluie au bruissaillement tendre et léger,
la pluie qui tinte, la pluie qui pleure du soleil,
la pluie qui arrose les clairs arcs-en-ciel,
la pluie qui fait courir et frissonner les poules.
Et nous fîmes attention à la boue...

Nous sommes rentrés doucement pour déjeuner
et, à table, nous nous sommes disputés
sérieusement, et tu as failli pleurer
que je n'admette pas une de tes idées...

Tout cela pour, plus tard, retomber dans nos bras nus,
et pour recommencer des caresses où tu
pâlissais dans la lourdeur de tes beaux cheveux.

Maintenant, tu es loin, amie. Mais je veux
que ces vers que liront quelques lointains amis
fassent qu'ils t'aiment un peu sans te connaître
et que, s'ils passent un jour sous la fenêtre
de cette chambre douce où nous nous sommes aimés...
ils ne sachent point que c'est là...

1897.

ÉCOUTE, DANS LE JARDIN...

Écoute, dans le jardin qui sent le cerfeuil,
chanter, sur le pêcher, le bouvreuil.

Son chant est comme de l'eau claire
où se baigne, en tremblant, l'air.

Mon cœur est triste jusqu'à la mort,
bien que de lui plusieurs aient été, et une soit — folles.

La première est morte. La seconde est morte;
— et je ne sais pas où est une autre.

Il y en a cependant encore une
qui est douce comme la lune...

Je m'en vais la voir cet après-midi.
Nous nous promènerons dans une ville...

Ce sera-t-il dans les clairs quartiers
de villas riches, de jardins singuliers?

Roses et lauriers, grilles, portes closes
ont l'air de savoir quelque chose.

Ah! si j'étais riche, c'est là
que je vivrais avec Amaryllia.

Je l'appelle Amaryllia. Est-ce bête!
Non, ce n'est pas bête. Je suis poète.

Est-ce que tu te figures que c'est amusant
d'être poète à vingt-huit ans?

Dans mon porte-monnaie, j'ai dix francs
et deux sous pour ma poudre. C'est embêtant.

Je conclus de là qu'Amaryllia
m'aime, et ne m'aime que pour moi.

Ni le *Mercure* ni l'*Ermitage*
ne me donnent de gages.

Elle est vraiment très bien Amaryllia,
et aussi intelligente que moi.

Il manque cinquante francs à notre bonheur.
On ne peut pas avoir tout, et le cœur.

Peut-être que si Rothschild lui disait :
Viens-t'en... Elle lui répondrait :

non, vous n'aurez pas ma petite robe,
parce que j'en aime un autre...

Et que si Rothschild lui disait : quel est
le nom de ce... de ce... de ce... poète?

Elle lui dirait : c'est Francis Jammes.
Mais ce qu'il y aurait de triste en tout cela :

c'est que je pense que Rothschild ne saurait pas
qui est ce poète-là.

C'ÉTAIT A LA FIN...

C'était à la fin d'une journée bleue, tiède et claire.
Un piano chantait dans ces quartiers blancs et neufs
où les lauriers, les grilles, les sycomores trembleurs
font penser à des amours de pensionnaires.

Les vignes-vierges, comme des cordes de piments rouges,
rampaient dans le vent triste comme une flûte,
qui soufflait doucement dans le crépuscule,
à cette heure où, comme les cœurs, les feuilles bougent.

Mon âme, que ce soit le matin ou le soir,
aime les grands murs blancs qui ont des lèvres de roses.
Elle aime les portes fermées qui gardent des choses
qui s'enfoncent dans l'ombre où est la véranda.

Amaryllia se promenait à mon côté.
Soucieuse, elle saisit ma canne d'ébène,
comme en devaient avoir, au déclin des Étés,
les vieux rêveurs comme Bernardin de Saint-Pierre.

Elle me regarda et dit : « Comme je t'aime...
« Je ne me lasse pas de répéter ces mots...
« Dis-moi encore que tu m'aimes » .Je dis : « Je t'aime »...
Et mon cœur tremblait comme de noirs rameaux.

Il me sembla alors que mon amour pour elle
s'échappait en tremblant dans le jour rose et mûr,
et que j'allais fleurir, derrière les doux murs,
les sabres des glaïeuls dans les tristes parterres.

Vers elle, je penchai ma lèvre, mais sans prendre
le baiser qu'elle s'attendait à recueillir.
Ce fut plus tendre encore qu'une guêpe chantante
qui voudrait sans vouloir se poser sur un lis.

C'était l'heure où l'on voit les premières lumières
éclairer la buée des vitres, dans les chambres
où, penchés sur un atlas clair, les écoliers
peignent l'Océanie avec des couleurs tendres.

Amaryllia me dit : « Ah ! les petites riches...
« En voici deux qui rentrent avec l'institutrice... »
Alors mon cœur devint grave comme l'Évangile,
en entendant ces mots, et triste à en mourir.

O mon Dieu ! Je crus voir, à plus de vingt ans de là,
la petite enfant que fut Amaryllia.
Ah ! elle était sans doute un peu pauvre et malade...
O Amaryllia ! Dis? Où est ton cartable?

Et, au moment où les enfants riches passèrent,
je me sentis trembler au bras de mon amie.
Mon cœur se contractait à la pensée d'un Christ
qui n'appelait à lui que les fils d'ouvriers.

1897.

QUE JE T'AIME...

Que je t'aime, ô amie, toi qui as dans le sang
le sang de tes parentes qui vinrent d'Orient.
Tu es pareille à celles qui, dans le Sud,
dansent, avec de petits mouchoirs, au son des flûtes.
O ma petite amie, quand tu as été en chemise,
l'autre jour, ta chair dure et tes cheveux chéris
secouaient dans la chambre un parfum d'orange fauve...

Mais tes pieds civilisés étaient tout charmants et drôles,
et tes jambes, à travers ta petite chemise rose,
avaient l'air de celles d'un bébé incassable
qui fait le bonheur des petits enfants
sous la lumière joyeuse d'un premier de l'an.
Nous aimons tant nous aimer, et, c'est si amusant

quand, dans mes bras, la tête en arrière, tu pousses,
à un moment donné, de petits cris très drôles
qu'ensuite tu me dis ne te rappeler pas.

Je brave l'honnêteté, mais pas en latin.

Je t'aime, mon amie, que tu m'aimes. Un point.
Mais que c'est embêtant que je n'aie pas d'argent
pour te faire, ô amie, un petit bonheur matériel.
Comment le monde n'a-t-il pas honte
de laisser ainsi souffrir ma petite *Elle*,
en ne me payant pas mes murmures d'abeille
très cher, avec de l'or qui tombe sur les treilles?

UNE FEUILLE MORTE TOMBE...

Une feuille morte tombe, puis une autre, des platanes
dont la cime au soleil semble de corne pâle,
et j'entends des cailloux froids que les hommes cassent.

Je ne sais où les fleurs du jardin sont allées.
Sous le frisson brillant de la nuit des rosées,
les derniers géraniums lourds fleurissent glacés.

Une enfant rouge est immobile sur la route
et, dans l'allée grinçante, picore une poule rousse,
deux poules rousses aux ondulations douces.

Les pissenlits amers et laiteux des prairies
s'espacent, et l'arbousier donne ses fades fruits
aux lèvres des tendres petites filles.

Telle est la vie. J'ai vu, haut, devant ses brebis,
et défaisant de l'air à sa flûte de buis,
le berger les compter une à une, et puis

se remettre à marcher à côté de son âne
qui portait les bidons vers la brumeuse montagne
où les herbes odoriférantes font le bon fromage.

Entre les haies fanées les dernières mélisses
à l'odeur fade et forte, aux fleurs blanches, flétrissent
sans que l'abeille d'or, aux ailes nervées, y glisse.

Dans le buffet poli les poires sont trop mûres
et, de la treille jaune, il tombe au pied du mur
des grains de raisins noirs que le froid rend durs.

Les premiers petit-houx, coriaces et piquants,
portent des boules lisses, rouges comme du sang,
dont on fait des bouquets d'automne charmants.

Engourdie par le froid, au soleil se repose
une sauterelle. Là-bas une belle rose
éclatée va mourir comme meurent les choses...

Il est loin, le jardin d'Été où sont les sauges,
où, près des tomates écarlates et des roses,
tombait le triste et blanc calme des Dimanches chauds.

Il est bien loin ce jour où j'ai pensé à toi
avant de te connaître, en traversant les bois,
mes chiens devant, sous le mouillé soleil matinal.

Alors, la noire épaisseur des feuilles ne laissait
que par moments entrevoir la vue, et c'était,
dans mon cœur et mes yeux, la clarté des vallées.

Alors, c'était des montagnes claires comme la pensée
la plus pure, c'était des pics violets,
c'était un tremblement rose sur les sommets.

C'était des larmes dans mon cœur et des sourires
plus divinement doux que ceux des petites filles
qui essaient sagement leurs premières aiguilles.

Il est bien loin ce jour où j'ai pensé à toi,
où, dans mon âme, planèrent comme des voix
d'anges, quand j'eus franchi la lisière du bois.

Mon âme grave se prosterna sur la grand'route.
Une espèce de chose religieuse et douce
nageait dans l'azur pur où peinaient les bœufs roux...

C'était comme un chant que l'on n'entend pas,
comme un mendiant d'hiver qui traîne ses pas
vers la paille d'auberge où la nuit l'endormira.

Ce jour-là, tout à coup, dans une grande tendresse,
le village, à genoux et triste, s'est montré
et, des acacias, il tombait des caresses.

Les canards, balançant leurs pieds, allaient aux mares.
Les vignes bleues couraient sous les fenêtres noires,
et l'on entendait, dans l'école communale,

le murmure d'abeilles que font les alphabets,
lorsque les enfants doux chantent l'A, B, C, D
devant les beaux tableaux de sciences utiles.

Sur les vieux seuils brisés où les vieillardes filent,
du ciel bleu se posait comme près d'une rive
se pose le martin-pêcheur aux plumes vives.

Maintenant tu es loin, petite caressante.
Où est ta gorge tendue et mince, et ta hanche
qui s'arrondit et se ramasse comme une vague?

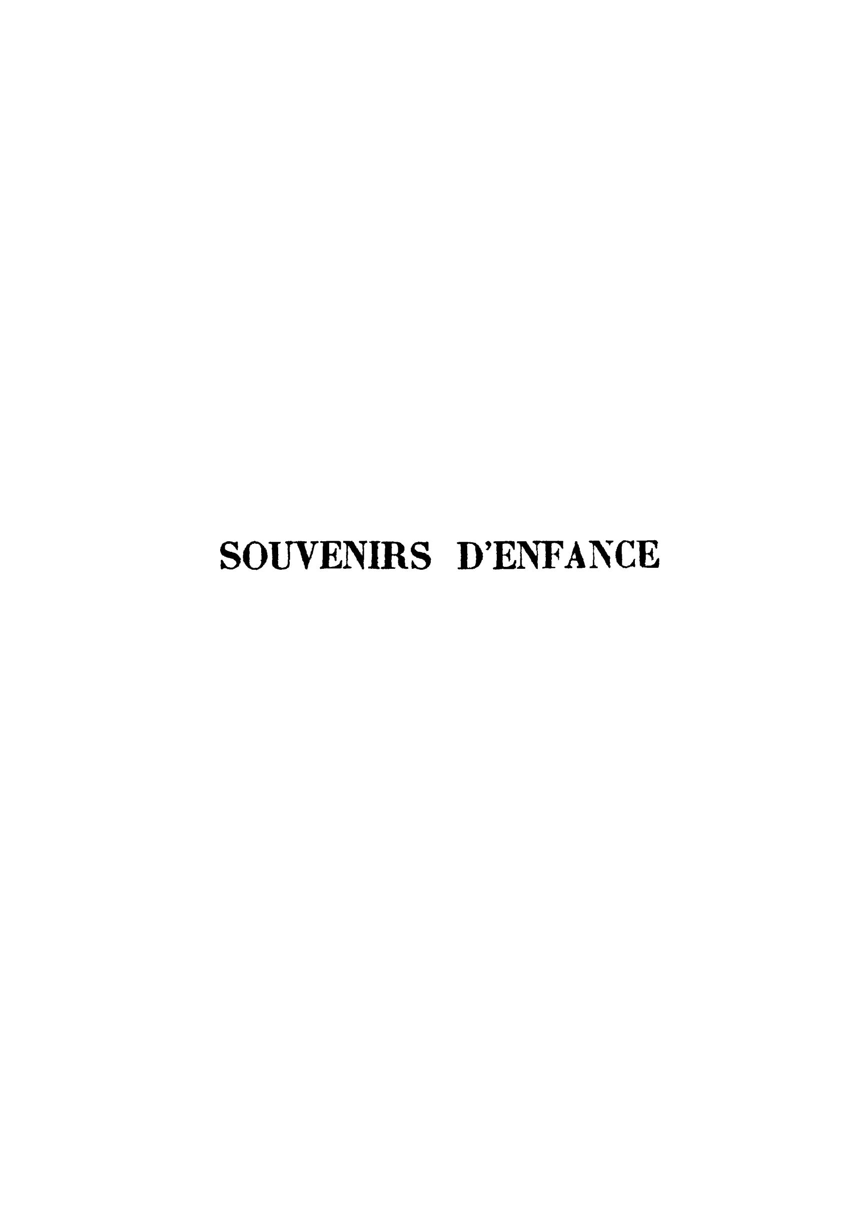
Je te revois avec tes cheveux noirs comme une hirondelle,
tes yeux beaux comme toi, ta bouche un peu épaisse,
et ton cou pur, large à l'épaule, et volontaire.

Nous rîmes. Je te disais : oh ! tu as l'air
d'une de ces vieilles gravures de dans Musset
où on est sur un âne sur de la mousse.

Alors tu m'embrassais. Ton tremblement de rire aigu
se mêlait aux baisers de nos lèvres confondues...
Puis nous redevenions sérieux et tout seuls.

Et tu regardais sur mon grand chapeau de soleil,
que j'avais posé là, une branche de glaïeul
que j'y avais jetée négligemment.

1897.



SOUVENIRS D'ENFANCE

J'allais chez Monsieur Lay l'instituteur.
Mon alphabet était comme des fleurs.
Je me souviens du poêle et de la bûche
que chaque enfant du village apportait
lorsque le ciel est une blanche ruche
et qu'au réveil on dit : « Il a neigé ! »

Je me souviens aussi de la gaîté
de mon tablier, aux jours mûrs d'Été,
quand je quittais l'école un peu plus tôt.
Petit petit j'avais encore les Cieux
dedans les yeux comme une goutte d'eau
à travers quoi l'on peut voir le Bon Dieu.

Je découvrais la Terre à chaque pas.
Et voici l'eau où l'on ne marche pas,
l'air et le feu que l'on ne touche point;
et, souhaités autant qu'inabordables,
les animaux qui sont toujours trop loin
comme des rois sont pour les misérables.

O rossignol! Oh! Combien j'ai souffert
que tu préférasses un rosier vert
à mon cœur. Et toi, luisant capricorne,
pourquoi ne quittais-tu pas la forêt
pour t'en venir, ronflant aux moissons mornes,
vers le désir de mes petits doigts frais?

Seigneur, il y a plus de trente-quatre ans.
Et, déjà vous refusiez à l'enfant
de transformer son cœur aimable en nid
et puis encor de faire de sa main
un blanc calice où l'insecte ravi
eût bu l'eau ronde où tremble le matin.

Et maintenant, Seigneur, je viens encore
moi, votre fils, ainsi qu'à mon aurore,

vous demander des oiseaux pour mon cœur
et, pour mes mains, des bestioles de flamme.
« *Il se fait tard déjà* », ô mon Seigneur !
Seigneur, comblez le vide de mon âme !

II

Qui avait jeté le jardin devant moi?
Qu'y faisait-on? Je ne comprenais pas.
Et, indécis, j'allais sous la tonnelle
pleine de nuit, de façon si légère
que pour le dire il me faudrait des ailes.
On y riait. On me tendait un verre.

Mais déjà, moi, j'étais comme une rose :
je me froissais, épineux et morose:
et je pleurais dans tout cet infini.
Et c'est alors qu'entre toutes bénie,
sur son grand cœur solide comme un buis,
me consolait la mère de ma vie.

Dès lors, sachant ce que c'est qu'une mère,
je m'attristais aux lis du presbytère.
Dans leur parfum il y avait un nid.
Et le curé, en tenant son bréviaire,
m'y amenait quand approchait la nuit,
disant : « les petits dorment sous la mère. »

J'apprenais donc, mystère après mystère,
toute la vie. Au champ de la rivière
j'étais certain que, pour varier les fleurs,
tout simplement, quand on n'était pas là,
l'ange changeait les tiges, les couleurs.
Quel grand savant ne rirait de cela?

III

Par un Dimanche qui était comme un gâteau,
on me mena chez le père Fiteau,
notaire habitant en pleine campagne.
Le déjeuner était comme une fête :
lourd, triste et beau. Et j'avais pour compagne
une petite enfant qui était « la nièce ».

Et elle et moi ensuite nous allâmes
dans le verger où, ainsi que des flammes,
montaient les poiriers mélancoliques.
Les oiseaux étaient confiants sur les branches.
Mon cœur, mon cœur, ce jour si magnifique
était peut-être un amour chez les anges.

IV

Le pharmacien était monsieur Fourcade.
Il me soignait lorsque j'étais malade,
et il coiffait une perruque rousse
sous un chapeau de feutre à la Murger.
Il avait dû, étudiant à Toulouse,
aimer Mimi Pinson et les vieux airs.

Sur le coteau, sous l'émail des montagnes,
Monsieur Fourcade avait une cabane
qu'il avait baptisée : *le Paradis.*
Et le fait est qu'en haut du sentier clair,
près de l'azur terrestre on aurait dit
qu'un séraphin l'avait bâtie en l'air.

Au pied du *Paradis*, des marjolaines
croissaient. Suave et poivrée leur haleine
grisait les pics dessinés dans les cieux.
Le pharmacien récoltait de ces fleurs
pour composer, comme un religieux,
une excellente et cordiale liqueur.

Il encageait des rats et des vipères.
Quand il venait chez la propriétaire
il lui disait : « Ah ! Madame Maillou !
« Vous êtes une femme de devoir...
« Votre cochon est propre comme un sou.
« Vous devriez lui donner un miroir ! »

V

Quand on dînait, la face de mon père
se dessinait en courbe de lumière,
brillante et fine comme un fil de rosée,
dans l'ombre de sa barbe de grand chef.
Il était ironique avec fierté,
rêveur, nerveux, beau, susceptible et bref.

Dedans son cœur peut-être écoutait-il,
comme on écoute au creux d'une coquille,
les mornes voix des soleils des Antilles;
et, sur son âme, voyait-il des lueurs
de colibris sur des jardins tranquilles
passer comme des éclairs de chaleur?...

Il était adroit et très patient.
Quand le Bureau de l'Enregistrement
était fermé, on pêchait à la ligne.
L'eau était verte au calme et, au courant,
ne l'était pas — mais avait l'air de rire.
« Ça mord... J'ai pris encore un poisson blanc! »

Eau, feuillage, air, sable, racines, fleurs,
sauterelles, lombrics, martins-pêcheurs,
brume tombant sur quelque champ de raves,
vrilles de vigne au toit du tisserand :
ô doux génies qui m'avez fait esclave!
vous m'amusiez, moi petit, vous si grands!

VI

Certes, j'étais ému par la nature.
Ce cher père, enfoui dans la verdure,
ouvrait pour moi l'ineffable rideau.
Oh ! cette odeur ! quand il coupait des branches
pour mieux jeter sa ligne sur les eaux
oh ! cette odeur de ma neuve existence !

Mais il était une autre joie plus sûre.
C'était, c'était, au crépuscule mûr,
la procession dans le cimetière.
Que je vous ressentais, ô mon Seigneur !
dans la douceur des lis, lorsque ma mère
priait tout haut — et qu'en mourait mon cœur.

Ceci était plus doux que tout le reste,
que le feu bleu des insectes célestes
dont s'enflammaient et se courbaient les tiges,
plus doux que mon goûter dans le pré chaud,
plus doux que tout, plus doux que tout, vous dis-je :
car la prière est la sœur des oiseaux.

VII

Je me souviens d'une procession,
entre autres, en temps d'inondation,
et qui eut lieu, le soir, après dîner.
Elle chanta jusque hors de la ville.
Depuis plusieurs jours les champs et les prés
n'étaient plus que des flaques immobiles.

Mon cœur, mon cœur, ô mon cœur ! Souviens-t'en.
J'avais alors un tablier et quatre ans.
Je m'inquiétais de ne pas voir ma mère.
Auprès du pont, c'était-il des tilleuls?
Les eaux noyaient les choses coutumières
qui se taisaient comme des gens en deuil.

Je me souviens de l'arbre de Saint-Jean.
On y mettait le feu, la nuit tombante.
Il devenait comme une averse d'or.
Que c'était beau ! Je suis prêt à pleurer.
O Dieu du feu, je t'aime et je t'adore,
ô Dieu des eaux qui priaient sur les prés !

Écoute-moi, mon Dieu, écoute-moi...
Au nom des jours lointains, au nom des mois
et des années : exauce ma prière !
O Créancier ! Cherche parmi tes coffres
ce feu de joie de l'enfance première.
Il est à toi. C'est à toi que je l'offre.

Louez mon Dieu ainsi que dans les Laudes,
soirs parfumés comme des reines-Claude,
ô soirs de la Saint-Jean sur les coteaux !...
Quand, un à un et un à un, les feux
vont s'éteignant en ronde et que bientôt,
à l'horizon, il n'y a plus que Dieu.

VIII

Après souper nous allions souvent voir
le vieux notaire, à son seuil nous asseoir.
Il s'appelait Monsieur Denagiscarde,
et faisait un dieu au savoir subtil
du patron qui, dans une Étude, à Tarbes,
lui avait appris le Code civil.

La nuit tombait, les voix faisaient silence.
On n'entendait dans la douceur immense
que le ronflement de mon cascaret.
C'était une noix formée en crécelle,
et le grillon, son frère, répondait
de la cuisine, avec sa note grêle !

N'était-ce là une belle oraison
que celle d'une noix et d'un grillon?
Moi j'écoutais. J'écoutais sans comprendre.
Et ce murmure enveloppé par l'ombre
allait à Dieu, l'invitant à descendre
et à s'asseoir auprès des choses sombres.

IX

Un jour, un enfant tomba sur du verre,
et mourut. J'entends encore sa mère
me disant : « Louis est mort », en me donnant
le petit cheval qui était à son fils.
Je ne comprenais pas la mort. Pourtant
que ce jouet me parut froid et triste !

X

Rouge, bleu, vert, images d'Épinal !
Palmiers, serpents et toi, soleil brutal
qui te couchais sur une mer sauvage !
Cyprien Grenouillou était mangé
par une famille d'anthropophages,
car Grenouillou était un naufragé.

...Et puis aussi un élégant sergent,
baudrier, tricorne et pantalon blanc,
qui revenait chez lui après la guerre...
Il cheminait au milieu des moissons.
Dans la gravure, on voyait sa chaumière
et des coquelicots sur les sillons.

Couleurs, soyez bénies ! Vous êtes belles !
J'ai butiné comme fait une abeille,
en mon printemps, les images d'un sou.
Et maintenant, si ma tâche fut probe,
et si ma ruche était digne de vous,
mangez, amis, ce miel ruisselant d'aube.

XI

Ma sœur avait trois ans quand je suis né.
Elle habitait Pau. On m'y conduisait.
C'était chez mon grand-père et ma grand'mère.
Il y avait un riant escalier
dont m'étonnait la porte dont le verre
était si beau qu'il était cannelé.

On me mena à un cirque de singes.
Sur l'œil d'un singe un singe mit un linge.
Je me souviens, cela était affreux.
Le premier singe était un déserteur
qu'on fusillait. J'entends le coup de feu
du petit fusil, je vois sa lueur.

Puis on mettait son corps dans un cercueil.
Que je souffrais ! Combien j'étais en deuil !
Mais, tout à coup, le singe s'échappait.
Oh ! Mais ! Alors ! Me dressant sur ma chaise,
je me mêlais, comme un Chinois le fait,
à l'action des acteurs sur la scène.

C'est là, mon cher, mon vieil ami Bauby,
que, la première fois de notre vie,
j'avais quatre ans, et toi cinq, nous nous vîmes.
J'ai quarante ans bientôt. Toi, tu les as.
Mais la vision du singe qu'on fusille,
tu le sais bien, elle est toujours en moi.

XII

Étant à Pau j'allai un jour à Gan
— qui est un bourg sur un coteau riant —
avec ma sœur, ma mère et ma grand'mère.
On déjeuna chez des amis. L'Été
décomposait les choses en lumière
que l'on eût dite en métal feuilleté.

On se risqua un peu sur la terrasse.
Je me souviens de ces lianes lasses
et où dormaient de gros œufs de corail.
Un collégien était là, en képi.
Il ne pouvait vaquer à son travail,
car il avait, dit-on, un panaris.

Je regardais ce collégien bleu
qui demeurait triste et silencieux.
Il était comme un tableau de famille.
...On entendait, dans les soleils tombés,
pleurer sa flûte aux brises des charmilles,
lorsque la cloche annonçait le souper.

XIII

La mère de ma mère était très sainte.
Je la revois toujours en noir, et ceinte
d'une lueur de sereine bonté.
Elle disait, le soir, son chapelet,
et conservait la douce dignité
de ceux que Dieu a déjà appelés.

Haute, le nez busqué et les yeux verts.
Sa bouche se serrait d'un pli amer
quand on choquait sa charité chrétienne.
Je lui ai vu parfois ce très grand air;
on sentait alors quelle était sa peine,
mais qu'elle préférait ne pas parler.

Elle était comme un camée qu'elle avait :
sur son cœur net elle se profilait
et ses cheveux sur son âme neigeaient.
Dans un sac noir, elle apportait, riante,
à ses petits-enfants, qui s'empressaient,
de la réglisse et du sucre à la menthe.

XIV

Il y avait un grenier où j'allais.
Là, sans savoir pourquoi, je contemplais
ce mur qui muet me rendait muet :
cette montagne où se brisait le ciel.
A l'horizon qu'est-ce que l'on trouvait?
On trouvait Dieu, les champs et le soleil.

Oui, je savais que Dieu vivait là-bas.
Il m'arrivait de faire quelques pas
— tant j'étais sûr qu'était là sa demeure
afin d'aller le voir et lui parler.
Avais-je tort de l'y croire? A cette heure
il veille encore sur la verte vallée.

Il cueille encore, aux soirs d'août, l'origan
qui sent si bon et rime à ouragan.
Il est le Roi des petites raînettes,
et c'est par lui que marchent les nuages,
et que l'enfant regarde à la fenêtre,
et que le monde est comme des images.

XV

Non loin de Pau, il était, a Bilhères,
une pelouse éblouie. La lumière
la criblait. Un Dimanche, après-midi,
que je me promenais avec les bonnes,
je vis, plus beau que la beauté, je vis
un papillon dentelé, bleu, noir, jaune.

Je l'attrapai. Ce me fut un bonheur,
un tel bonheur qu'encor je suis songeur,
me demandant comment ma petite âme
put à ce point me le faire éprouver.
Le papillon était comme la flamme
des boutons d'or dont le vernis criait.

C'est tout auprès de la même prairie,
trente-trois ans plus tard, qu'anéantis
par la douleur qui fut plus grande encore
que cette joie du papillon capté,
c'est là que moi et la fauve Mamore
un jour de pluie nous nous sommes quittés.

XVI

Vers mes cinq ans, on partit de Tournay.
Je quittai l'école de Monsieur Lay.
On vint s'installer quelques mois à Pau.
La nouvelle école était dirigée
par les deux demoiselles Letourneau
dont l'une est morte extrêmement âgée.

Elles avaient (c'était comme un secret),
appris à lire au maréchal Bosquet.
On venait là me chercher vers cinq heures.
Et, tenant un filet à papillons,
je me soûlais de l'ardente lueur
qu'a le ciel bleu quand on sort de pension.

Ah! depuis lors, j'ai mêlé mes souffrances
aux souvenirs de cette heureuse enfance.
Car, là encor, j'ai mêlé mes passions
à ces grands jours de lumière profonde
où l'écaille d'argent des papillons
choit de l'azur qui tremble comme l'onde.

XVII

Je me souviens de quand on allait voir,
à Orthez, les grand'tantes vêtues de noir
qui avaient nom Clémence et Célanire.
Elles étaient huguenotes. Clémence,
je la revois sur les parquets qui luisent,
haute, maigre, silencieuse, glissante.

Je demandais : « Dis-moi, tante Clémence,
« si telle chose est vraie, ou si l'on ment? »
Elle disait : « oui — ou non — mon enfant. »
Il y avait, autour d'elle, de l'ombre,
l'ombre, je crois, de l'ancien Testament,
l'ombre de la Création du Monde.

Elle est morte à la lecture des Psaumes,
disant adieu aux épais toits de chaume,
aux fumées bleues des midis dans le ciel.
... « Car, s'il est excellent, prononça-t-elle,
de s'en aller au sein de l'Éternel :
cette heure où je vous quitte est bien cruelle.

LA NAISSANCE DU POÈTE

A FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

PREMIÈRE PARTIE

DANS LE CIEL

L'Univers est dans un grand recueillement. Je pense qu'il est un bloc de marbre noir que l'intelligence et la lumière vont sculpter.

Peu à peu le noir devient blanc. C'est la neige qui sort de la nuit. Elle tombe sur la Terre.

C'est au mois de décembre.

Le poète va naître dans une douce maison de campagne. Le ciel s'éclaire de plus en plus. Les forêts fleuries de neige sont des bouquets.

Des chants s'élèvent, doux comme le silence qui les a précédés, à peine sensibles d'abord, comme des frissons de harpe, puis majestueux, calmes, apaisants. Ils emplissent d'amour l'étendue divine.

Et, dans les silences des chœurs, la campagne tressaille comme un ventre de femme enceinte, et les coqs réveillés chantent. C'est le

CHŒUR CÉLESTE

auquel se mêlent les voix les plus pures de la Terre

DES ANGES

Nous sommes les anges que l'on ne peut pas voir
parce que notre corps est en air et dans l'air.
Nous pleurons de joie sur les mendiants amers
quand pleut sur eux la pluie douce des sous verts et noirs.

Nous ne connaissons pas les noms propres célèbres,
car que nous fait à nous que la Terre soit ronde,
car que nous fait à nous que la Mer soit profonde?
Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.

Nous chantons Dieu qui le sait et en est le Père.
La lumière fait naître les choses en ombre,
et, quoique rien ne naisse ou ne meure à la tombe,
une grande joie va naître sur la terre.

UN ANGE SEUL DIT :

Un poète va naître.
Oh ! que Dieu est bon.
Le Monde va naître
dans une prison.

Nous sommes les anges
que l'on ne peut voir.
Nous aimons les mendiants
aux doigts en sous noirs.

DES ESPRITS

Le Monde, comme hier, roule, et comme demain.
Nous ne comprenons rien à ce que l'on comprend.

Nous savons que le feu et l'air sont transparents,
et qu'un poète naît ainsi que le matin.

La Terre, l'Univers et Ce qui les dépasse
chantent jusqu'à ce que le poète en soit plein,
et la mort c'est la vie, le père l'orphelin,
l'orphelin c'est le père, et la prison l'espace.

Les forêts, cette nuit, ont fait taire leurs harpes
pour en donner le son à celui qui va naître.
La Nuit était épaisse et donnait sa lumière
à celui qui va en être plein comme un astre.

Le Jour se fait plus clair et il donne sa nuit
à celui qui y jettera de la lumière.
On a entendu s'arrêter, un moment, la Terre
qui lui donnait la terre afin qu'il la pétrît.

La Mer lui a donné les hoquets et les larmes,
le Feu lui a donné la chaleur des artères,
le Ciel lui a donné le séjour de la Terre,
le Vie lui a donné la Mort qui grandira.

On entend s'élever la prière d'une grand'mère paralytique. Elle plane dans le ciel, ineffablement. A cette prière répondent

DEUX ANGES

Nous aimons les grand'mères paralytiques
dont la souffrance douce a fait mourir les pieds,
et dont la consolation est la justice.

Nous aimons sur nos fronts les roses en papier
des églises pauvres où le silence crie,
et, sur l'autel, les vases de loterie dorés.

Nous ployons un genou et nous croisons les doigts,
en nous regardant, et pareils comme nos ailes.
Nous sommes la Religion qui s'en va,

mais reste aux cœurs meurtris des pauvresses humaines.

DIEU

J'aime les hommes bons. Je plains l'homme mauvais.
J'aime les bonnes choses, les animaux et les plantes.
J'aime les révoltés, j'aime les résignés,
j'aime la Nuit, le Jour, le Soir et l'Aube blanche.

J'aime et ne demandez pas d'expliquer des choses.
Pourquoi voulez-vous que je vous les explique?
— Car c'est moi qui vous ai donné une logique,
et l'illogisme aussi, et le blé, et les roses.

J'aime. Aimez. Sans doute fils ! que j'ai eu raison...
Ne me demandez pas pourquoi une vipère
se fait tuer pour ses petits, en bonne mère.
A genoux ! Les cœurs débordent de la raison.

TOUT LE CIEL

Hosanna ! Frappons donc sur les timbales d'or
des pôles résonnants du globe universel.
Frappons encor, frappons encor, frappons encor,
et chantons un chant pur comme l'eau et le sel.

UN ESPRIT

Les oiseaux de paradis volent en Papouasie.
Ils agitent leur vol en guenilles d'or sur les fleurs en cloche
et sur les lianes dont bougent un peu les roses...
Le poète qui naît entend cette harmonie.

Une belle femme nue, sur des roses d'Asie,
fait un geste aussi doux que la Mer qui se plie,
et un jeune homme beau et assoupi l'admire...
Le poète qui naît voit cette harmonie.

Sur le sable d'Afrique les pauvres militaires
meurent en appelant leurs amis et leurs mères,
et ont si soif qu'ils doivent lécher la terre
sèche, de leur langue sèche, noire, salée et amère...
Le poète qui naît entend ces agonies.

Dans les villes mercantiles, en Amérique,
on entend les hommes actifs taper le fer.
Les cuirassés coupent la Mer.
Le poète qui naît conçoit les mécaniques.

L'Europe aux lèvres roses, aux blanches épaules,
fait une vapeur bleue aux vitres du pôle
et est parfumée par des mers unies.
Le poète qui naît sait cette harmonie.

UN ANGE

Le Monde est comme un arbre, et dont les purs esprits
sont les bons fruits...
Les fleurs sont les femmes, et les feuilles sèches se traînant
sont les mendiants.

UN ESPRIT

Femme
douce

mousse
d'âme...
Homme,
chose
bonne...

LES PROCESSIONS DES CAMPAGNES

Nous sommes les processions des campagnes.
Devant nous se dressent les montagnes,
et nous chantons sur la route en poussière, amie des ânes.

Les petites filles blanches et empesées
portent de petites bannières et sont frisées
comme les doux agneaux qui sont dans les prés.

La procession a deux rangs qui vont lentement.
On marche un à un. Les hommes vont gravement,
en tendant le jarret, le chapeau à la main.

C'est une gloire. On dirait des choses qui volent.
La rue de la petite ville est fraîche, et les banderolles
inclinent des baisers à la jonchée d'herbes douces.

Le chant monte et la petite place, au soir,
agite poétiquement sur le pur reposoir
les arbres municipaux frais comme des arrosoirs.

L'Élévation ! A genoux ! Les feuilles comme des arrosoirs
pleurent sur le peuple agenouillé et plein d'espoir,
et alors, dans l'enthousiasme, vers l'ostensoir

les petites filles jettent des pétales de roses,
et les filles plus âgées qui chantaient si douces,
se taisent, courbées devant les vases de mousse,

et la clochette tinte saintement,
et le peuple se relève tout doucement.
Tout ça a quelque chose de très calmant.
Nous sommes les processions
des Fêtes-Dieu, des Rogations,
les Adorations, les Bénédictions.

Nous sommes tristes comme les vieux jardins du pays basque
comme les croix en fleurs des routes pâles,
comme l'âme du poète qui vit dans un village,

et qui regarde passer, sur les pavés très âgés,
les pas morts de parents morts qui furent aux îles,
et qui dorment sous les tabacs roses des Antilles,

dans la paix de la mort d'un cimetière abandonné.

CHŒUR DE VIERGES

Oh ! quelles douces voix ! Écoutons et prions.
C'est un poète qui naît. Nous sommes les vierges qui donnons
nos corps aux jeunes gens impurs et pardonnons
en souriant et en ouvrant nos bras où glissent
leurs sourires. Et nous sommes les vierges lisses
qui lavons nos corps pour entrer dans le lit
des jeunes gens dont notre douce chasteté
pardonne, avec tristesse, la brutalité...
Car c'est de nous que naît l'humanité,
de nous que naît la ligne de beauté,
de nous que naît la ligne de bonté,
de nous que naît la criminalité,
de nous que naît l'universalité,
de nous que naît, ce matin, un poète.

UN ANGE

D'où la chanson de cette lyre vient-elle?

UN AUTRE ANGE

C'est le cri de l'enfant à travers les osiers
de son berceau qui fait penser au Nil
où Moïse dormait ainsi que dans une île
en argent, pendant qu'au bord vaseux les royales filles

attendaient le lit flottant qu'elles recueillirent.
De même qu'aujourd'hui un poète naît d'une femme,
de même, en ce temps-là, Moïse, poète par l'âme,
naquit de ces filles qui furent ses mères
en l'empêchant de mourir noyé.
Que ce soit là ou ici : le même berceau
que le berceau de Moïse-sauvé-des-eaux,
est le berceau d'où tu entends ce cri en rire
à travers les osiers qui forment une lyre.

UN MALHEUREUX QUI MEURT DANS UN HOPITAL

Son âme commence à monter au ciel, pendant que l'âme du poète descend sur la Terre.

Vous chantez de joie, et moi je meurs abattu.
J'ai le délire et vais mourir et vous chantez.
Je croyais dormir parmi les lits bien alignés,
lorsque l'on a enfoncé une chose aiguë
        dans ma plaie qui en a bougé.

Je vais mourir. J'entends vos chants de joie passer
dans les cornettes bougeantes et bien lissées
des sœurs en cire qui tiennent de longues fioles.
Les étudiants qui parlaient bas disaient : c'est drôle...
        Et la lampe baissait... baissait...

Je suis né un jour, moi aussi, comme un poète,
et j'ai perdu ma mère, mon père et mon frère.
J'avais une maladie et je gagnais assez d'argent
pour acheter les remèdes et le traitement
et de quoi manger.

DIEU

Chantez ! Je suis Celui qui mène les agneaux
dont la laine est durcie aux poussières des routes
vers la berge juteuse et verte où sont les eaux
douces.

L'âme du malheureux monte au Ciel. L'âme du poète descend sur la Terre. On entend encore la voix de

DIEU

L'infini ouvrant l'ombre a ouvert la lumière.
L'un va à la lumière et l'autre va à l'ombre.
Qui naît, le savez-vous? Qui descend à la tombe?
La mort, la vie pour vous sont des morceaux de terre.

Mais il y a bien plus que des morceaux de terre,
il y a bien plus que la lumière et que l'ombre.
C'est ce qu'on ne sait pas qui est vraiment la tombe.
C'est l'ombre qu'on ne sait pas qui est la lumière.

DES ANGES

Chantons ! L'âme du poète descend sur la Terre.

DEUXIÈME PARTIE

SUR LA TERRE

Forêt. Hiver. Aube. Neige.

L'ARBRE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, puisque j'existe et qu'il existe.
Je porte des fruits, des fleurs et des colombes grises,
comme en portent aussi les mains du poète.

Comme lui, je porte une hache dans mon cœur;
comme lui, je chante au vent. On n'écoute pas.
Et, quand je suis vieux, je tombe à bas,
comme lui, sans cheveux et plein de vers rongeurs.

LA PIERRE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, car je suis dure comme l'homme,
tout en ayant de la mousse douce et bonne,
comme de la bonté sur l'âme du poète.

Comme à lui, on me jette des ordures :
les oiseaux jacasseurs, aux riches plumages,
laissent tomber sur moi des fientes du haut des arbres :
mais je rends en argent ces éclaboussures.

LE RUISSEAU

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, puisque je coule comme son sang,
et que je chante, et que je prie, en m'écorchant
aux ronces, pour aller me perdre dans la Mer.

Comme lui qui traîne, jusqu'à la mort, les feuilles
où il a écrit en pleurant la grande Nature,
je traîne les feuilles en or que je recueille,
en passant dans les bois, et sous elles je pleure.

LA FOUGÈRE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Le poète, c'est moi, car j'ombrage le front des ânes
et les champignons en poison comme les hommes,
et mes feuilles sont ornées comme un poème.

Lui, c'est moi, car je jaunis et je suis cassante,
et me brise lorsque les larmes de la pluie

tombent sur moi, comme celles des pauvres gens
sur son âme qui en meurt petit à petit.

LES JONCS

L'âme du poète descend sur la Terre.
Lui, c'est nous. Nous sommes nus et sans feuilles.
Comme lui nous vivons pauvres dans les bourbiers,
maigres et nous pliant parce que nous sommes faibles.

Et l'on ne peut saisir ce qui se passe en nous,
ainsi qu'on ne le peut dans l'âme du poète.
Le chien d'arrêt croit trouver quelque chose toujours
en nous, mais n'y trouve souvent que de la terre.

LES RONCES

L'âme du poète descend sur la Terre.
Elle, c'est nous. Nous avons l'air méchantes, mais
nous abritons des fleurs, des oiseaux et des lièvres...
Et quand nous arrachons, aux agneaux, du duvet,

c'est pour les nids où les oiseaux nus auraient froid,
et nous avons aussi pour eux de bonnes mûres;
mais l'homme qui veut tout pour soi
nous écarte à coups de couteau, à coups de chaussure.

LA MAISON ABANDONNÉE

L'âme du poète descend sur la Terre.
Lui, c'est moi. Il y eut, peut-être, des amoureux,
près de ma cheminée en noir mortier pluvieux,
comme dans l'âme en miettes noires du poète.

Mais il n'y en a plus... Mais il n'y en a plus...
Il a l'air d'en rire comme moi, dans la nuit,
sous le vent, dans son pauvre et luisant pardessus,
comme moi sous mon toit si triste luisant de pluie.

TROISIÈME PARTIE

SUR LA MER, DANS LA MER ET AUPRÈS DE LA MER

Dessus : un bateau, du brouillard et des oiseaux.
Dedans : des poissons, des algues, du corail, des noyés.
Auprès : une maison de pêcheur.

LA MER

Je suis claire comme moi-même, l'air et l'âme
du poète, et l'on voit croître, à travers mes eaux,
des branches de corail pareilles au cerveau
ramifié et aux poumons rouges de l'homme.

Qui est-ce qui sait donc que je ne pense pas?
Qui est-ce qui niera que je ne sois poète,
lorsque des poissons d'or s'agitent dans ma tête
ainsi que des pensées qu'obscurcit le brouillard,

le brouillard qui descend ainsi que l'Inconnu,
et qui est ce voile jeté sur toutes choses
qui fait qu'on ne sait jamais où ont disparu
les bateaux qui pleuraient au vent comme des hommes.

UN BATEAU

Je vais, car je suis poète, sur une terre qui bouge
et qui est la mer où volent les poissons,
et sur qui nagent les oiseaux aux ailes longues
et molles comme les flots qui se courbent.

On dit que le poète porte à la main une lyre.
Moi, j'ai des cordes tendues où chante le vent,
et le vent n'est-il pas la voix de Dieu, autant
que celle du poète qui ne l'a que par Lui?

J'ai le corps du poète au fond de la mer :
le bateau mort a des côtes comme les hommes;
et, ma voile, comme un mouchoir à une femme
dit au revoir, salue quelque pieuvre cruelle.

UNE MAISON DE PÊCHEUR

Je suis, au bord de la mer,
une maison où les fenêtres
et la porte sont ouvertes
et sont des trous en terre.

C'est moi qui suis le poète,
qui est, comme moi, en terre,
et qui a des trous à la tête :
yeux, nez, bouche et oreilles.

Des vêtements, devant moi,
sèchent, jaunes, luisants et durs,
à côté d'une barque sur
laquelle il y a des rames.

Je suis, je suis le poète,
car, par mes simples fenêtres,
tout le ciel entre en fête
dans les trous de ma tête.

LES NOYÉS

Nous vivons dans la mort comme les grands poètes,
dans la mort transparente et saine de l'eau

et nous n'entendons plus le murmure des terres,
et le ciel de la nuit fait le jour dans les flots.

Nous avons été déchirés par des requins,
comme le poète par l'homme, et avons nourri
des huîtres, des araignées, des oursins
et des pieuvres qui rougissent comme des femmes qui sourient.

Nous sommes noyés dans la mer comme il est noyé
sur la terre, et nos lambeaux s'incrustent aux rochers
comme des Prométhées dont le foie est rongé
par l'amour de la tendre et chaste bien-aimée...

Mais nous nous vengerons, et quand la bien-aimée
tendra sa bouche à l'eau pour y boire notre sang
qui s'y épand en gouttes, nous laisserons, en pâlissant,
glisser des roses d'or sur sa gorge gonflée.

Et, petit à petit, comme des bras de femme,
les algues nous entoureront, entoureront;
et nous en sentirons bientôt jusqu'au front,
puis elles nous lieront doucement jusqu'à l'âme.

QUATRIÈME PARTIE

LE CIEL, LA TERRE, LA MER

LE CIEL

Dors, ô Terre ! Car je suis l'âme du poète.
Je te berce à jamais au sein de l'Infini,
pendant que Dieu, que l'on ne peut pas voir, nous berce
au sein de l'Infini d'où naît notre Fini.

Les Forces sont en moi comme dans une forge.
Les étoiles sont des charbons en feu qu'éteint
je ne sais Qui de fort qui s'en va le matin,
et qui forge les sangliers, le poète et l'orge.

Écoute ! Les anges chantent de beaux cantiques.
Ils ont des harpes, des écharpes et des voix tendres.
Écoute ! Le poète est né ! Gloire ! Il faut entendre
cette paix de bonté et ces chœurs d'Harmonie.

Regarde ! La nuit, ô Terre, se déchire.
Le poète est né, et voici les Célébrantes :
ce sont les choses de tous les jours, qui, comme avant,
continuent pour qu'il les aime et pour qu'il les chante.

Vois ! C'est là-bas, vers l'Aube, la colline,
ô Terre ! avec les perdrix perdues dans la neige.
Il fait jour ! Gloire ! Reconnais tes vieux cimetières
éparpillés comme des orgues d'agonie.

Reconnais-toi toi-même, et, puisque tu es lui,
puisque nous sommes lui, toi et moi et la Mer,
regarde passer, en courbes, dans les airs,
les canards que tu dois reposer et nourrir.

Ils s'en viennent du Ciel pour aller à la Mer,
et pour se reposer, ô Terre ! sur tes terres.
Unissons nos devoirs et soyons le poète
qui a un seul cœur et qui a une seule tête.

Éveille-toi ! La nuit terrestre se déchire;
le poète est né, et voici les Célébrantes.

LA TERRE

Je me réveille, ô Ciel ! Je suis l'âme-poète,
et je te berce aussi, ô Ciel, parmi les cieux
harmonieux.
L'air que je berce est toi, et, bercé, tu me berces.
Je me suis réveillée au cri poussé par l'Infini,

au moment où naissait le poète dans la paix douce
et bénie...
Et j'entends les ruisseaux, les terres et les mousses.

LA MER A LA TERRE

Terre, je te berce de chants et de parfums,
et je berce le Ciel où chantent les étoiles.
Mais le Ciel qui me berce est bercé par toi.
Aimons-nous à jamais, car nous ne sommes qu'un.

ENSEMBLE

Nous sommes l'âme du poète qui est née maintenant.
Une grande joie *M*'emplit et *Je* parfume
les pieds de Dieu, pareille à l'encensoir qui fume.
Je suis le jour, la nuit, le bruit et le silence.

UN JOUR

A HENRI DE RÉGNIER

PERSONNAGES

LA MÈRE DU POÈTE.
LE PÈRE DU POÈTE.
LE POÈTE (vingt-six ans).
L'AME DU POÈTE (jeune fille en blanc qui a vingt-six ans).
LA FIANCÉE DU POÈTE (jeune fille en bleu qui a dix-huit ans).
LA VIEILLE SERVANTE.
LA CHIENNE.

SCÈNE PREMIÈRE

Il est onze heures du matin. Journée torride.

Une salle à manger campagnarde dont une porte et deux fenêtres donnent sur un jardin qui a des fleurs d'été. En face de la porte, un buffet modeste sur lequel il y a des fruits et des pots de confiture. Suspendus au mur, aux côtés du buffet, deux vieux plats peinturlurés. Près de l'un d'eux, une petite carabine est accrochée...

Sur la table à manger, recouverte d'une vieille toile cirée, des capucines.

Près d'une des fenêtres ouvertes la *mère du poète* coud du linge blanc. A côté d'elle, la *fiancée du poète* brode.

L'*âme du poète* reçoit, au bas du perron usé qui conduit du jardin à la salle à manger, *le poète* qui revient de la chasse avec sa chienne.

LE POÈTE

— Où est ma mère?

L'AME DU POÈTE

Dans la salle à manger où sentent bon les fruits,
elle coud le linge blanc près des capucines
qui font penser à Mademoiselle Linné.
C'est la mère douce aux cheveux gris dont tu es né.
Il y a un grand calme qui tombe de la vigne.
La chatte sur la pierre chaude s'étire
en bâillant, ou roule au soleil son ventre blanc.
Ta chienne allongée allonge un museau pointant
sur ses pattes allongées, courtes et frisées.
Le ciel clair comme l'air entre par les croisées.
Dieu te rendra bon comme les hommes
et doux comme le miel, la méture et les pommes
où se collent les guêpes en or tout empêtrées.
Ta mère douce coud dans la salle à manger
où sentent bon les fruits, près de ta fiancée.

LE POÈTE (ayant gravi le perron, il entre dans la salle à manger.)

Tu avais mis tes bas à sécher sur la haie...
La vache en passant tout à l'heure les a mangés.

LA FIANCÉE

Oh ! que c'est ennuyeux. C'est la seconde fois...
Ça m'était arrivé il y a deux ou trois mois.

LE POÈTE

Tu pourrais les mettre à sécher près de la grange
où la génisse et la vache ne passent pas...
Il y a une corde en osier à des échalas...

LA FIANCÉE

Près de la grange l'ombre est trop épaisse à cause du noyer.

L'AME DU POÈTE (au poète qu'elle a suivi.)

Ton cœur en ce moment est dans l'ombre du noyer.
Ton bonheur est comme le soleil qui glisse
sur le perron usé, les poules et les glycines
au bois tordu et dur. Là-bas, sur la haie,
séchaient les bas légers de ta fiancée,
et la vache qui passait les a mangés
parce qu'ils éclairaient le soleil comme l'herbe bleue,
parce que la vache était contente sous le ciel en feu,
parce que tout était bon, parce que tout était doux,
parce que tout était luisant comme le houx,
parce que la vie est comme l'eau qui coule
sur les cressons et les pierres dorées et douces.

LE POÈTE

Fiancée, donne-moi un verre d'eau?

(La fiancée prend un verre.)

LA MÈRE (à la servante qui est entrée.)

Va au puits chercher de l'eau. Ne cogne pas
à la pierre le seau usé, la cruche. Va.

(La servante sort. On entend grincer le puits.)

L'AME DU POÈTE

Écoute? Le puits grince et les guêpes sonnent.
Le bleu dort sur la campagne aux maïs jaunes.
Tout est doux comme les cloches des vaches, l'Automne,
doux comme l'odeur de la poussière quand il tonne
et qu'il a plu — quand les ruisseaux deviennent jaunes,
doux comme le bruit des fusils des palombiers, l'Automne

LA MÈRE DU POÈTE

Tu as tué des cailles? Qu'on prenne des feuilles à la vigne
qui ne soient pas sulfatées, pour faire cuire.

L'AME DU POÈTE

La mère et la fiancée sont comme des cygnes.

LA FIANCÉE (à la chienne.)

Tu es essoufflée, chienne amie?... Tiens la terrine d'eau,
et la bonne soupe que je t'ai faite tantôt.

LE POÈTE

J'ai deux cailles... manqué un râle...

LA MÈRE (à la chienne dont elle caresse l'oreille.)

Tu as manqué un râle?

LE POÈTE

Je l'ai blessé... Il est tombé dans le regain
que l'on fauchait près du canal du gave...
Mais il a couru, il s'est glissé dans l'herbe molle
et la chienne a couru dessus comme une folle...
Mais elle n'a pu l'attraper...
Où est le père?

LA MÈRE

Il taillait les rosiers et répare l'arrosoir :
le vert était parti. Il le repeint.

L'AME DU POÈTE

Le soir,
cet arrosoir est vert comme les sabres clairs
des glaïeuls. Sur le parterre il verse la pluie
par sa pomme dorée par l'usage. Ces pluies
d'été qu'il verse sont douces pour les fleurs.

L'eau, le vieux père la prend au puits glacé par la chaleur.
Le puits est noir et beau, de mousse et d'ombre douce.
Au dehors il est sec par la terre et la mousse.

(La vieille servante met le couvert.)

LE PÈRE (entre et pose l'arrosoir).

J'ai cueilli des roses. As-tu tué des cailles?
Petite fiancée, vous me paraissez pâle...
Une vache a eu une génisse qui est belle...
Le garçon de ferme a tué une tourterelle
près de la châtaigneraie d'Angays.

(Il ôte son chapeau, le regarde en s'essuyant le front.)

Il est bien vieux, ce pauvre chapeau de paille.

(A sa femme :)

Tu le reborderas. Il coûta deux cents francs.
L'oncle l'avait porté de l'étranger en France.
On en porte là-bas d'excessivement chers.

L'AME DU POÈTE

C'est la simplicité, la pauvreté d'hier
et de demain. Ce sont les simples doux et fiers.
Ils mangent leur gros pain sur la table luisante et noire.
Ils ont de vieux chapeaux bordés de vieille moire.

Leurs porte-monnaie sont usés, mais ils ne savent pas
qu'une femme coûte quatre cent mille francs,
ni qu'il y a d'autres plantes que l'ombre des lilas,
les roses, les pourpiers, les lis, les giroflées,
les roses de Noël, les glaïeuls des allées,
les tristes buis luisants et les tulipes en fer.
Les gens pauvres et fiers sont pareils à des cygnes.

LE PÈRE

J'ai arrangé, près du laurier-tin, la ruche.
Il y avait encore, qu'on avait cassée, une cruche.

LA FIANCÉE

La servante est vieille. Elle est malade.

LA MÈRE

Elle n'a plus la force d'arracher la salade.

(La servante porte un verre d'eau au poète. Il boit.)

L'AME DU POÈTE

Bois ! C'est l'eau du puits qui crie.
Elle est claire comme elle, comme la pluie.
Elle est pure comme l'âme de ta fiancée.
Comme ses bras elle est douce et glacée.

En puisant au vieux puits la cruche s'est cassée,
parce que la vieille servante elle aussi est cassée.
L'eau est douce. Près des petites croisées
des toits, les chats n'en trouvent plus parce qu'il fait trop cha
sous les vieilles tuiles.
L'angelus sonne doucement
comme un chapelet blanc, comme un chapelet blanc...
Le long du fossé un âne va lentement.
Près de l'eau bleue qui dort chantent les faulx brillantes,
et les grillons aux voix rouges se répondant.
Comme un chapelet blanc se défait l'angélus...
Il est si clair que l'on dirait qu'il a plu.
Il fait si chaud que le ciel en plomb sue.
A peine les carottes sauvages bougent.

(La servante sort. Ils se mettent à table.)

LE PÈRE

Le toit du clocher laisse tomber les ardoises.

L'AME DU POÈTE

Elles luisent au soleil comme des gorges de pigeons...

LE PÈRE

On a essayé de les arranger. L'ouvrier a pris mal.
Il est au lit. C'est au pied... Un morceau de métal...

Je lui ai envoyé un peu de vin tantôt...
Il faudra lui envoyer le reste du veau...
La garbure est bonne... Ces choux sont bons.

LA FIANCÉE

Ce vin est rose...

LE POÈTE

Il n'a pas été cuvé. Il en reste encore
une barrique et demie qui a l'air très bonne...

L'AME DU POÈTE

Ils l'ont vendangé sur les coteaux, aux mois d'Automne,
quand la rivière verdit et que les coteaux tonnent.
Ils l'ont mis aux barils usés et réparés
avec des gaules et des espèces de joncs...
Près du pressoir qui sent fort, près des ajoncs
du fumier, pourris et doux, où vont les vaches,
au soleil luisait un reste de sulfate
comme le bracelet d'une montagne bleue...

LE PÈRE

Oui, ces choux sont bons vraiment.

L'AME DU POÈTE

Au jardin bleu,
ils ont semé les choux qui dorment dans l'air bleu.
Le jardin est triste où est la tonnelle
verte et luisante auprès des brusques sauterelles.
Le mur du vieux jardin est blanc comme la chaux
la plus blanche, dans l'air clair comme l'eau,
l'air qui blanchit tant il est bleu et sans nuages.
Les choux qu'ils cueillent et mangent sont là.
Ils dorment, au Printemps, près des feuilles molles des lilas;
en Été sous les mouches qui ont le bruit de la chaleur;
en Automne sous les pluies douces de bonne odeur.

LE POÈTE

Ce salé, c'est-il de l'oie ou du canard?

LA SERVANTE (qui est revenue).

De l'oie, monsieur.

L'AME DU POÈTE

Elles allaient, les oies toutes blanches,
sur la route blanche où les kilomètres dansent
au soleil. Elles allaient au bord des mares.
Elles tendaient le cou en sifflant du nez et, larges,
elles gonflaient leurs ailes en se précipitant.

LA MÈRE

Comment va le petit garçon du meunier?

LA FIANCÉE

Il va mieux. On avait sonné son agonie,
mais il va mieux. La fièvre a diminué, la nuit.
J'ai été lui porter un pot de groseille.
Ça lui a fait plaisir, j'ai cru. La grand'mère
est mal à cause de la plaie de son talon.
Le médecin leur a fait payer cher, dit-on.
Ça ne devrait pas être.

LE PÈRE

Tiens... on pourra partager
ce veau entre elle et l'autre... l'ouvrier.

L'AME DU POÈTE

Les pauvres donnent aux pauvres. Je ne sais pas
si les riches donnent jamais... Le petit veau
dont on mange la viande, je l'ai connu
avant qu'on le menât mort à la boucherie.
Il s'amusait gaîment aux luzernes fleuries
à menacer de ses jolies petites cornes un chien doux.

Ce petit veau était pauvre et, parce qu'il était pauvre,
il finit dans le ventre des pauvres.
Il a fait son devoir en vivant, en mourant.
Fais ton devoir aussi en mourant et vivant.

SCÈNE DEUXIÈME

Un vieux jardin. Buis. Puits. Ricins. Poiriers. Poules.
Suspendue à un arbre, une cage.
Au fond du jardin une tonnelle très ombreuse, noire et luisante.
Le poète et sa fiancée causent enlacés. Assise à la gauche du poète, blanche et grave, son âme.
Il est trois heures après midi. La canicule flambe.

LE POÈTE

Je t'aime.

LA FIANCÉE (se désenlaçant).

Je t'aime. J'ai les cheveux mal arrangés.
Embrasse-moi sur la bouche... Tu n'es pas gai?
Pourquoi es-tu triste presque toujours? Embrasse-moi?

L'AME DU POÈTE

Il n'est pas triste. Il est grave et pareil aux bois.
Il est pareil aux maisons des campagnes douces.
Il est pareil aux tranquilles et douces mousses.
Il est pareil aux fumées calmes des vieux toits.

Il est pareil à la rivière vers le soir.
Il est pareil au calme du vieux foyer noir.
Il est pareil à l'eau qui est claire et qui est grave.
Il est pareil à la pierre qu'un gave lave.
Il est pareil au verger doux rempli de pommes.
Il est pareil à toi. Il est pareil à l'homme.

LE POÈTE

Je t'aime. Tu ris. Pourquoi es-tu gaie toujours?

L'AME DU POÈTE

Elle n'est pas gaie. Elle est égale et pareille à l'eau dormante.
Elle est pareille au vent qui fait rire cette eau.
Elle est pareille aux centaurées roses des prairies.
Elle est pareille au bruissaillement doux des pluies.
Elle est pareille aux agneaux blancs qui bondissent.
Elle est pareille au grillon qui dans l'herbe glisse.
Elle est pareille à la chanson des choses au soleil.
Elle est pareille au lis. Elle est pareille au miel.
Elle est pareille à l'air. Elle est pareille à l'âme.
Elle est pareille à toi, pareille à une femme.

LE POÈTE

Ceci est doux, bon, calme, endormi et pur.

L'AME DU POÈTE

Souviens-toi, quand, enfant, au pied du vieux et doux mur
d'un cimetière, tu t'agenouillais, au *Jubilé*, avec ta mère.
Le soir tendre tombait aux fleurs parfumées.
La procession douce allait dans les allées.
C'est cela qui t'a donné cette âme douce
comme les chants des processions et la mousse.
Souviens-toi du jardin du presbytère où les
rossignols, près des lis, nichaient dans la nuit des rosiers.
A genoux ! Dieu est grand ! Tu étais un enfant...
Tu as grandi. Tu étais mort. Dieu t'a fait vivant.

LE POÈTE (s'inclinant vers sa fiancée).

Ne t'ennuieras-tu jamais ici?

LA FIANCÉE

Non.

LE POÈTE

Que feras-tu?

L'AME DU POÈTE

Elle continuera la vie.

LA FIANCÉE

Je t'aimerai. Il me tarde que tu me prennes.
Je veux dormir sous toi parce que je t'aime.

L'AME DU POÈTE

La nature est calme. Les abeilles sonnent.

LE POÈTE

Je t'aime.

LA FIANCÉE

On va nous voir...

LE POÈTE

Non. Il n'y a personne

L'AME DU POÈTE

Les cailles endorment leur vol lourd dans les chaumes.

LE POÈTE

Ton chardonneret dort. Lui as-tu donné de l'eau?

LA FIANCÉE

Oui. Regarde? Elle luit.

LE POÈTE à son âme).

Je souffre malgré ce bonheur.

L'AME DU POÈTE

Cache-lui ton ennui parce qu'elle est une femme.
Elle est trop jeune pour pouvoir porter deux âmes.

LE POÈTE (à son âme).

Les faucheuses de foin, où sont-elles allées?

L'AME DU POÈTE

Leurs faulx luisent là-bas dans la claire vallée.

LE POÈTE

A-t-on retrouvé le chien malade, le pauvre courant?

L'AME DU POÈTE

Il doit être mort aux mouches dans quelque champ.

LE POÈTE

A-t-on cueilli, pour faire les paniers, les gaules?

L'AME DU POÈTE

Le vannier les portait, courbé, sur son épaule.

LE POÈTE

Le cochon est-il malade? — ou mort? ...J'en ai peur.

L'AME DU POÈTE

Il sera mort sur la route blanche de chaleur.

LE POÈTE

Je vendrai ma chienne pour acheter un autre cochon.

L'AME DU POÈTE

On n'a pas d'argent quand on a du génie. On souffre.

LE FIANCÉE (au poète).

Je t'aime.

LE POÈTE

Je t'aime. Ton corsage bat. Tu es pâle.

L'AME DU POÈTE

Vois? La vigne bleue se tord sur les ceps noirs.
Les coteaux vont bientôt devenir en soir.
Ils ont une ligne douce comme une ligne,
douce comme l'odeur du miel et de la vigne.
Les angelus vont chanter et s'arrêter en tournant
comme des palombes, au-dessus des champs
qui ont, le soir, cette odeur forte de forêt
qui fait se tromper les chiens d'arrêt.
Les champs gras vont rouler dans une espèce de laine
douce, humide. Tu vas voir trembler toute la plaine.
Les roses, roses le jour, sont des roses noires la nuit.
Au delà des coteaux s'en sont allées les pluies.
Bois les baisers de ta douce et tendre fiancée.
Les larmes des femmes sont lourdes et salées
comme la mer qui noie ceux qui y sont allés.

Tu l'auras, cette fiancée douce, dans ton lit.
Elle est douce comme les plus légères pluies,
comme l'eau qui tremble dans les choux, le matin,
comme les toiles d'araignées dans la rosée du chemin,
comme l'écorce des cerisiers dans la main,
comme le poil des lapins sauvages broutant le thym,
comme les pas d'une bergeronnette sur la glace d'un chemin,
comme près du vieux puits l'aiguilleux romarin,
comme le gloussement des poules piquant les grains,
comme la chanson du puits d'argent sous une douce main,
comme le lis commun et comme le raisin,
comme la bonté qui est chez tous les hommes...

LA FIANCÉE

Je t'aime. Viens?...

(Ils se lèvent et s'en vont.)

SCÈNE TROISIÈME

La nuit est tombée. C'est après souper. Ils sont tous dans la vieille cuisine. Tamis aux murs, lard au plafond, vieille horloge, cheminée immense et noire, vieilles et grandes tables. Une chandelle en résine et une chandelle en suif pour éclairer.

La mère et la fiancée ficellent des pots de confiture.

L'âme du poète à côté du poète, qui est debout près de son père, debout aussi, et qui vient d'entrer.
Le poète parle à la vieille servante.

LE POÈTE

Leur a-t-on donné congé trois mois à l'avance?

LE PÈRE

De quoi s'agit-il?

LE POÈTE

De la maison de la servante.
On la lui a fait acheter pour placer son argent,
mais on ne lui paye pas son loyer depuis deux ans.
Elle dit qu'il faudrait qu'ils fichassent le camp.

LA FIANCÉE

Ils sont pauvres.

LE POÈTE

La mère a une tumeur à la hanche.

L'AME DU POÈTE

Le lit et le cercueil des pauvres sont des planches.

LE POÈTE (**impatienté, à la servante**).

Voyons, que veux-tu faire? Veux-tu les faire saisir?

LA SERVANTE

Non, monsieur.

L'AME DU POÈTE

Attendons que l'on soit guéri.

LA MÈRE (au poète).

Tu es énervé? Tu as dû faire des vers tout à l'heure.
Cela te fait du mal. Il faut mener une vie meilleure.
Les vers, tu le sais, ne peuvent te mener à rien.
Tu sais que je te dis cela pour ton bien...
Il y en a si peu qui gagnent de l'argent.

LE POÈTE (à son âme).

Oh ! que c'est triste...

L'AME DU POÈTE

Souris ! Elle est la mère qui t'aime,
celle dont tu es né parce que Dieu l'a voulu.
Les poètes pèsent au ventre des femmes plus que les autres
parce que les poètes qui vont naître portent le monde.

Ils se sont assis, excepté la servante, qui essuie les assiettes. Le père sommeille. La mère et la fiancée lisent.

Le poète fume sa pipe, assis, renversé, les mains dans ses poches, jambes étendues, et songe...

Il cause avec son âme assise près de lui à haute voix. Les autres n'entendent pas.

LE POÈTE

J'ai perdu ma journée. Elle a été inutile et calme.

L'AME DU POÈTE

Le monde est-il inutile et calme?

LE POÈTE

Le monde est bon à ceux qui sont riches.
Ils n'ont pas la médiocrité des soucis.
Je passe ici ma jeunesse sans plaisir.
J'aime et je souffre. Je fouille mon âme à en mourir.
Ayez pitié de moi, mon Dieu?

L'AME DU POÈTE

Tu veux de l'or? Tu en as.
Écoute? L'or de Dieu sonne là-bas.

(On entend des sonnailles de vaches.)

Ce sont les sonnailles des vaches au front lourd et paisibles.
Elles sonnent comme un trésor dans la nuit.
Tu veux de l'argent? Regarde? Il pleut des étoiles.
Comme l'argent elles sont luisantes et pâles.
Tu veux des bijoux? Ta fiancée a des yeux.
Tu veux une urne? Tu as le cœur de ta mère.
A genoux! Dieu est grand! Il parle à la terre.
Les sources prient jour et nuit. Fais comme elles.

LE POÈTE

Je souffre.

L'AME DU POÈTE

Qui est-ce qui ne souffre pas?
Est-ce la gloire que tu désires? Nul ne sait s'il l'aura.

LE POÈTE

Je désirais la gloire quand j'étais un enfant.
Jamais je ne l'ai si peu souhaitée qu'à présent.
Si on me la donnait, est-ce que ma vieille pipe à bout d'ambre
sentirait meilleur ou moins bon? Et dans ma chambre
est-ce que ma tristesse et ma joie ne seraient pas les mêmes
en écoutant au loin les pas de ma mère?
La gloire? Est-ce que c'est d'être mieux habillé?
Est-ce que c'est d'être davantage regardé?
Est-ce que c'est d'être davantage aimé?
Mais presque tous ont crié que les femmes les trompaient.
Alors qu'est-ce que c'est?

L'AME DU POÈTE

Calme-toi. Tu seras heureux.
Tous les hommes seront heureux un jour ou l'autre.

(Un chant de paysan s'élève au loin.)

Ce paysan qui chante au loin est heureux.
Le grillon qui chante dans la suie est heureux.

Le cochon qui a fini d'être saigné est heureux.
Le pauvre veau quand on l'achève est heureux.
Le gibier que l'on tue roide est heureux.
Le blessé qui s'évanouit est heureux.
Le malheureux qui souffre est heureux.
L'homme qui naît est heureux. Celui qui meurt est heureux.

LE POÈTE

Qui t'a conseillé de me parler ainsi?

L'AME DU POÈTE

Dieu.

LA FIANCÉE

Onze heures sonnent. Il faut aller se coucher.

LE PÈRE

La chandelle est finie. Je vais en chercher...

LA MÈRE

Qu'est-ce que c'est que ce bruit que j'entends dehors?

L'AME DU POÈTE

Les âmes.

(Ils sortent en se souhaitant bonne nuit.)

SCÈNE QUATRIÈME

Deux chambres à côté l'une de l'autre. Le poète est dans l'une, sa fiancée dans l'autre.

La fiancée va se coucher. Ses bras sont nus. Elle se coiffe devant une glace, puis s'agenouille et prie.

Le poète va se coucher. Il finit sa pipe à sa fenêtre ouverte sur la nuit qui est calme comme Dieu.

Dans la profondeur bleue, pareilles à des éclats de givre ou à des calices de lis blancs, les étoiles larmoient.

Il y a un grand silence.

Tout à coup, des sonnailles de vaches. Elles chantent comme des sources et des sourires, se rapprochent, passent, s'éloignent.

Le poète ferme sa fenêtre.

LE POÈTE

Des cloches...

(Il pose sa pipe. Puis il s'agenouille, pose son front dans sa main droite. On les voit prier, sa fiancée et lui, chacun dans sa chambre, silencieux dans le silence immense.)

1895.

LA MORT DU POÈTE

A MADAME MADELEINE ANDRÉ GIDE

PERSONNAGES

La Mère du Poète.
Le Poète.
La Fiancée du Poète.
L'Ami du Poète.
La vieille Servante.
Le Médecin.
Le vieux Pauvre.
Le Chien
Le Puits.
Une Rose trémière.
L'Auteur.

PREMIÈRE PARTIE

C'est une matinée de Fête-Dieu. Le poète va mourir. Les fenêtres de sa chambre donnent sur un jardin qui est triste et ensoleillé, où le vieux chien à demi paralytique repose, étendu. Une guêpe y vole.

Dans la chambre : le poète est dans son lit. Il a le délire. Tantôt il parle haut, tantôt je suppose que l'on entend ce qu'il dit. Sa mère prie et, de temps en temps, se relève pour poser sa main fraîche sur le front brûlant du malade.

L'ami du poète et la fiancée du poète sont assis à une petite table. La fiancée compte des gouttes qu'elle laisse tomber dans un bol. L'ami lit distraitement un morceau de papier.

La chambre est simple. Trois globes sur la cheminée. Celui du milieu recouvre une petite vierge blanche, naïve et campagnarde; je crois, en plâtre. Sous les deux autres il y a des fleurs et des épis artificiels enrubannés et ornés de papiers dorés et argentés.

Par la tranquillité de l'azur toride, un ineffable et triste écho de la procession gémit.

Des campanules gorgées d'azur, des joncs fleuris et froissés, des prêles qui forment une jonchée sur la route, des effluves d'une fraîcheur fanée s'élèvent.

De la fenêtre qui donne au midi, on pourrait voir une bannière d'or qui s'incline.

LA FIANCÉE

Bah !

L'AMI

Qu'est-ce qu'il y a?

LA FIANCÉE

J'ai fait trembler la fiole...
Il en est tombé plus qu'il ne faut dans le bol.
C'est à recommencer. Passez-moi ce linge... Non... l'autre.
C'est ça.

L'AMI

Voilà. Tenez la soucoupe dessous.

LA FIANCÉE

Oui. C'est plus propre.

(On entend la rumeur lointaine de la procession.)

LE POÈTE

Maman? Est-ce que c'est la fête du village?

LA MÈRE

Calme-toi. Tu es mon fils chéri. Calme-toi.

LE POÈTE

Ouvrez les fenêtres.

L'AMI

Dites-lui qu'elles le sont, mais n'ouvrez pas.

LA MÈRE

La fenêtre est ouverte, ami, tu le vois bien?...

LE POÈTE

Ah ! oui, elles le sont. Oh ! comme le jardin
est calme ! Là-bas je vois le vieux chien...
Il est couché dans les giroflées et les salades.
Je me souviens... Comme moi il est malade.
A quelle époque sommes-nous de ces saisons?
Il me semble que c'est le mois de la moisson?
— Et il me semble que j'attends aujourd'hui.
Ce matin clair est doux comme le soir tombant.
Il y a une obscurité fraîche sur le banc...
Il est probable que je ne m'y retrouverai pas
— là ! — puisqu'ils ont dit tout bas que j'étais très bas.
Relevez-moi un peu la tête?

LA VIEILLE SERVANTE (elle entr'ouvre la porte).

Mademoiselle,
il n'y a plus de sucre.

LA FIANCÉE

Va chez Estelle
en chercher si le magasin est fermé. Fais vite.

LA VIEILLE SERVANTE

Oui, mademoiselle.

LA MÈRE (à la fiancée).

Ferme complètement la vitre,
cette procession a l'air de l'agiter.

(Les chants se rapprochent, de plus en plus harmonieux; ils frémissent comme les ailes de pierre d'une église.)

LE POÈTE

Maman?

LA MÈRE

Quoi, mon fils ?

LE POÈTE

Peux-tu me dire mon âge?

LA MÈRE

Calme-toi, mon fils chéri. Calme-toi — dis?

LE POÈTE

Ah ! Cette musique est la fête du village
où l'on danse. Écoutez les pleurs des chalumeaux

sous la fraîcheur, de nuit au soleil, des ormeaux...
C'est comme le bruit, sur les joncs courbés, des eaux...
La fête ! Il y a des tables et de gros verres...
Vois donc : la limonade inonde le vieux banc?
Ça m'inonde les bras et ça glace la table...
Mais est-ce donc vrai que tu sois malade?...
Maman ! Maman ! Maman !

L'AMI (haut, à lui-même).

Quel salaud de délire !
Ah ! bbâ ! fichhe ! J'ose pas faire de piqûre...
Ce fichu médecin est toujours en retard.

LA MÈRE (à l'ami).

Quelle heure est-il?

L'AMI

Onze heures.

LA MÈRE

On ne sait pas
quelle heure il est quand on souffre comme ça.

(Elle prie. Le chant de la procession s'exalte. Il frémit sous l'azur torride. Il résonne comme une ruche, comme une pluie d'été sur l'eau.)

LE POÈTE (en lui-même).

Ce bruit, dans le jardin, est comme une prière...
Ce sont les doux moineaux qui effritent la pierre

de la muraille. Mais c'est la procession.
Ah ! Je reconnais bien la fraîcheur des prières
chantantes dans la frondaison bleue de la Fête-Dieu !
Je me souviens ! J'y suis, j'y suis. Chantons !
Dans mon cœur, ô mon Dieu, ont fleuri des blés bleus
sous le tranquille azur de cette matinée
où les chants, bien scandés, de la belle Fête-Dieu
flottent comme un parfum d'île de rosée.
O mon Dieu ! des vallées tu as pris les liserons
et ils chantent sous la forme de petites filles empesées
que l'on a frisées avec de l'eau sucrée
et dont les jolies bannières s'inclinent sous des rayons.
Elles portent avec beaucoup de soin
des gerbes artificielles et naïves où bougent
des grandes-marguerites, des bleuets, des coquelicots
sous la musique où s'engouffre l'encens des foins lointains.
O mon Dieu, je suis ému. Je me souviens...
Je t'offrais toute la pureté de mon cœur.
Des enfants grands comme ça étaient vêtus de rouge,
et c'est eux qui portaient des corbeilles de roses
et ton souffle passait dans les averses de couleur...
Ces enfants ils venaient, si petits que je me disais :
Est-ce qu'ils ne sont pas les roses qu'ils portent?
Et l'azur qui s'ouvrait comme une immense porte
laissait tomber de l'âme sur ma tête fatiguée...

C'était plus pur que l'eau, plus pur que la lumière.
Les voix étaient comme l'écho d'un orage d'amour,
et mon cœur s'arrêtait, comme ébloui de jour,
devant l'innocence des pas des petites filles claires.
O Dieu ! Puisque ces enfants te célébraient,
puisqu'elles portaient dans leurs mains de pureté
les grains de blé et le soleil, le jour et l'ombre,
je pousse vers toi un cri grand comme l'immensité...
...Ah ! je te dis merci ! Merci pour ce que je souffre...
Je meurs étouffé... Je suis moins devant toi
qu'un grain d'avoine au gré de l'orage qui souffle !
Oh ! écoutez ! là-bas se meurt ma triste pensée...
Oh ! écoutez — sur les campanules et les joncs écrasés,
dans les chants, dans les tourbillons d'encens, dans la pureté
ma mort va passer, ma mort va passer
dans la procession cérémonieuse.

(Haut.)

Je meurs ! de l'air !

L'AMI (à la fiancée).

Il n'y a plus d'eau
dans la carafe. Est-ce que Marie est revenue?

(La servante paraît.)

LA FIANCÉE

La voilà. Marie, va chercher de l'eau au puits?

LE PUITS

(Il chante sous les mains calleuses de la servante.)

Je suis le serviteur de la vieille servante,
et je pleure aujourd'hui et je crie sous ma rouille.
Ah ! pourquoi donc meurt-il, le jeune homme à l'âme claire
qui s'amusait enfant à cueillir sur ma margelle
la gourde à la fleur jaune et le bleu liseron...
Mon Dieu ! ayez pitié du vieux puits qui regrette
le jeune enfant marqué du signe des poètes...
J'écoutais son babil et le bourdon des guêpes
pendant les lourds après-midi blancs des vêpres...
Mon Dieu ! Qu'il était doux ! Par moments, il tombait.
Il regardait, au fond de mon ombre, l'eau.
Il regardait les rosiers s'effeuiller sur mes dalles.
Il faisait la charité aux traîneurs de sandales.
Il venait, près de moi, par les déclins doux de l'Été.
Il regardait les poules au soleil onduler.
Il regardait sa mère dire son chapelet.
Il écoutait les grains du chapelet trembler.
Il voyait, dans mon seau, sa bouche se refléter.
Il s'amusait, en puisant, à me faire crier.
Et maintenant, mon Dieu, je voudrais me briser,
parce qu'au tremblement de ma chaîne et de la servante
je sens que c'est pour la mort que l'on puise de l'eau.

La servante remplit la carafe. En passant elle touche

UNE ROSE TRÉMIÈRE (qui s'effeuille et chante).

Tu meurs? Pourquoi meurs-tu? Tu m'avais donnée
un jour de veille de Fête-Dieu à ta fiancée.
Elle m'avait mise à son corsage bleu, mais
le vent avait soufflé et j'étais tombée...
Alors ta fiancée m'avait ramassée
et, comme ma belle tige verte était cassée,
elle m'avait glissée, avec ses doigts de neige,
dans son corsage de neige où je m'étais fanée.

(Le chien a suivi la servante et s'est couché sur la descente de lit de son maître.)

LA PENSÉE DU CHIEN

O mon cher maître aimé ! Quand tu me donnais des coups,
je t'aimais. Près de toi, j'ai passé de longs jours,
mais maintenant ta voix ne sait plus m'appeler.
Je me souviens des jours où j'étais à tes pieds,
et que tu me regardais avec tristesse. Quand j'étais
un tout petit chien, tu me donnais du lait tiède,
et tu me caressais et j'étais comme fou.
Tu me mettais sur la table, tout petit, et, tout à coup,
j'aboyais.

LE POÈTE (en lui-même).

C'est le pauvre chien malade et ami.
Souvent je l'ai regardé lorsque, endormi,
il sommeillait sous un rayon de poussière oblique.
Mon cœur était amer et ne se consolait
qu'en le voyant ainsi, timide et résigné,
me regarder, puis refermer les yeux tout doucement.
Souvent, je me disais, en le regardant :
je mène ici une amère et triste existence.
Là-bas s'amusent et sont gais des jeunes gens
parce qu'ils ont des positions et de l'argent.
Mais mon cœur se calmait et ma gorge prête
à pleurer se détendait en regardant ce pauvre être
résigné qui était content de sa misère à mes pieds.

L'AMI

Chassez le chien. Il fait du bruit...

(On chasse le chien.)

LE POÈTE

Si je pouvais
parler, je sais que le pauvre chien resterait.
Il a le droit de me voir mourir...

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTEUR

Voici donc ce poète que vous avez suivi
depuis sa naissance où tout le ciel chantait, ivre,
jusqu'à sa douloureuse et trop jeune agonie.

Je vous ai montré le jour joyeux de sa naissance,
je vous ai fait entendre la voix des éléments
et les harpes des séraphins dans l'azur charmant.

On a pu évoquer son enfance si triste,
les doux pâtés de sable au fond du jardin triste,
et son tablier blanc le long des treilles vives.

On a pu l'évoquer premier communiant,
doux, triste et pur, guindé dans son petit vêtement,
à genoux près du cierge au pur rayonnement.

Vous avez assisté à son amour première,
dans le parterre grave où les roses-trémières
étaient comme des fleurs composées de lumière.

Je vous ai fait entendre, par un radieux jour,
sous la tonnelle noire et luisante, l'amour
que sa fiancée et lui s'avouaient tour à tour.

Je vous ai raconté la petite vie modeste
de ce poète, auprès de son père et sa mère,
de sa fiancée, de la servante et de la chienne.

J'aurais voulu que durât toujours ce bonheur.
Mais les desseins de Dieu sont mystérieux
et, parfois, comme une hache, nous fendent le cœur.

J'étais donc désigné pour écrire la vie
d'un poète qu'on eût voulu toujours ravie...
— Mais pourquoi mentirais-je à ma poésie?

Il doit mourir jeune, à l'âge bienheureux
qui faisait dire aux anciens que ceux
qui mouraient à cet âge étaient aimés des dieux.

Ne vous plaignez jamais d'une trop triste histoire.
L'histoire de la vie est celle la plus noire,
comme aussi la plus blanche et la plus méritoire.

J'ai voulu, ici, mêler le bonheur et le malheur.
Si le malheur l'emporte et si tu ressens la douleur
de ces êtres : travaille à devenir meilleur.

Que la pitié que tu as pour sa vieille mère
t'apprenne à vénérer les noires rides amères
que tu vois sous les yeux des tremblantes vieilles.

Que la pitié que tu as pour la fiancée du poète,
t'apprenne à respecter le cœur de celles
qui, tristement, n'attendent plus les fiancés.

Que la pitié que tu as pour l'ami du poète
t'apprenne à ne jamais tendre la main qu'avec
la franchise de l'œil, du cœur et de la tête.

Que la pitié que tu as pour la vieille servante
t'apprenne à vénérer les serviteurs tremblants
dont la main ne peut plus porter les poids trop grands.

Que la pitié que tu as pour le chien paralytique
t'apprenne que tu dois panser tous les martyres
et avoir la pitié des animaux infimes.

Si tu as la pitié du vieux puits plein de roses
où est l'eau du baptême et où est l'eau de la mort,
apprends à vénérer et à aimer les choses.

Si, ne revoyant pas le père, qui, dans *Un Jour*,
coupe naïvement les belles roses rouges,
tu te dis que, sans doute, il est mort :

respecte les absents et respecte les morts.

Dans la même chambre, après-midi.
Le jour, au dehors, est triste, triste.

LA MÈRE (à genoux, prie).

Mon Dieu, je vous en prie. Oh! faites que mon fils
ne meure pas. Ayez, ayez pitié de mon martyre.
Il *était* si bon. Mon Dieu, je sens que je deviens folle.
Je vous supplie à genoux. Mon Dieu, ayez pitié
de moi. Ce n'est pas possible. J'ai rêvé.
Je rêve. Ayez pitié. Ayez pitié. Ayez pitié de moi
qui suis si malheureuse...

LA FIANCÉE (à genoux, prie).

Dieu, je vous en supplie, ne brisez pas
mon cœur. Vous savez combien j'aime au-dessus de tout
celui que votre bonté me donnait pour époux.
O mon Dieu, je vous en supplie. Faites que je vive

avec lui une vie de bonté et d'amour. Mon martyre
est au-dessus de tout. — Moi qui *étais* si fière
de lui. O mon Dieu, épargnez-moi. Je serai l'épouse
fidèle. Je le consolerai. Je le soignerai.
Je le guérirai. Mon Dieu, ayez pitié
de moi. Ayez pitié...

L'AMI (debout prie).

Mon Dieu, permettez que la main
de mon ami demeure encore dans la mienne.
Épargnez à ces deux femmes cette douleur.
Souvenez-vous, mon Dieu, de l'union de nos cœurs.
Vous qui avez permis cette franche amitié,
ne la brisez pas. Nous *étions* liés comme des frères.
Comment ferai-je donc pour marcher dans la vie
sans lui? Mon Dieu, voyez, je m'incline
devant vous. Mais épargnez-moi ce martyre.
Mon Dieu, je veux croire en la prière. Ayez
pitié de mon cœur...

LA VIEILLE SERVANTE (à genoux, prie).

Mon Dieu, laissez-moi
encor servir le pauvre Monsieur qui est si bon.
O mon Dieu, je voudrais mourir avant lui.
Je suis vieille, moi, et je l'ai vu tout petit.

Bonne Sainte Vierge, Mère de Notre-Seigneur,
éloignez de dessus votre servante ce malheur.

LE POÈTE (fait un mouvement).

— A boire !

LA MÈRE (au médecin).

Il a soif. Que faut-il lui donner?

LE MÉDECIN

De l'eau sucrée tiède.

LA MÈRE

(Elle s'approche et veut faire boire le malade, qui refuse.)

Il la refuse... Bois, fils chéri...
C'est moi, c'est ta mère, fils chéri, qui te fais boire.

LE POÈTE (fait un effort douloureux, sourit et boit).

LA MÈRE

Il est très accablé.

LE MÉDECIN

A-t-il pris la potion?

L'AMI

Oui, docteur.

LE MÉDECIN

Avez-vous pris la température?

L'AMI (à voix basse).

Quarante.

LE MÉDECIN

. . . .

Le jour baisse doucement. Il y a une grande paix. De la fenêtre on pourrait voir une grande lumière qui crève les nuages et tombe en gerbe sur la colline.

Tout est calme dans la chambre du malade. Il n'y a que le bruit d'une cuillère dans un verre.

Tout à coup on entend les cris déchirants des femmes.

TROISIÈME PARTIE

Maintenant c'est le recueillement avant l'orage. Il est six heures du soir. Dans le triste jardin le vieux chien, à sa place habituelle, étend son corps paralytique.

Il essaye de se défendre d'une abeille.

La cloche des morts sonne.

La vie est comme la vie. Une hirondelle rase la terre, monte haut, crie, semble se laisser tomber. Une tristesse infinie entoure les rigides roses-trémières.

Un vieux pauvre arrive sur la route. Il se traîne péniblement jusqu'à la porte de la maison où vient d'expirer le poète.

Il frappe. Il espère qu'on lui répondra. Sa pauvre voix honteuse et craintive trouble seule le petit jardin. Elle est semblable au murmure d'une guêpe. Elle dit :

Monsieur, madame, faites la charité — que Dieu vous bénisse.

Juillet 1897.

LA JEUNE FILLE NUE

A ANDRÉ BEAUNIER.

PERSONNAGES :

La Petite Vieille.
La Jeune Fille.
Le Poète.

SCÈNE PREMIÈRE

Dans sa pauvre maison le poète reçoit la visite d'une petite vieille. Elle porte un cabas usé. Elle est coiffée d'un foulard tombant en pointe sur le dos et bariolé, vêtue d'une robe verte et d'un vieux châle de l'Inde que lui a donné quelque dame. Sa figure est très douce, comme une pomme ridée, avec deux petites gouttes d'azur qui sont les yeux.

La chambre du poète donne sur un jardin où il y a des lilas, des tulipes, des fils de rosée rose et bleue et des guêpes. Au-dessus de fleurs de sureaux, trois papillons tressent leurs vols. L'air, la terre, l'eau du gave qui brille au loin sont tellement purs que l'on est dans du reflet de coquille. La cassure de neige des montagnes chavirées, la colline qui a des reflets de plume de paon, la fraîcheur des peupliers sont un étourdissement qui tremble. Une cloche sonne, un char roule, des oiseaux jacassent comme des galets plaqués l'un contre l'autre.

Sur la colline il y a la masse épaisse d'un grand bois.

La fin de la scène est au crépuscule.

LE POÈTE

Petite vieille drôle, qu'as-tu dans ton cabas?

LA PETITE VIEILLE

J'ai des limaçons pour mes canards, et des bas.

LE POÈTE

Et encore?

LA PETITE VIEILLE

Les framboises chaudes des forêts.

LE POÈTE

Et encore?

LA PETITE VIEILLE

Des écheveaux de fils de rosée.

LE POÈTE

Et encore?

LA PETITE VIEILLE

Encore? Il y a des roses
cueillies dans l'ombre noire de midi.

LE POÈTE

Et encore?

LA PETITE VIEILLE

Un morceau de pain gris qu'un pauvre plein de poussière
a léché, et qui lui a fait la bouche amère.
J'ai creusé le croûton avec mes dents de vieille.

J'en ai sorti la mie et j'ai, comme un moineau,
fait tremper cette mie dans un joli ruisseau.
Le pauvre avait les pieds luisants et bleus de plaies,
je lui ai mis la mie dessus pour qu'il y ait frais.

LE POÈTE

Petite vieille drôle qui es bonne et honnête,
as-tu un remède pour mon âme de poète?
Tu aurais pitié d'elle, si tu savais...
Elle est comme une mésange qui ne cesse de crier
sous l'ombre, en cercles rapprochés, d'un épervier.
Je n'ai jamais bien pu m'expliquer ce que c'est.

LA PETITE VIEILLE

Ce n'est point des onguents, non plus des vermifuges,
que l'on fabrique dans le recueil blanc des refuges,
avec une cornette et des mains du Seigneur,
qu'il te faut pour guérir la fièvre de ton cœur.
Mais écoute : Il est, au cœur vert du noir bois frais,
un chêne, le plus grand de toutes ces forêts.
Une croûte d'abeilles d'or sur son tronc bouge,
et sa cime de nuit touche le soleil rouge.
Il est tordu ainsi qu'une vis de pressoir
et il a l'air, le soir, d'écraser des étoiles.
La nuit l'emplit de jour, le jour l'emplit de nuit.

Il est bon. L'écureuil dont le bond vole vite,
le grimpereau choqueur, le cerf-volant l'habitent.
Un petit monde humide sous son écorce s'abrite.
Une mousse en soleil vient mourir à ses pieds.
Il se réjouit bien, quand les douces averses
sonnent trembleusement sur ses feuilles alertes,
dans l'ébouriffement criard des vieux piverts
qui ont fait à son bois de petites fenêtres.
Au milieu du feuillage arrondi de ce chêne
est un grand nid de mousse, frais comme un bénitier
que tapissent des fils-de-Vierge bleu-rosé
et des effeuillements de roses arrosées.
C'est dans ce nid d'amour tremblant qu'est étendue,
le corps plein de rosée, une jeune fille nue...

LE POÈTE

En t'écoutant parler, je ne sais quel beau jour
gonfle mon cœur comme un raisin plein de soleil...
Mais tu ne me dis pas, originale petite vieille,
ce qui peut guérir mon cœur mort d'amour?

LA PETITE VIEILLE

L'amour.

LE POÈTE

Tais-toi. C'est douloureux. Tu sais que c'est fini.
Depuis un an mon cœur m'étrangle. Elle est partie,
celle qui avait fait dans mon cœur sa patrie.

LA PETITE VIEILLE

Elle n'habitait pas, comme cette autre, un nid
dans une forêt noire où il n'y a personne
que la plainte engourdie de l'angelus qui sonne,
ou le frisson mouillé d'un mulot qui se glisse
dans la terre friable et bonne aux plus petits.

LE POÈTE

Ne me fais pas pleurer. L'autre habitait mon lit,
plus doux qu'un nid de mousse alors qu'elle y était.
C'était comme un printemps qui aurait été l'été.
Son corps était pareil aux lilas flétrissants
qui se penchent, et sa bouche aux fraises écrasées
sur un seuil blanc d'Automne où pleurent des enfants.
Oh ! N'as-tu pas plutôt, bonne petite vieille,
quelque breuvage doux cueilli par les abeilles?
Cela mettrait du miel, peut-être, dans mon cœur.
N'as-tu pas aussi bien un baume de douceur
où entrent la sueur sacrée du laboureur
et le lait bienfaisant d'une petite chèvre?
Pourrais-tu me laisser ainsi souffrir toujours,
pleurer toujours, lassé de ne voir sur la route
que ce je ne sais quoi qui est toujours le même?

LA PETITE VIEILLE

Le corps plein de rosée, la jeune fille nue
t'attend. Ne tarde pas. L'amour nouveau bourdonne
sur les myosotis et sur les ellébores.

LE POÈTE

Dis, celle qui partit qu'est-elle devenue?

LA PETITE VIEILLE

Ne pleure pas, enfant. Va. Gagne la forêt.
Ce qui manquait au lit de l'ancienne maîtresse
n'étaient ni l'églantier défleuri, ni les tresses
de rosée rose et bleue, ni la douce paresse
qui fait que l'on s'endort avec les bras brûlants;
c'était bien plus que la douleur qui te manquait :
la résignation que l'on nomme bonté.
Mais elle existe, ami, sereine et naturelle,
celle qui guérira ta blessure cruelle.
C'est celle qui habite au nid de mousse en fleurs,
née au milieu des bois, dont les bras gracieux
n'ont pressé que l'azur, croisés dessus sa gorge
plus gonflée qu'un soupir et plus blonde que l'orge.
C'est celle dont les yeux ne virent que le ciel,
qui se couche rieuse et dont le ventre bombe
vers le vol le plus haut des plus chastes colombes,

et dont les cheveux blonds n'ont subi que les ruches
qui les prenaient le soir pour des blés inconnus.
C'est la vierge parfaite au sein de la nature,
dont le corps est sans tache et la pensée est pure.

LE POÈTE

De qui est-elle née, ô bienfaisante vieille
qui te courbes ainsi que la haute fougère
au déclin de l'Été, ô bienfaisante vieille
aux mots légers comme une grappe de bruyère;
de qui est-elle née celle qui dort ainsi
couverte de rosée et nue dedans son nid?

LA PETITE VIEILLE

Je te dirai plus tard et son père et sa mère.
Mais ne perds pas de temps. Aux lisières nocturnes
déjà se gîte la rapidité des lièvres.
La première étoile, celle qui annonce aux couturières
que l'ouvrage est fini dans les fermes obscures,
se montre et brille ainsi qu'un verre sur un mur.
Le rossignol essaye dans le nocturne azur
ses trois appels suivis d'un rire en pleurs de source.
Prends ton bâton. Franchis la haie où les raînettes
coassent. Vois : la lune illumine les mousses.

La nuit fera le jour, si bien que réveillés
les coqs éclateront croyant l'aube venue.
Viens. Tu pénétreras dans la belle forêt
où dort dans la rosée la jeune fille nue.
Moi, priant et courbée, je te précéderai.

SCÈNE DEUXIÈME

La nuit, folle de lilas, règne sur les prairies indécises. La lune noie dans ses eaux de lumière trembleuse les labours épaissis. Elle accuse la silhouette violette des coteaux dont les lignes d'ombre se mêlent à l'ombre d'une seule ligne qui bondit. On entend une flûte confuse parmi des bêlements de brebis. Le troupeau soupire. Des flaques luisent. Les étoiles tremblent comme des rosées de feu.

LE POÈTE

O ma petite vieille, nous faudra-t-il encore
marcher longtemps?

LA PETITE VIEILLE

Il n'est que minuit. A l'aurore
nous apercevrons la lisière du bois touffu.

LE POÈTE

Quel est ce bruit qui tremble sur les prairies confuses?

LA PETITE VIEILLE

Ce sont les mots d'amour que se disent les choses.

LE POÈTE

Écoute?

LA PETITE VIEILLE

C'est un chien veilleur qui aboie
au clair de lune dont l'ombre bouge sur les roses.

LE POÈTE

Et ceci?

LA PETITE VIEILLE

C'est le bruit d'un métier à tisser
dans la nuit d'une grange où luit une lumière.

LE POÈTE

Et ceci?

LA PETITE VIEILLE

C'est l'agitation des chaînes sur le bois
des étables.

LE POÈTE

Et ceci? Et ceci?

LA PETITE VIEILLE

C'est l'appel lent
d'un grave rossignol. C'est la poussée des germes.
C'est le clapotement sur la mare de la ferme

d'un crapaud dont de temps en temps, seule, s'élève
la note soupirée par son âme de verre.
C'est le crissement fin de la chauve-souris.
C'est la source pleureuse au fond de la prairie.
C'est l'appel triple et doux des cailles au blé vert.

LE POÈTE

Quelle est cette lumière qui est presque de l'ombre?

LA PETITE VIEILLE

C'est l'aube qui va accoucher. Elle se gonfle.
Elle va accoucher de tout ce qu'on verra
du soleil et de l'eau, de la terre et des bois.

LE POÈTE

Qu'est-ce qui luit?

LA PETITE VIEILLE

C'est un lac sous la lune de givre.
Il tremble et fume sous les aulnes de la rive.
Quel silence! On dirait, la brume s'élevant,
que tout le lac s'élève en devenant d'argent.
La poule d'eau effarouchée le bat de l'aile.
De l'argent. De l'argent. Tout le lac est d'argent.

C'est un silence qui est glacé et qui brille.
Attends. Je veux cueillir pour cette jeune fille
qui est nue et t'attend dans un nid de rosée,
un bouquet de brouillard en fruits de clématites.

LE POÈTE

Vieille, ne vas-tu pas trop remplir ton cabas?
Il y a déjà tant de choses...

LA PETITE VIEILLE

Que non pas !
car rien ne peut combler un cabas de pauvresse.
Ces fruits sont des duvets de brouillard qui s'effrange.

LE POÈTE

Dis? N'est-ce pas là-bas des brumes d'ailes d'anges?
On sent passer des vols de choses immobiles.
O divine et cocasse vieille ! La beauté
de tout ce que je vois d'heure en heure s'augmente.
De quel charme l'enchantes-tu?

LA PETITE VIEILLE.

De pauvreté.
L'air est un océan. L'Aube accouche la Terre.
Les coteaux surgissants, pareils à des baleines,

nagent vers le soleil et bondissent. Un char
crie, écrasant là-bas le gravier de la boue.
La vie commence. Vois : les herbes les plus petites
commencent une à une à se montrer. Voici
l'euphorbe d'or, la véronique bleue, la mousse.
Sens-les vivre dans leur bonté modeste et douce.
On ne les entend point. La rosée est leur voix.
Leur âme tendrement un jour se fanera.
On les a surnommées les *simples*, simplement.
Elles font un devoir ignoré, comme nous.
Elles ont toujours l'air de prier à genoux.

Le soleil est monté dans le ciel. La matinée devient torride. Dans la sécheresse des terres crient les grillons. Dans les épaisses prairies éclatent les reines-marguerites et bougent les minces lins bleus. Le vol blond des hannetons poudroie sur les feuilles luisantes des chênes. Les bras des arbres hissent dans l'azur des soleils de gui. L'azur, d'un rose ardent et luisant, caresse la forêt, lointaine encore, pareille à une colline. Un souffle fait frémir un cerisier, puis se meurt. Mille oiseaux chantent. Les becs-fins se perchent aux aubépines, la queue saluante, et les piverts, semblables à des fuseaux, trament des courbes dans le ciel. Les claies d'or des bosquets projettent leurs cadres d'ombre sur l'émeraude des bruyères et des fougères.

LE POÈTE

Approchons-nous?

LA PETITE VIEILLE

Tu vois là-bas la forêt noire.
C'est un reposoir frais comme le Paradis.
Nous l'atteindrons à l'heure rouge où les midis
balancent aux clochers paysans leurs ailes bleues.

LE POÈTE

Mon cœur meurt en songeant que dans la canicule,
dans les coquelicots, au bord des gaves frais,
celle qui fut ma joie, légère comme un tulle,
écrasera sa lèvre à un nouvel aimé.
Mon cœur se tord et meurt. Dis, se sont-ils levés?
Ont-ils ri ce matin? Reviendront-ils ce soir,
sans penser qu'à travers la nuit et le soleil,
je n'avais pour pleurer que ta douceur de vieille?

LA PETITE VIEILLE

Aie donc confiance. Avant ce soir tu auras vu
celle qui te guérira, celle qui est nue
dans l'ombre ensoleillée de la hutte feuillue.
Devant elle ton cœur oubliera ce passé,
par qui tu es pleurant et par qui harassé.
Tu ne songeras plus à celle dont les jambes
t'enlaçaient comme un lierre en meurtrissant ton âme.

LE POÈTE

Je ne puis oublier ses caresses si franches.

LA PETITE VIEILLE

La feuille verte oublie la feuille jaunissante.
L'abricotier oublie la neige du Printemps.
Tu sentiras se fondre à l'émail de tes dents
le fruit d'amour nouveau de ta jeunesse ardente.
N'es-tu comme un rosier qui, desséché d'abord,
ensuite voit renaître un flot de roses d'or?

LE POÈTE

O vieille, ton langage est un rayon de miel.
Ce miel, où l'as-tu pris : de quelle douce aurore,
de quels calices purs et de quelles abeilles?

LA PETITE VIEILLE

Ce miel est, mon enfant, celui de mon Automne.

SCÈNE TROISIÈME

La petite vieille pousse la porte moussue et vermoulue de la cabane qui se confond avec l'arbre qui l'abrite. Une espèce de verdure dorée tapisse l'intérieur de la hutte rongé par des lichens. Dans les fentes des planches poussent des violettes. Des

lierres entrent dans la cabane, mêlés à des roses qui s'étouffent entre elles, collent les bouches rouges de leurs pétales aux trous d'azur qu'ont creusés les piverts, sont sucées par des guêpes.

Au milieu de la cabane, et débarrassée de ses vêtements grossiers, humides encore de la rosée nocturne, se tient une jeune bûcheronne.

Elle est nue comme la lumière et comme l'eau. Et, tandis que le soleil chante au dehors, elle se courbe, un pied posé sur un fagot de frais noisetiers sauvages que son bras levé ébranche avec une hachette. Des bêtes-à-bon-Dieu courent sur le sol couvert de brindilles.

La jeune fille se retourne soudain, mais n'aperçoit tout d'abord que la petite vieille qui est sa grand'mère.

De la nuque aux talons, elle n'est qu'une courbe ensoleillée. Ses cheveux sont blonds et ses yeux bleus.

LA PETITE VIEILLE

Nous avons marché toute la nuit, tout ce matin,
le long des lacs, sur les mousses et sur les thyms.

LA JEUNE FILLE

J'ai passé la nuit à couper et lier des branches.
Ma hachette, sous la lune, était toute blanche.
La forêt parfumée par les écorces fraîches
pleuvait de la rosée sur mon petit tablier.
Bientôt la pluie, tombant des châtaigniers frappés,
sur ma nuque a glissé et mouillé ma chemise,
et je sentais sur moi comme un froid d'arc-en-ciel.
J'ai dû me mettre nue et étendre au soleil
mes vêtements trempés, et reprendre l'ouvrage,
nue ainsi, et n'ayant pour vêtir mes seins clairs
que la courbe lueur des feuilles sous ma serpe.

LA PETITE VIEILLE

Qui attendais-tu depuis l'aurore?

LA JEUNE FILLE

Vous, grand'mère.

LA PETITE VIEILLE

Depuis la rose aurore qui attendais-tu encore?

LA JEUNE FILLE

Je ne sais, je ne sais, grand'mère... Quelque chose...
Un vide délicieux gonfle mon cœur ainsi
que la nuit gonfle le rossignol, et la pluie
gonfle les lilas bleus et lourds que le vent brise.
J'ai envie de pleurer, grand'mère.

LA PETITE VIEILLE

As-tu donc peur?
Les loups sont-ils venus sur les fraises sauvages?

LA JEUNE FILLE

Non. Les brebis sont seules passées parmi le bois,
et leurs cloches chantaient comme des pluies d'orage.
Le chien rude mordait les bêtes aux jarrets.
L'âne baissait la tête et le pâtre priait,
et les bidons sonnaient aux flancs pelés de l'âne.

LA PETITE VIEILLE

Dis-moi? Regagnaient-ils la balsamique montagne?

LA JEUNE FILLE

Pas encore. On conserve encore dans les joncs verts
le lait caillé avec la fleur du chardon bleu.
Quand le pâtre est passé, il avait des jonçaies.
Pour m'en donner il a frappé à cette porte,
en m'appelant, mais je ne lui ai pas répondu,
parce que je tremblais d'être si jeune et nue.
Seul un pivert lui a répondu de sous l'écorce.

LA PETITE VIEILLE

Qu'attends-tu? Qu'attends-tu depuis la rose aurore?

LA JEUNE FILLE

Je ne sais pas ce que j'attends. C'est une chose
que je ne puis pas dire et qui est comme une rose
dont on sent le parfum sans qu'on la puisse voir.
Mon âme a soif ainsi qu'aux cailloux du lavoir,
lorsque l'eau y est gelée, une bergeronnette.
Quel est ce clair jeune homme à vos côtés, grand'-mère?

LA PETITE VIEILLE

Le toit éclatera sous le poids noir du lierre.

LA JEUNE FILLE

Quel est ce clair jeune homme à vos côtés, grand'-mère?

LA PETITE VIEILLE

Entends le bruit d'argent que font les lavandières.

LA JEUNE FILLE

Quel est ce clair jeune homme à vos côtés, grand'-mère?

LA PETITE VIEILLE

Les perdrix de corail chantent dans la bruyère.

LA JEUNE FILLE

Quel est ce clair jeune homme, grand'mère, à vos côtés?

LA PETITE VIEILLE

Une brebis perdue sur la mousse a bêlé.
Voici midi. C'est l'heure où il me faut aller
cueillir, pour composer des baumes salutaires,
les rameaux endormis des plantes vulnéraires.
Leurs feuilles assombries dorment dans les fourrés
où la couleuvre lisse et froide s'est nouée.
Le long du vif ruisseau sableux je cueillerai
la menthe, dont l'odeur s'écrase sous les doigts.
Dans la chaude prairie où le vent fait de l'ombre,
poussent le lychnis rose et l'oseille sauvage
qui, pourpre et cannelée, berce sa tige longue.

La grande-marguerite est une jeune fille.
La renoncule est l'œil doré de la prairie
et le myosotis est l'œil bleu du ruisseau.
Le pissenlit est la quenouille du cri-cri.
Les asphodèles sont les cierges du soleil.
Les pervenches sont des étoiles qui ont poussé.
L'iris est un oiseau penché sur la rivière.
Les chèvrefeuilles sont les lèvres de la haie
et l'églantier tremblant les joues des fiancées.

LA JEUNE FILLE

Que vous connaissez bien les plantes salutaires...
Quel est ce clair jeune homme à vos côtés, grand'-mère?

(La petite vieille s'en va.)

LE POÈTE

Mon âme est fatiguée ainsi qu'après un songe.
Le dégoût de la vie qu'a causé le mensonge
me laisse peu d'espoir, car les hommes ont ri
que mon cœur éclatât de les vouloir chérir.
Quand j'ai pansé leurs plaies, les malades ont ri.
Quand j'ai séché leurs larmes, les femmes ont ri.
Quand j'ai chanté leur joie, les bienheureux ont ri.
Lorsque j'ai pris le deuil, les affligés ont ri.
Ceux-là seuls m'écoutaient que l'on nomme poètes,
et qui ont dans leurs yeux le mystère des bêtes.

LA JEUNE FILLE

Tais-toi. Tu dis des mots terribles, mon ami,
comme ceux de l'agneau que le loup a saisi.
Que t'on fait encore les hommes pour souffrir ainsi,
pour que ton âme saigne ainsi?

LE POÈTE

Ils ont menti.
J'ai souhaité parfois de m'en aller au loin,
sur quelque grève sauvage, avec mes chiens,
d'où l'on n'apercevrait que le soleil et l'eau
montant et descendant pour mourir l'un dans l'autre.
Mon cœur terrible se tairait dans mon orgueil,
et dans l'horrible joie d'aimer les hommes, seul.

LA JEUNE FILLE

Calme-toi, pauvre ami qui deviens fou. Prends-moi,
ou viens auprès de moi. Je te reposerai.
Tu es seul avec moi au cœur de la forêt,
la patrie fraîche et bleue où l'on parle à son âme.

LE POÈTE

Laisse-moi. Ma patrie n'est pas ici. A peine
trouvé-je à qui parler, quand sur la route aride
passe un pauvre aux pieds bleus, aux guenilles terribles,
suivi d'un chien méfiant dont le regard a faim.

Depuis que je n'ai plus de femme belle et vaine,
mon amour va vers ceux au cœur gonflé de haine,
ma haine va vers ceux dont le cœur plein d'amour
ne songe pas aux hommes dont jamais une lèvre
n'essuie la face anxieuse et pleine de poussière.

LA JEUNE FILLE

Apaise-toi : tu es venu dans la retraite
du bonheur où les roses mousseuses sont mes amies.
L'amour t'y attend. Je suis auprès de toi tremblante
comme la fleur du cognassier sous une averse.
Je t'aime. Je suis nue. Ma lèvre vers toi brûle
comme une guêpe qui s'irrite sur des fleurs.
Je t'aime. N'es-tu pas celui que mon aïeule
a élu? N'es-tu pas celui dont la douleur
voudra guérir enfin, bercée dessus mon cœur?

LE POÈTE

Non. Laisse-moi, amie. J'ai peur que tout amour
ne soit le bourdon bleu qui blesse un liseron...
Ne pose pas sur moi les guêpes de tes lèvres.
La fraîcheur de ta chair est mauvaise à ma fièvre.
N'écrase pas sur moi tes seins polis et ronds.
Les coups précipités de ton cœur me tueront.
Éloigne-toi. J'entends au travers de ton âme
battre le cœur amer et doux d'une autre femme.

LA JEUNE FILLE

O ami, que crains-tu?... Je suis ta douce esclave.
Je te consolerai de mon sourire grave.
Vois? Je souris et me meurs de l'amour de toi.

LE POÈTE, qui s'abandonne peu à peu.

Ton sourire est pareil aux clairières des bois.

LA JEUNE FILLE

L'âme des roses pleut sur la hutte et l'embrase.
Ma bouche aussi s'effeuille, et mes bras qui t'embrassent
t'aiment, et toute moi t'aime, et mes yeux bleus aussi,
mes jambes élancées et mes cheveux roussis.
Pauvre cœur. Et ici, du moins, tu trouveras
l'asile simple et pur et calme de mes bras
par quoi tu guériras et par quoi tu oublieras.
Ce sera le refuge espéré du poète,
la simple vie vécue au milieu des écorces
que le Printemps juteux parfume de sa force
et l'Automne orageux recouvre de lichens.
L'Été nous donnera les pêches de la vigne,
le parfum du buis noir et celui du fenouil.
L'Hiver nous donnera les noisettes séchées,
les contes de l'aïeule et le fil des quenouilles.

LE POÈTE

Je vais donc vivre enfin, ô jeune fille nue,
chaude comme un soleil dans la fraîche avenue.
Je t'ai trouvée, amie aimée que j'attendais
depuis si longuement que mon cœur se mourait.
Que bénie devant Dieu soit ton aïeule, celle
qui cueille dans les prés les herbes salutaires,
qui m'a conduit à toi dans la belle forêt
où ton nid de rosée et de rose est tissé.
Tu es l'âme et la chair nues. Tu es la vérité
dont le parfum limpide a fleuri sur ma lèvre.
Quel est ce rêve pur que je vais vivre?

LA PETITE VIEILLE, qui réapparaît au poète
qui s'éveille.

Un rêve.

Avril-Mai 1899.

LE POÈTE ET L'OISEAU

A CHARLES GUÉRIN.

PERSONNAGES :

LE POÈTE.
L'OISEAU.

SCÈNE PREMIÈRE

Le poète marche dans une gorge alpestre. Sur sa tête l'azur est comme un ruisseau étroit dont les rochers sont les bords. Et ces rochers plissés, feuilletés, écailleux suent de l'argent sur du noir. On entend une goutte taper de haut le sol.

Parmi les graviers secs, les buis, les lavandes, des sauterelles sautent comme des éclats de marne.

A droite, dans la combe, au-dessous, il y a un torrent à l'eau creuse et verte. C'est aride, mais on pressent au delà des sapinières, sur les cimes, des pelouses d'une douceur épaisse et verte où sommeille le gibier.

Le poète chemine sur le sentier sec, aux cailloux aigus. Il est deux heures après-midi. Il chante :

J'ai quitté le village où sous le blanc soleil
          les géraniums se rouillent;
où sous sa feuille rude et velue, la citrouille
s'endort sous l'ombre bleue aux siestes de la treille.

Ceci est le pays pauvre et beau de ma mère
où la terre calleuse offre l'olive amère
          au loriot et à la grive.

Écoutez les stridents vols bleus du criquet gris.
Il saute et vole en courbe dans le silence sec
de la lavande sèche à la lavande sèche.

Mon âme avait besoin du rire vert des eaux.
Je suis devenu fou ainsi que les oiseaux,
        et maintenant je pleure.
Je pleure de tendresse au cœur de la vallée.
Comme la gousse mûre au vieux parc désolé,
mon cœur sur la muraille en s'ouvrant est tombé
par un de ces jours blancs où les pêches se meurent.

Voyez donc ma couronne : elle est de guêpes d'or
        entrelacées de houx.
Elle me fut tressée par la noire Mamore
        et suis devenu fou.

Mon âme avait besoin d'élever ses mains pieuses,
mon âme avait besoin de la fontaine fraîche
qui emplit les creux d'or de son eau vide et verte.

Allez chercher mon cœur. Il est je ne sais où.
        Il est devenu fou.
Donnez des coups de pied pour voir dessous les pierres.
Cherchez dans les buis bleus et les genévriers,

et dans le ravin rouge empli d'azur brûlant
où, dans la sécheresse, à midi, on entend
le vol des perdreaux gris rire sur les lavandes.

Le Poète s'assied sur une pierre auprès d'un houx. Au-dessus de sa tête un oiseau se pose sur un sorbier et lui dit :

Le tout petit bruit sec que tu entends t'étonne :
c'est mon petit bec noir solide qui le fait
en craquant une graine de chanvre que j'ai trouvée,
en cherchant bien, dans une crotte de mulet.
Je suis un innocent, mais je suis un oiseau,
et sais que le Bon-Dieu, quand arrive l'automne,
détache de ses mains les graines qui sont bonnes.

LE POÈTE

Oh ! Que c'est étonnant ! C'est un oiseau qui parle...
Je ne connaissais pas les oiseaux des montagnes.
Mais, le plus drôle, c'est qu'il me parle en chantant.
Oh ! qu'il a une bonne petite grosse tête...
Elle est en velours noir et son joli gilet
semble une vigne vierge au déclin de l'Été.
Petit oiseau ! Que tu es joli ! Que tu es joli !
Tes yeux noirs sont deux grains de sauvage framboise.
Ton petit dos en boule est en couleur d'ardoise,
et comme s'il était le toit de ta maison...

L'OISEAU

J'ai été bien souffrant toute l'année dernière.
Un chasseur m'avait mis un grain de plomb sous l'aile.
De mon bec, j'écrasais sur une pierre humide
une feuille de menthe mêlée à de l'argile.
Je l'appliquais sous l'aile et sur le sang caillé.
Tous les matins, quand me réveillait la rosée,
j'étirais doucement mon aile endolorie,
et je recommençais le petit traitement
du petit cataplasme à la feuille de menthe.
Maintenant je suis bien et je prie le Bon-Dieu.

LE POÈTE

As-tu vu le Bon-Dieu, quand tu volais aux cieux?

L'OISEAU

Non. Le Bon-Dieu n'est pas en haut. Il est en bas.
Il habite la petite maison que tu vois
où il y a une fontaine et des œillets sauvages
et un chien qui s'endort aux mouches de l'étable.
Souvent, sur un sorbier, j'ai vu, en me perchant,
la bêche du Bon-Dieu qui luisait dans l'aurore
à côté de sa petite chèvre désobéissante
qui fait des milliers de petites crottes.

Dieu se lève au matin et se couche à la nuit
lorsque sourient et que se détrempent les roses.
Il sait tous les besoins qui sont au cœur des choses :
Lorsque l'herbe est trop sèche il y met de la pluie.
Il soigne l'aubergine, la courge et la laitue.
Il sème le bon grain dont il sait la vertu.
Son raisin parfumé chante, quand vient l'octobre,
dans ses tonnes usées aux couronnes d'osier.
Quand il parle, sa voix douce comme un baiser
fait que son chien se lève et secoue son collier.
Dieu est vieux, mais il se porte bien et conduit
sur les pelouses vertes des noires cimes alpestres
où les lapins battent du tambour pendant la nuit,
la brebis huileuse et la maigre chevrette.
Souvent, je l'ai suivi, le long des ravins gris,
appelé par ma sœur qui est sa flûte de buis.
Et, voltigeant sur le troupeau, de corme en corme,
je descendais parfois sur les croupes de laine
pour y piquer le grain qu'y déposait l'automne.

LE POÈTE

Oh ! Mais ! Tu es étonnant ! Tu parles comme un homme...
Tu es aussi charmant que ces oiseaux ravis
dont les grands saints parlaient dans des livres d'images
où l'on voit le Bon-Dieu à travers les nuages.

Tu n'as pas de maison, je veux dire de nid?
Dis-moi, petit oiseau, où couches-tu, la nuit?
Il n'y a par ici que des plantes pierreuses :
des chardons bleus qui sont piquants comme des houx,
des houx qui sont piquants comme des chardons bleus.
Quant à la lune, pour y coucher, c'est trop haut.

L'OISEAU

J'ai dormi l'autre nuit sur des grappes de sorbes.
Je suis heureux. Je suis un petit oiseau sobre.
Quand il fait trop de vent, quand tombent dans les combes
pleines d'effroi, en dégringolant, des blocs d'ombre,
je me cache entre deux touffes de serpolet...
Mais quand le Printemps vient, je prends une femelle,
lorsque l'azur est rose et que le verger blanc.
Nous volons quelques jours ensemble, sans savoir
ce qui gonfle nos cœurs de graines et d'espoir.
Puis, pour faire leur nid aux œufs bleus qui vont naître,
ne trouvant pas pour eux de choses assez douces,
nous tapissons le cœur de la plus tendre mousse
avec le duvet clair tombé de nos caresses.

LE POÈTE

Moi aussi, dans le temps, j'avais une maîtresse
plus nue et plus jolie que n'est ce pays-ci.

Mon Dieu ! Nous nous étions donnés tant de caresses
qu'un jour il aurait pu nous naître des œufs bleus
dans un nid de fougère ou entre deux racines...

L'OISEAU

Dans quel jardin vous retrouvez-vous au Printemps?

LE POÈTE

On ne se retrouve jamais quand on a été amants.

L'OISEAU

Ne vous appelez-vous plus dans la nuit claire, qui
les rossignols fleuris embaument les primevères,
et que le scarabée au cœur des roses pâles,
empêtré de pollen comme dans une pâte
sur son ventre en feu vert tricote avec ses pattes?

LE POÈTE

Non. Je te dis qu'elle est partie, et pour jamais..
Oiseau?... Dis-moi le nom de ta douce femelle
que tu retrouveras dans la jeune saison?

L'OISEAU

Les femmes des oiseaux, ami, n'ont pas de nom.
Je siffle et elle arrive. Elle est toujours pareille.

Elle aime les bourgeons des roses pluies d'avril,
les graines du lin bleu et la chair des abeilles.
Je la reconnais bien puisqu'elle reconnaît
la chanson qu'au Printemps je me mets à siffler.

LE POÈTE

Ne peut-elle confondre? Oiseaux, n'avez-vous pas,
si vous êtes pareils, aussi la même voix?

L'OISEAU

Je ne comprends pas bien ce que tu veux me dire.

LE POÈTE

Ne peut-elle accourir au chant de tes pareils,
ne peux-tu accourir au chant de ses pareilles?

L'OISEAU

Je n'ai jamais pensé que nous ne fussions seuls.
L'une est pareille à l'autre. C'est donc toujours la même,
lorsque vient le Printemps, la même que l'on aime
dans le parfum sucré et tiède des tilleuls.

LE POÈTE

Celle de l'an passé ne peut-elle être morte?
N'a-t-elle pu tomber avec les vents d'Automne?

L'OISEAU

Jamais ne meurt pour nous l'oiselle que l'on aime,
puisque revient toujours le Printemps avec elle,
puisque l'amour revient toujours à notre appel.
Si elle avait un nom, ce ne serait pas elle :
elle ne viendrait pas et serait moins fidèle.

LE POÈTE

O doux petit oiseau ! Je sens que tu as raison.
Que j'aurais moins souffert, si n'ayant pas de nom.
celle que j'adorai ne se fût pas nommée.
Elle fût arrivée à chaque mois de mai,
aussi belle qu'avant, plus jeune d'une année.
Je comprends que le mal, ô cher petit oiseau,
qui as l'œil rond et la tête en m'écoutant penchée,
je comprends que le mal, c'est que l'on veut connaître,
quand on l'aime beaucoup, le nom de sa maîtresse,

(L'oiseau s'envole.)

SCÈNE DEUXIÈME

Le poète marche dans un beau site où il y a des hêtres, des sapins, des torrents, des rochers.

L'azur qui remplit chaque vide est taillé comme une pierre précieuse par chaque dent de rocher, par chaque rameau.

Le poète entend une petite note grêle et continue. Il aperçoit, à la cime d'un sapin, son ami de l'autre jour.

L'OISEAU

T i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i i

LE POÈTE

Tu es un innocent. Personne ne t'écoute.
Pour qui donc chantes-tu, ô petit point vivant
qui tends vers l'infini ta douce gorge rouge?

L'OISEAU

Je chantais pour moi seul, mais, puisque tu m'entends,
on peut dire aussi bien que je chante pour toi.
C'est comme la fraîcheur des torrents noirs des bois :
pour qui est-elle? Elle est pour celui qui la boit.
Et la couleur du ciel? Pour celui qui la voit.
C'est pour celui qui entend ma voix qu'est ma voix.

LE POÈTE

O oiseau ! Tu es pareil aux Sages de la Grèce
que l'on dessine en pierre au bas des monuments.
Ils ont un doigt levé et un pied en avant
pour apprendre aux Mortels la divine Sagesse.
Leur nez est très railleur et leur barbe frisée
se recourbe, et le bras qui leur reste est posé,
comme sur un bâton, sur quelque jeune élève.

L'OISEAU

... Peut-être parles-tu de ces nids d'hirondelles
qu'on eut soin de creuser dans la pierre pour elles.
Elles m'ont dit cela, et qu'elles y nichaient
et que les citadins, toujours pleins de bonté,
nettoient, quand vient l'Hiver, les Sages de la Grèce,
pour qu'au Printemps suivant reniche l'hirondelle.

LE POÈTE

Mais quelle vanité ! Ce n'est point fait pour elles,
mais seulement pour ceux qu'une gloire immortelle
investit, et ces nids ne sont que des musées,
ou les têtes de ceux que l'on y a sculptés.

L'OISEAU

... Mais ne t'ai-je pas dit, tout à l'heure, poète,
qu'une chose est cela qui n'est pas autre chose.
Si on la fait un nid, ce n'est plus une rose,
si on la fait un nid, ce n'est plus une tête,
fût-elle cent fois plus d'un Sage de la Grèce.

LE POÈTE

Petit oiseau chéri, tu es plein de Sagesse,
et je ne croyais pas vraiment qu'il existât
d'oiseau qui pût parler comme tu parles, toi.

Si j'eusse été Satrape en des villes de Perse,
j'aurais capitonné ta cage en vieille perse.
Un millet blanc, choisi par mille vierges nues,
parfumé par leurs seins et leurs jeunes haleines
eût été le repas qui t'eût été bien dû.
A mon Conseil royal, je t'eusse convié
sous des fleurs de pêcher qui t'auraient protégé
du soleil trop ardent de ces contrées lointaines.

L'OISEAU

Laisse-moi ma montagne. Elle n'est pas la Perse,
et je n'ai pas besoin de vierges nues persanes
pour cueillir mon millet.
Mes panetiers, ce sont les jolis petits ânes
qui, du bout du sabot, en buttant sur les pierres,
découvrent les petits vers.

Et s'il faut dire tout, je te trouve un peu bête,
comme le sont, d'ailleurs, presque tous les poètes
qui sont les inventeurs de ce qu'on a trouvé.
Ils parlent du parfum bleuâtre des lavandes
sans songer qu'un lapin, la queue en l'air, le mange,
et le connaît bien mieux que s'il nous en parlait.

Le Conseil de tes Palais,
en Perse ou dans l'Hindoustan,
c'est pour nous le clair Printemps
qui nous invite à aimer.

C'est l'argentée roche noire
qui, puisqu'elle suinte d'eau,
nous dit que l'on peut y boire
sans danger pour un oiseau.

C'est le sol plein de brindilles
de la maison du Bon-Dieu,
à l'heure où les moissonneurs
vont dormir aux métairies.

C'est, quand arrive l'Hiver,
de déserter les alpilles
où les buis couverts de neige
rougissent comme des filles.

Et le voici qui arrive,
l'Hiver qui nous fait maigrir.
Les pauvres vont en mourir
sous les porches des églises.

On nous verra tout gonflés,
et les plumes hérissées,
et nous tenant sur un pied
sur des barrières gelées...

Adieu... Quand te reverrai-je?

SCÈNE TROISIÈME

L'hiver. Non loin d'un village de la montagne. La neige. Le ciel gris brille. Le poète entend de petits cris sortir de sous une racine. Il regarde et voit une jolie rose qu'il veut cueillir à l'endroit où ça crie.

Cette rose, c'est l'oiseau son ami qui parlait si bien sur la montagne et qui est blessé. Il le ramasse.

Une grande douleur serre le cœur du poète. Une haine terrible vers ce je ne sais quoi qui fait souffrir fait trembler sa main.

Il considère l'oiseau qui palpite, puis les montagnes. Ces montagnes sont à genoux sur la terre, graves comme des veuves qui prient, bonnes comme des chiens qui veillent sur des troupeaux. L'oiseau se ranime un peu. Il reconnaît le poète et lui dit :

J'ai reçu un coup de fusil. Oui... Là-bas.
Je m'étais égaré dans la neige, ayant faim,
le corps en boule et sautillant sur une patte.
Je m'étais approché de là, guettant la miette
que laisserait tomber une petite fille

qui mangeait un croûton de pain près de son père
qui la tenait sur lui, la joue contre la joue,
dans le triste jardin où les buis et les choux
sont maintenant couverts de verglas et de neige.
J'étais perché sur le grenadier qui, l'Été,
dort sous ses fleurs de sang et ses feuilles luisantes.
Eux, le père et la fille, ils se tenaient assis
derrière les branchages secs de la charmille.
Je savais qu'ils sont bons, car ils donnent aux pauvres
qui passent sur la route en raclant la poussière
et en montrant les dents aux ronces et aux pierres.
Je savais qu'ils sont bons. Je me suis approché.
Le père a fait un mouvement. Et la petite
a dit : Papa? Regarde? Il est tout joli...

Il a tiré sur moi. J'ai senti de la nuit
qui bourdonnait autour de moi et qui éclatait.
... Et je ne sais comment j'ai pu m'enfuir ici.
Je souffre. Mon cœur d'oiseau bat à rompre mes plumes.
Ma patte se roidit et la montagne tourne.

LE POÈTE

O mon petit oiseau! Je voudrais te guérir...

L'OISEAU

Le verglas a coupé le cœur bleu des lavandes.

LE POÈTE

L'argile est morte au fond des glaces du torrent.

L'OISEAU

La charpie du chardon est enfuie dans le vent.

LE POÈTE

L'eau ne murmure plus sous les baisers des menthes.

L'OISEAU

Le Bon-Dieu va mourir dans le grenier où il vente.

LE POÈTE

Sois calme. Laisse-moi, doucement, sur ta tête
passer ma lèvre douce ainsi qu'une buée.
C'est horrible de voir ton œil brillant s'ouvrir
de peur et se méfier... Tu ne vas pas mourir...
Tu voleras encore sur les composées bleues;
ton vol effleurera tes sœurs, les campanules.
Dans la brumeuse nuit tu reverras les feux
des pâtres agrandis près des buissons de houx,
qui appellent dans la nuit et qui chassent les loups.
... Petit, console-toi, tu ne vas pas mourir...

L'OISEAU

Mourir est-il mauvais, si ce n'est pas souffrir?
Pourquoi ne veux-tu pas, mon ami, que je meure?

Ne vois-tu pas tranquillement mourir les fleurs?
Vivre dans la montagne ou vivre dans la mort,
n'est-ce la même chose et le même pays?
Lorsque dans un ruisseau, pris dans un tourbillon,
mon cadavre sera comme une feuille morte
ne continuera-t-il de fleurir le cytise?
Ne continuera-t-il de sauter le criquet?
Ne continuera-t-il de fructifier l'alise?
Ne continuera-t-il de pleurer le rocher?
Ne continuera-t-il de chanter ma femelle
perchée sur le duvet de mousse des œufs bleus?
Et d'être mort vivant serai-je moins heureux?

LE POÈTE

O oiseau bien-aimé, ne plus voir la nature
me serait trop cruel pour chanter comme toi.

L'OISEAU

Je ne comprends pas bien ce qu'on ne peut pas voir.
Je n'ai pas été mort. Alors, je ne sais pas.
Je ne sais pas non plus comment sont les montagnes
où je n'allai jamais, ni comment on y va.
Mais je sais qu'on est mort quand on ne bouge plus...
Ta main... Ouvre ta main?... Je vais être bien sage...

Le poète regarde en pleurant l'oiseau mort dont les pattes ne se contractent plus.

(Octobre 1899.)

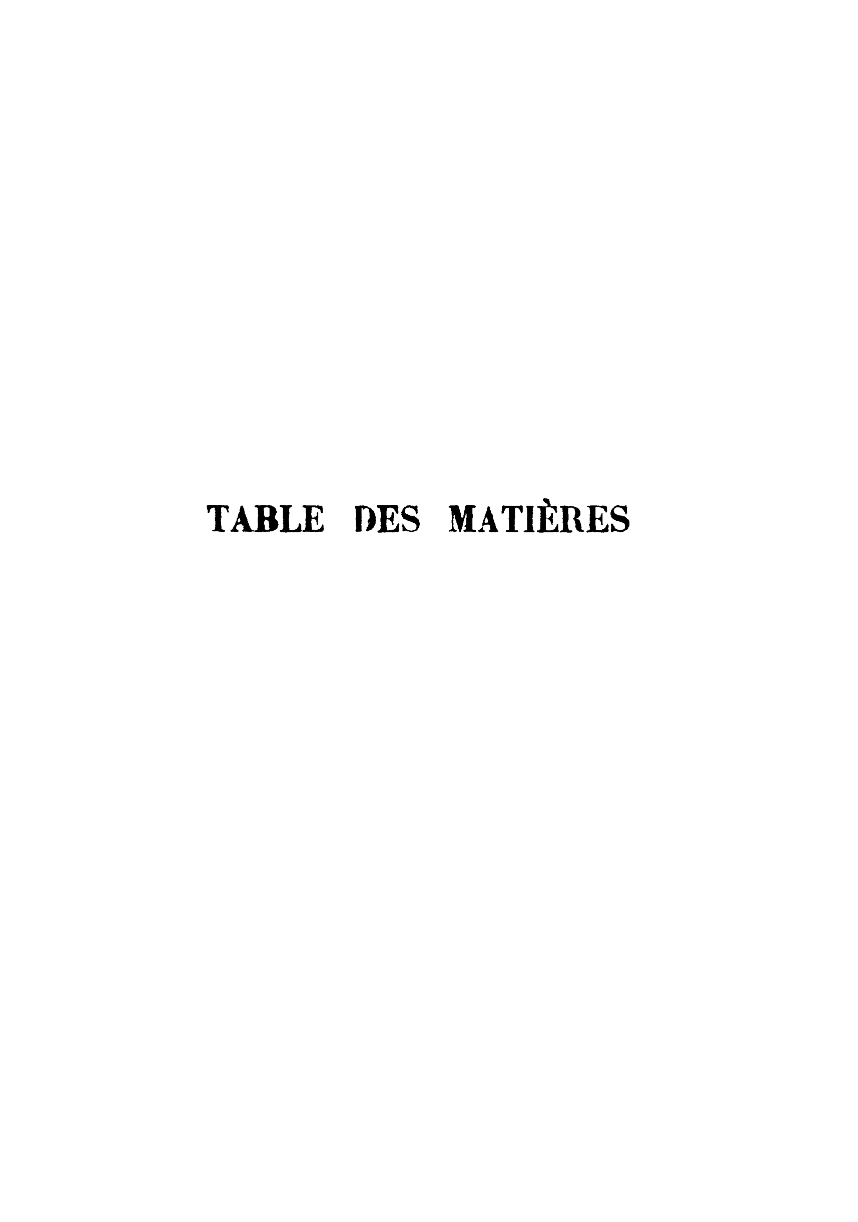


TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR

SOUVENIRS D'ENFANCE

LA NAISSANCE DU POÈTE

UN JOUR

LA MORT DU POÈTE

LA JEUNE FILLE NUE

LE POÈTE ET L'OISEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-cinq Avril mil neuf cent vingt et un

PAR

FÉLIX LAINÉ

A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE